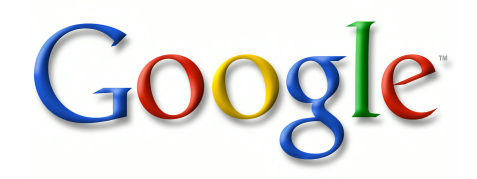



726,141

18 vols ([illegible]-19)

$12.00





NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.

TOME I.er

NOUVELLE
ENCYCLOPÉDIE
POÉTIQUE.

TOME I.er

DE L'IMPRIMERIE DE CORDIER.

NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE,

OU

CHOIX DE POÉSIES DANS TOUS LES GENRES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OUVRAGE MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ

PAR P. CAPELLE.

POËMES DIDACTIQUES.

PARIS,

FERRA, LIBRAIRE, rue des G.ds-Augustins, N.o 23.

1818.

AVERTISSEMENT.

PARMI les recueils poétiques publiés depuis le siècle de Louis XIV, tels que la *Pleïade française*, le *Trésor du Parnasse*, le *Nouveau Trésor du Parnasse*, l'*Abeille du Parnasse*, le *Porte-feuille d'un Homme de goût*, l'*Encyclopédie poétique*, les *Annales poétiques*, etc., etc., la collection connue sous le titre de *Petite Encyclopédie poétique*, donnée en 1803, sembla fixer plus particulièrement l'attention des littérateurs.

Cette collection, classée par ordre de genres, comme le *Porte-feuille d'un Homme de goût*, publié en 1770, prouva que cette manière était celle qui convenait le mieux à ces sortes de recueils.

En effet, les autres choix de poésies semblent offrir moins de charme lorsque

les genres sont mêlés, et
contre, par exemple, un
d'une élégie, une héroïd
chanson, une épigramme
à une épître amoureuse.
appesantissent l'esprit, et
lecteur; au lieu qu'un ch
poésies du même genre é
cours, une lutte agréable
curiosité, entretient et for

On sait d'ailleurs, qu'à
quelques poëtes célèbres,
tel génie ne connut aucun
se ploya également à tous
littérature et de poésie, p
autres poëtes français, dep
qu'à nous, n'ont eu qu'un
dilection, qui les a fait co
monde, et dont ils ne se so
souvent qu'aux dépens de l

On conviendra qu'il est

lesquelles on ne distingue qu'un ou deux morceaux qui seuls ne déterminent pas à se charger d'un ouvrage volumineux; et l'ennui de parcourir une foule de pièces médiocres pour arriver à celles qui méritent d'être lues, fait que souvent on laisse confondues les bonnes et les mauvaises. Enfin, tel poëte qui a souvent excellé dans un genre de poésie, aurait doublé sa réputation en supprimant la moitié de ses vers. On sait que le tyran (1) de Phères (2) n'avait qu'un œil; son peintre le peignit de profil; c'est ainsi que dans cette galerie, nous n'avons pris des poëtes que le côté qui leur est avantageux.

Lorsque la *Petite Encyclopédie poétique* parut, quelques censeurs blâmèrent les auteurs de cet ouvrage d'avoir puisé

---

(1) Alexandre-le-Cruel.

(2) Ville de Thessalie.

dans les œuvres de Boileau, La Fontaine, J.-B. Rousseau, Voltaire, etc., dont les éditions, sans cesse multipliées, se trouvent dans les mains de tout le monde; mais le plus grand nombre des critiques approuva, au contraire, la marche adoptée par les auteurs de ce recueil, dont le but était, comme le nôtre, d'offrir les rapprochemens opérés dans chaque genre depuis les anciens jusqu'à nous. Ainsi, de même que dans la *Petite Encyclopédie*, nous donnerons quelques chefs-d'œuvre de nos grands poëtes, pour servir de modèles.

Le choix des pièces contenues dans la *Nouvelle Encyclopédie poétique*, est le résultat de plusieurs années de recherches et de travaux; et nous pouvons assurer que ce recueil tiendra lieu de trois à quatre cents volumes, dont la plupart, devenus très-rares, ne se trouvent guère que dans les grandes bibliothèques; il offrira d'ail-

leurs des pièces appartenant à des poëtes dont les œuvres n'ont point été réunies, et que l'on ne rencontre que dans les annales de la poésie, ou dans les vieilles chroniques du temps. La *Nouvelle Encyclopédie poétique*, enfin, deviendra une sorte d'anthologie manuelle et portative, un ouvrage classique, utile surtout aux personnes qui ne possèdent pas une collection de livres bien étendue.

Chaque genre sera précédé d'un discours indiquant son origine, ses progrès et ses préceptes. Ces discours, puisés dans l'*Encyclopédie par ordre de matières*, les *Cours de Littérature de La Harpe*, *de Marmontel*, *de Lebatteux*, etc., deviendront élémentaires pour les personnes entièrement étrangères à la littérature.

Le choix est fait par les hommes de lettres qui ont présidé à la rédaction de

la *Petite Encyclopédie poétique* : i
osent espérer que messieurs les critique
dont ils mettront à profit les sages avi
ne leur reprocheront pas cette fois d'avo
trop souvent sacrifié le goût à l'influen
des circonstances, aux conseils de la fla
terie ou aux sollicitations de l'amitié.

Les genres seront classés ainsi qu'il sui

1.er VOLUME. Poëmes didactiques.
2.e VOL. Poëmes épiques et descriptifs.
3.e VOL. Poëmes érotiques, mythologiques et phi sophiques.
4.e VOL. Poëmes comiques et burlesques.
5.e VOL. Héroïdes et Élégies.
6.e VOL. Idylles et Églogues.
7.e VOL. Épîtres didactiques, philosophiques et m rales.
8.e VOL. Épîtres familières et badines.
9.e VOL. Odes.
10.e VOL. Stances, Cantates, Dithyrambes, Epit lames, Chants royaux, Hymnes, Psaum Cantiques, Oratorios et autres Poésies crées.

11.e Vol. Satires et Dialogues.
12.e Vol. Fables et Apologues.
13.e Vol. Contes.
14.e Vol. Romances, Chansons érotiques, mythologiques, anecdotiques, et sujets divers.
15.e Vol. Chansons anacréontiques, bachiques, Rondes de table, Vaudevilles, Chansons poissardes, grivoises et burlesques, Rondes.
16.e Vol. Épigrammes, Madrigaux, Impromptus, Épitaphes, Inscriptions.
17.e Vol. Discours, Portraits ou Caractères, Pensées ou Maximes, Ballades, Sonnets, Rondels ou Rondeaux, Triolets, Villanelles, Lais, Virelais, Tensons, Renouveaux ou Reverdis, Monorimes.
18.e Vol. Fragmens et Mélanges.



DU POËME DIDACTIQUE.

On appelle *didactique* tout ouvrage ou tout discours qui a l'instruction pour objet.

La poésie n'a pas toujours été consacrée au plaisir; elle a été dirigée vers l'instruction. On a senti que la plupart des traités en prose ne suffisaient pas pour exciter l'émulation, et que les poëtes, en jetant plus de charme dans la lecture, pouvaient mieux se flatter d'atteindre ce but.

La poésie *didactique* est très-ancienne, puisque, avant Homère, les lois, les histoires et les préceptes de morale étaient écrits en vers. Le Poëme sur l'Agriculture, par Hésiode, avait paru quelques années avant l'*Iliade*. Empédocle mit la physique en vers; Théognis, Nicandre, Parménide, Aratus, composèrent aussi différens traités, qu'ils embellirent des charmes de la poésie. Chez les Romains, Horace, Virgile, Lucrèce, Ovide,

le poëme *didactique* n'est qu'un tissu de tableaux d'après nature, lorsqu'il remplit sa destination. La froideur est le vice radical de ce genre; il n'est surtout rien de plus insoutenable qu'un sujet sublime en lui-même, *didactiquement* traité par un versificateur faible et lâche, qui glàce tout ce qu'il touche, qui met de l'esprit où il faut du génie, et qui raisonne au lieu de sentir. »

La première règle du poëme *didactique* est de lui donner un fond solide et intéressant. « C'est une chose déplorable, ajoute Marmontel, de voir dans le poëme de Lucrèce sur la Nature, dans l'Essai sur l'Homme de Pope, tant et de si belle poésie employée à développer le système d'Épicure et l'optimisme de Leibnitz. Mais heureusement l'un et l'autre poëte a un mérite indépendant de la chimère du philosophe : l'un, d'avoir combattu la superstition; l'autre, d'avoir sondé le cœur humain, et d'avoir ainsi, tous les deux, consacré en beaux vers des vérités du premier ordre.

» Virgile, plus modeste dans le choix de

son sujet, semble n'avoir voulu qu'instruire l
cultivateur ; mais il l'a honoré, et il a élevé
l'agriculture le plus beau monument que l
premier des arts agréables peut élever au pre
mier des arts nécessaires.

» Horace, en traçant aux Pisons les règle
de son art, naturellement susceptibles des or
nemens de la poésie, puisque c'est la poési
elle-même, n'a cependant employé qu'un
raison saine et solide; il a pris le style de
lois, un style simple, clair et précis. Lui, qu
a monté dans les odes le ton de la couleur jus
qu'au plus haut degré, semble n'avoir voul
répandre dans l'*Art poétique* qu'une lumièr
pure. Des idées élémentaires, souvent neuve
toujours fécondes, sont la richesse de cet ou
vrage immortel.

» Mais, après ce mérite, il en est un que le
poëtes, au moins les poëtes modernes, n
doivent jamais négliger.

» Nos langues n'ont pas l'harmonie et
précision des langues anciennes; notre poés
n'est presque plus de la poésie lorsqu'el

manque de coloris. Horace a dédaigné d'en mettre dans un sujet qui avait lui-même sa couleur, et dont la théorie ne pouvait être aride ; mais Boileau, à qui Horace et Aristote n'avaient guère laissé de nouvelles choses à dire, le judicieux Boileau a senti que la précision, la justesse, l'industrieux mécanisme du vers ne lui suffiraient pas pour faire lire avec intérêt des préceptes déjà connus ; il y a mêlé tout ce que la poésie de détail a d'agrément et d'élégance. Il a suivi Horace et imité Virgile en homme de goût et en artiste ingénieux (1). C'est, je crois, la méthode que doivent observer tous nos poëtes *didactiques*; et, moins leur sujet aura d'importance et d'intérêt, plus il aura besoin des charmes de l'expression et des ornemens accessoires.

» Parmi ces ornemens, les épisodes sont les plus connus ; et lorsqu'ils sont intéressans ou

---

(1) Marmontel aurait pu en dire autant de Delille, qui, dans sa traduction des *Géorgiques*, s'est placé quelquefois au-dessus de son modèle.

naturellement placés, ils délassent agréablement le lecteur de la longueur des préceptes. Mais, rares, ils se font attendre ; fréquens, ils interrompent trop souvent l'attention. La véritable source des beautés poétiques doit être le sujet même. »

Ainsi, tous les sentimens que peut inspirer la nature, que peut déployer l'éloquence, ménagés, placés avec goût, sans que l'art semble s'en mêler, animeront le poëte *didactique*, si le sujet en est intéressant pour l'homme, s'il le touche de près et peut avoir sur lui une sérieuse influence. Tels sont, par exemple, les sujets du commerce, de la navigation, de la peinture, etc. ; car il serait à souhaiter que les principes des arts d'une grande importance fussent tous rédigés en vers (1). C'est ainsi, comme nous avons eu déjà occasion de le dire,

---

(1) Nous pouvons déjà citer avec avantage, dans notre langue, les poëmes sur la peinture, de Watelet et de Lemière, et le poëme sur la navigation, par Esmenard.

qu'à la naissance des lettres ; toutes les vérités utiles furent consignées dans la mémoire des hommes. Le poëme *didactique* fut la première école des mœurs, le premier registre des lois ; le ramener à son utilité, à sa dignité primitive, devrait être l'objet de l'émulation des poëtes d'un siècle de lumière.

Quelques ennemis du genre *didactique* ont prétendu que la *timidité* de la langue française s'opposait au succès du poëme *didactique*. On prête souvent à une langue des défauts qu'elle n'a pas : des auteurs, pauvres de leur propre fonds, ont taxé l'idiôme français de pauvreté ; d'autres, faibles et timides, lui ont attribué une sotte timidité. Avant d'imputer quelque vice à un langage, il faut en connaître le génie. Les libertés de la langue grecque, les inversions de la latine, les prolixités de l'italienne, les hardiesses de l'anglaise, ne prouvent rien contre la nôtre. Son naturel n'est point d'être libre, détournée, prolixe, ni hardie ; elle brille par d'autres charmes ; elle est naïve, pure, simple, exacte, unie, élégante, quand



AVIS DE L'ÉDITEUR.

On reprocha aux auteurs de la *Petite Encyclopédie poétique* de ne pas avoir placé en tête de leur ouvrage l'*Art poétique* de Boileau; les censeurs qui leur adressèrent ce reproche fondèrent leur raisonnement sur ce que le lecteur ayant souvent occasion, dans le cours de ce recueil, de méditer les préceptes du législateur du Parnasse, il était obligé de recourir aux Œuvres de ce grand poëte; et que, d'ailleurs, l'*Art poétique* devait précéder nécessairement tous les ouvrages de ce genre. Pénétrés de cette vérité, nous avons placé ce poëme immortel en tête de la *Nouvelle Encyclopédie poétique*, en y ajoutant tout ce qui peut contribuer à lui donner encore plus d'intérêt.

On sait que les ennemis de Boileau l'accusèrent de n'avoir fait que traduire la *Poétique* d'*Horace*; il se contenta de répondre qu'il les remerciait de cette accusation : Car, puisque

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer:
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.
La nature, fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens:
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme;
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme:
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits;
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime,
Méconnaît son génie, et s'ignore soi-même:
Ainsi, tel (1) autrefois qu'on vit, avec Faret (2),
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va, mal-à-propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante;
Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court, avec Pharaon, se noyer dans les mers.

---

(1) Saint-Amand, auteur des poëmes de *Moïse sauvé* et de *la Lune*. Il mourut, dit-on, de chagrin de ce que Louis XIV n'avait pu supporter la lecture de ce dernier poëme.

(2) Nicolas Faret, de l'Académie Française, était ami particulier de Saint-Amand, qui l'a célébré dans ses vers comme un illustre débauché : son nom rimait d'ailleurs fortement avec cabaret. En fallait-il davantage à Boileau ?

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime:
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et, pour la rattraper, le sens court après elle.
Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée;
Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Evitons ces excès: laissons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens; mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir :
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.
Un auteur quelquefois, trop plein de son objet,
Jamais, sans l'épuiser, n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
Il me promène après de terrasse en terrasse :
Ici s'offre un perron; là règne un corridor;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.

Il compte des plafonds les ronds et les ovales (1
Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin ;
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile ;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un
Un vers était trop faible ; et vous le rendez dur
J'évite d'être long, et je deviens obscur (4):

---

(1) Scudéri, dans son *Alaric*, emploie seize grandes]
trente vers chacune à la description d'un palais, commença
façade, et finissant par le jardin.

Se borner en écrivant est un des préceptes les plus import
l'art poétique. Faute de l'avoir observé, combien d'auteur
manquaient ni d'esprit, ni même de génie, se sont noyés d
ouvrages !

(2) Ce vers, que, dans toutes les éditions, on cite pou
Scudéri, se lit ainsi dans l'*Alaric* :

Ce ne sont que festons, ce ne sont que couronne

(3) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 31.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

(4) *Ibid.*, *vs.* 25.

Brevis esse laboro,
Obscurus fio : sectantem lævia nervi
Deficiunt animique ; professus grandia turget :
Serpit humi tutus nimium, timidusque procellæ.

L'un n'est point trop fardé ; mais sa muse est trop nue:
L'autre a peur de ramper ; il se perd dans la nue.
  Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse, en écrivant, variez vos discours.
Un style trop égal, et toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
  Heureux qui, dans ses vers, sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent, chez Barbin, entouré d'acheteurs.
  Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse:
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque (1) effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté:
On ne vit plus en vers que pointes triviales ;
Le Parnasse parla le langage des halles:
La licence à rimer alors n'eut plus de frein ;
Apollon trasvesti devint un Tabarin (2).

(1) Ce style, que Scarron avait mis en vogue par son *Virgile travesti*, se soutint jusqu'en 1660, époque de la mort de cet auteur. Le sévère Boileau s'était déclaré l'ennemi d'un tel poëme. Racine s'en permettait quelquefois la lecture; mais, *pour cela*, disait Boileau au fils de ce grand poëte, *il se cachait de moi.* Jusqu'à la mort de Scarron, dit Pélisson, le genre burlesque était allé si loin, que l'on s'avisa de rimer en ce genre jusques à la passion de Jésus-Christ.

(2) C'est le nom d'un vendeur d'orviétan, qui amusait le peuple par des farces remplies de méchantes plaisanteries.

Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux pr
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs
Et jusqu'à d'Assouci (1), tout trouva des lecte
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon (2).
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laissons le burlesque aux plaisans du Pont-
   Mais n'allez point aussi sur les pas de Bréb
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
«De morts et de mourans cent montagnes plai

---

(1) Après avoir eu des aventures bizarres, et même a failli d'être brûlé à Montpellier, ce poëte mourut a Paris a traduit, ou plutôt parodié en style bouffon les *Méta d'Ovide*, sous le nom *d'Ovide en belle humeur*. Toutes se écrites dans ce genre méprisable, le firent surnommer le *Scarron*.

(2) *Typhon*, ou la *Gigantomachie*, poëme burlesque d dans lequel il décrit la guerre des géans contre les dieux. 1644.

(3) Les baladins et les joueurs de marionnettes se mett sur le Pont-Neuf.

(4) Vers de Brébeuf, dans la traduction de la *Pharsale* d liv. VII :

De mourans et de morts cent montagnes plaintives,
D'un sang impétueux cent vagues fugitives.

Prenez mieux votre ton ; soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
  N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
  Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
  Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée (1).
  Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornemens, de nombre et de césure.
Villon (2) sut le premier, dans ces siècles grossiers,

---

(1) *Cicéron*, dans son *Orateur*, à Brutus : *Quamvis enim suaves gravesque sententiæ, tamen si inconditis verbis efferuntur, offendent aures, quarum est judicium superbissimum.* Et plus bas : *Voluptati autem aurium morigerari debet oratio.*

(2) *François Corbeüil*, surnommé *Villon*, vivait dans le quinzième siècle, environ soixante ans avant Clément Marot. Il était moins connu par son nom propre que par celui de *Villon*, qui, de son temps, signifiait *fripon*. Ce titre lui fut confirmé par une sentence du Châtelet, qui le condamna à être pendu. Le parlement fut plus indulgent, et se contenta, en faveur de son génie, de le condamner à un bannissement perpétuel.

Le père Ducerceau, qui a fait une espèce de préface au recueil des

Débrouiller l'art confus de nos vieux romancie
Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra, pour rimer, des chemins tout nou
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mo
Et toutefois long-temps eut un heureux destin
Mais sa muse, en français parlant grec et lati
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesqu
Tomber de ses grands mots le faste pédantesq
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut (3).

OEuvres de *Villon*, dit que ce poëte fut le maître de *Clème*
Le disciple, en ce cas, vaut beaucoup mieux que le maître

(1) La plupart de nos plus anciens romans sont en vers sans ordre, tels que le roman de *la Rose*, composé en gra l'an 1262, par *Guillaume de Lorris*, en gâtinais, et te *Jean de Meun*, surnommé *Clopinel* parce qu'il était boiteu rut en 1364.

(2) *Ronsard* conseillait, dans son *Art poétique*, d'emplo féremment *tous les dialectes. Il ne se faut soucier*, dit *vocables sont gascons, poitevins, normands, manceaux, ou d'autres pays.* Ce poëte a tellement chargé ses poésies d' d'allusions, et de mots tirés du grec et du latin, qu'il les presque inintelligibles.

(3) *Desportes* et *Bertaut*; le premier, abbé de Tiron; l évêque de Seez, et l'un et l'autre poëtes assez estimés, viv les règnes de Henri III et de Henri IV.

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
it sentir dans les vers une juste cadence,
'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
t réduisit la muse aux règles du devoir (1).
ır ce sage écrivain la langue réparée
'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
es stances avec grâce apprirent à tomber,
t le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
out reconnut ses lois; et ce guide fidèle
ux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
archez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
t de son tour heureux imitez la clarté.
i le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
lon esprit aussitôt commence à se détendre;
t, de vos vains discours prompt à se détacher,
e suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
ont d'un nuage épais toujours embarrassées;
e jour de la raison ne les saurait percer.
vant donc que d'écrire apprenez à penser (2).
elon que notre idée est plus ou moins obscure (3),

---

(1) *Malherbe*, né en 1556, mort en 16 8, est, en quelque façon, créateur de l'ode, comme P. Corneille est celui de la tragédie. Il donné à notre poésie une grande perfection; et, sous ce rapport, ous lui devons et Racine et Boileau.

(2) Cette maxime est une poétique tout entière.

(3) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 311.

Verbaque provisam rem non invita sequentur.

L'expression la suit, ou moins nette
Ce que l'on conçoit bien s'énonce cl
Et les mots, pour le dire, arrivent
Surtout qu'en vos écrits la langue
Dans vos plus grands excès, vous soi
En vain vous me frappez d'un son mél
Si le terme est impropre, ou le tour v
Mon esprit n'admet point un pompeux
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux sol
Sans la langue, en un mot, l'auteur le
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méch
(1) Travaillez à loisir, quelque ordre qu
Et ne vous piquez point d'une folle vites
Un style si rapide, et qui court en riman
Marque moins trop d'esprit que peu de ju
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la moll
Dans un pré plein de fleurs lentement se
Qu'un torrent débordé, qui, d'un cours o
Roule, plein de gravier, sur un terrain fa

---

(1) Horat., *Ars poet.*, vs. 292.

Carmen reprehendite, quod non
Multa dies et multa litura coercuit, atque
Perfectum decies non castigavit ad unguem.

(2) Scudéri disait toujours, pour s'excuser de tra
qu'il avait ordre de finir.

(3) Ce vers est tout entier de Pélisson, tom. II, p

Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage:
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez (1).
C'est peu qu'en un ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent:
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu (2);
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties (3);
Que jamais du sujet le discours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique;
Soyez-vous à vous-même un sévère critique:
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires;
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur.
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur:

---

(1) Horat., *Ars poet.*

Sæpe stilum vertas, iterumque digna legi sint
Scripturus....

(2) *Ibid*, *vs*. 152.

Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

(3) *Ibid.*, *vs*. 23.

Denique, sit quod vis simplex duntaxat et unum.

Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier (1):
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le bles
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse:
Il vous comble par-tout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible (2
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible :

---

(1) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 426.

Tu, seu donaris, seu quid donare voles cui,
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum
Lætitiæ; clamabit enim : Pulchrè, benè, rectè!
Pallescet super his; etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem; saliet, tundet pede terram.
Ut, qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt propè plura dolentibus ex animo : sic
Derisor vero plus laudatore movetur.

(2) *Ibid.*, *vs.* 438.

Quintilio si quid recitares, Corrige, sodes,
Hoc aiebat, et hoc. Melius te posse negares
Bis terque expertum frustra : delere jubebat,
Et malè tornatos incudi reddere versus, etc.
Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros; incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum; ambitiosa recidet
Ornamenta; parum claris lucem dare coget,
Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit.

Il ne pardonne point les endroits négligés;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase:
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase:
Votre construction semble un peu s'obscurcir:
Ce terme est équivoque; il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce!
Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid;
Je le retrancherais. — C'est le plus bel endroit! —
Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire!
Ainsi toujours constant à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique:
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flatter,
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter (1).

---

(1) Ceci regarde Quinault. Les railleries que Boileau avait faites de lui dans ses *Satires*, n'empêchèrent pas qu'il ne recherchât l'amitié de ce grand satirique. Il l'allait voir souvent; mais ce n'était que pour avoir occasion de lui faire lire ses ouvrages. *Il n'a voulu se raccommoder avec moi,* disait Boileau, *que pour me parler de ses vers; il ne me parle jamais des miens.*

Aussitôt il vous quitte; et, content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse:
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs;
Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans (1),
De tout temps rencontré de zélés partisans;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

---

(1) Expression un peu hardie pour un auteur connu des courtisans les plus célèbres.

CHANT SECOND.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douleur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
  Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une Eglogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter Pan fuit dans les roseaux;
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
  Au contraire, cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement:
On dirait que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,

Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon (1).
  Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile:
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers;
Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un consul (2) la campagne et les bois.
Telle est de ce poëme et la force et la grâce.
  D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amans la joie et la tristesse;
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse (3).

---

(1) Ronsard, dans ses *Églogues*, appelle Henri II, *Henriot*; Charles IX, *Carlin*; Catherine de Médicis, *Catin*, etc. Il emploie aussi les noms de *Margot*, *Pierrot*, *Michau*, et autres semblables.

(2) Virgile, *Églogue* IV, *vs.* 3.

(3) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 75.

Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.

Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée,
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines:
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller le sens et la raison (1).
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle,
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnait de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'Élégie.
L'Ode, avec plus d'éclat, et non moins d'énergie,

Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, et adhuc sub judice, lis est.

(1) Cette critique regarde particulièrement Voiture, qui, dans le fameux sonnet d'Uranie, a dit :

Je bénis mon martyre, et content de mourir,

et qui finit par mettre en querelle le sens et la raison. Cette critique regarde aussi Scudéri, qui, dans son *Alaric*, rassemble plusieurs amans dans un séjour enchanté, et fait dire à l'un d'eux, en s'accompagnant sur sa lyre :

Amour, on ne voit rien si doux que ton empire;
Ton esclave est content, même quand il soupire;
Il bénit en son cœur les maux qu'il a soufferts,
Et les sceptres des rois valent moins que ses fers!

Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec [illegible]s
Aux athlètes dans Pise (2) elle ouvre la ba[illegible]rrière
Chante un vainqueur poudreux au bout de la
Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis
Tantôt, comme une abeille ardente à son o
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage:
Elle peint les festins, les danses et les ris;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
Qui mollement résiste, et, par un doux cap[illegible]
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse ([illegible]
Son style impétueux souvent marche au hasard
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.
Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegma
Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatans,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps!

---

(1) Horat., *vs.* 83.

Musa dedit fidibus Divos, puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, et equum certamine primum,
Et juvenum curas, et libera vina referre.

(2) Pise, en Élide, où l'on célébrait les jeux olympiques.

Horat., *lib. II, ode* 12, *vs.* 26.

Facili sævitiâ negat,
Quæ poscente magis gaudeat eripi.

Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue (1);
Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,
Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.
On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du Sonnet les rigoureuses lois;
Voulut qu'en deux quatrains, de mesure pareille,
La rime, avec deux sons, frappât huit fois l'oreille;
Et qu'ensuite six vers, artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poëme il bannit la licence;
Lui-même en mesura le nombre et la cadence;
Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
Du reste, il l'enrichit d'une beauté suprême:
Un Sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver;
Et cet heureux phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Mainard et Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille:
Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,
N'a fait, de chez Sercy (2), qu'un saut chez l'épicier.

---

(1) Lille fut prise en 1667, et Dôle en 1668.

(2) Libraire du palais.

Pour renfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme, plus libre en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appât courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse :
Le Madrigal d'abord en fut enveloppé ;
Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé ;
La Tragédie (1) en fit ses plus chères délices ;
L'Elégie en orna ses douloureux caprices ;
Un héros sur la scène eut soin de s'en parer ;
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer.
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles ;
Chaque mot eut toujours deux visages divers :
La prose la reçut aussi bien que les vers ;
L'avocat au palais en hérissa son style,
Et le docteur (2) en chaire en sema l'évangile.
La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux ;

(1) La *Sylvie* de Mairet.

(2) Le petit P. André, augustin, ne pouvait prêcher sans faire des jeux de mots et des pointes. Les rieurs disaient que ses sermons étaient un recueil d'épigrammes.



Et, dans tous ces écrits la déclarant infâme,
Par grâce, lui laissa l'entrée en l'Epigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
Toutefois à la cour les turlupins (1) restèrent,
Insipides plaisans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès;
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès;
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une Epigramme folle.
Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
Le Rondeau, né gaulois, a la naïveté.
La Ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le Madrigal, plus simple, et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.

(1) Turlupin est le nom d'un comédien qui faisait partie de la troupe de l'hôtel de Bourgogne, du temps que Belle-Rose en était le chef: il divertissait le public par de méchantes pointes, et par des jeux de mots qu'on appelait et qu'on appelle encore *turlupinades*. Lorsque Molière prit les rênes de ce théâtre, il vengea le goût et la raison par les sanglantes railleries qu'il fit des *turlupins* et des *turlupinades*. Le marquis de la *Critique de l'École des Femmes* est un de ces *turlupins*.

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la Satire (1).
Lucile le premier osa la faire voir (2);
Aux vices des Romains présenta le miroir;
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied, du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment:
On ne fut plus ni fat ni sot impunément;
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure!
Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressa
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Etincellent pourtant de sublimes beautés:

---

(1) Desmarets et Pradon sifflaient ces deux beaux vers : Saint-M les défend très-bien dans ses remarques; mais Saint-Marc a d'appeler Pradon un bel-esprit, et surtout de l'accuser de mauv foi. Un sot fait et dit, de la meilleure foi du monde, une sottise.

LE BRUN.

(2) Caïus Lucilius, chevalier romain, fut l'inventeur de la sat qui tend à reprendre ou à réprimer les vices des hommes; car, que les Grecs aient composé des ouvrages satiriques, c'est-à- mordans, il est certain qu'ils ne leur ont donné ni le caractère n tour de la satire latine. C'est pourquoi Quintilien a dit : *Satira nostra est.*

Soit que (1), sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée;
Soit (2) qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs;
Ou que (3), poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline,
Ses écrits, pleins de feu, par-tout brillent aux yeux.
  De ces maîtres savans, disciple ingénieux,
Régnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur (4);
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques!
  Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté:
Mais le lecteur français veut être respecté;
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

---

(1) Satire X.

(2) Satire IV.

(3) Satire VI.

(4) Ceci dénonce plusieurs endroits des satires de Régnier, et particulièrement la satire XI, où ce poëte décrit un lieu de débauche. Boileau avait mis :

> Heureux si, moins hardi dans ses vers pleins de sel,
> Il n'avait point traîné les muses au b.....

Mais Arnauld, son ami, lui fit changer ces deux vers, parce qu'il y faisait la même faute qu'il reprochait à Régnier.

Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce poëme, en bons mots si f
Le Français, né malin, forma le Vaudeville ;
Agréable indiscret, qui, conduit par le chan
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en m
La liberté française en ses vers se déploie ;
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux :
A la fin, tous ces jeux que l'athéisme élève
Conduisent tristement le plaisant à la Grève
Il faut, même en chansons, du bon sens et
Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière

---

(1) Quelques années avant la publication de ce poëme homme, nommé Petit, fut surpris faisant imprimer d impies et libertines de sa façon : il fut condamné à êt brulé...... *Que les temps sont changés !*

(2) Linière, qu'on prenait pour un idiot, ne réussiss pas mal à faire des couplets satiriques : il exerça son t Boileau lui-même, qui lui répondit par ce couplet :

Linière apporte de Senlis
Tous les mois trois couplets impies :
A quiconque en veut dans Paris
Il en présente des copies ;
Mais ces couplets, tout pleins d'ennui,
Seront brûlés même avant lui.

M. de Landine, dans son *Dictionnaire historique*,

Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer!
Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire poëte:
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet;
Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au-devant du cercueil,
Couronné de lauriers, par la main de Nanteuil (1).

---

couplets satiriques de cet auteur lui attirèrent plus de coups de canne que de lauriers. Il mourut à Paris en 1704, âgé de 76 ans.

(1) Fameux graveur de portraits, mort à Paris en 1678. Boileau avait dessein de finir ce chant par ces deux vers :

Et dans l'Académie, orné d'un nouveau lustre,
Il fournira bientôt un quarantième illustre;

mais il les supprima pour ne pas déplaire à messieurs de l'Académie Française.

CHANT TROISIÈME.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux:
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant (1) fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épr
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans, encor redemandés (2)
Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,

(1) Sophocle.

(2) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 190.

Fabula quæ posci vult, et spectata reponi.

Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,
En vain vous étalez une scène savante :
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
  Que dès le premier vers l'action préparée,
Sans peine, du sujet aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerais mieux encor qu'il déclinât son nom (1),
Et dît : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.
  Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
Sur la scène en un jour renferme des années :
Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier (2).

---

(1) Il y a de pareils exemples dans Euripide.

(2) Boileau veut parler ici de Lopez de Vega, poëte espagnol, qui avait plus de fécondité que d'exactitude. Dans *Valentin et Oron*,

Mais nous, que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage;
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli (1),
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.
Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable (2):
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas:
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose (
Les yeux, en le voyant, saisiraient mieux la chose;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.
Que le trouble, toujours croissant de scène en scène
A son comble arrivé, se débrouille sans peine.

---

l'une de ses comédies, ces deux personnages naissent au premi acte, et sont fort âgés au dernier.

(1) Ce vers est très-remarquable; il comprend les trois unités d *lieu*, du *temps* et de *l'action*, et le complément de l'action.

(2) Horat., *Ars poet.*, vs. 338.

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris:
Nec quodcumque volet, poscat sibi fabula credi.

(3) *Ibid.*, *vs.* 180.

Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator. Non tamen intus
Digna geri promes in scenam: multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
Ne pueros coram populo Medea trucidet, etc.

L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé
D'un secret tout-à-coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.
La Tragédie, informe et grossière en naissant (1),
N'était qu'un simple chœur, où chacun, en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc était le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs (2) cette heureuse folie;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages;

---

(1) Horat., *Ars poet.*, vs. 275.

Ignotum tragicæ genus invenisse Camenæ
Dicitur, et plaustris vexisse poemata Thespis
Qui canerent, agerentque peruncti fæcibus ora.

Ibid., vs. 220.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

Vs. 278.

Post hunc, personæ pallæque repertor honestæ,
Æschylus, et modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui nitique cothurno.

(2) Les bourgs de l'Attique.

Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.
 Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine (1)
Où jamais n'atteignit la faiblesse latine.
 Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De pélerins (2), dit-on, une troupe grossière
En public à Paris y monta la première,
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge, et Dieu par piété.
Le savoir à la fin, dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission;
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion (3).
Seulement les acteurs laissant le masque antique (4),

---

(1) *Voyez* Quintilien, liv. X, chap. 1.

(2) Avant que la comédie fût introduite en France, on représentait les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, les martyres des saints et autres sujets de piété. On nommait ces sortes d'actions, les *Mystères*: elles sont imprimées.

(3) Ce ne fut que sous Louis XIII, que la tragédie commença à prendre une bonne forme en France.

(4) Ce masque antique s'appliquait sur le visage de l'acteur, et représentait le personnage que l'on introduisait sur la scène.



Le violon tint lieu (1) de chœur et de musique.
Bientôt l'amour, fertile en tendres sentimens,
S'empara du théâtre ainsi que des romans.
De cette passion la sensible peinture
Est, pour aller au cœur, la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux;
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux :
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philène;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène;
Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paraisse une faiblesse, et non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petitesses :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.
Achille déplairait moins bouillant et moins prompt (2) :
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnaît la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé;
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé;
Que pour ses dieux Énée ait un respect austère.
Conservez à chacun son propre caractère.

---

(1) *Esther* et *Athalie* ont montré combien on a perdu en supprimant les chœurs de musique.

(2) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 119.
Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge,
Scriptor. Honoratum si fortè reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer;
Jura neget sibi nata, etc.

[redacted]

Des siècles, des pays, étudiez les mœurs;
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie (1),
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie;
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, et Brutus dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse;
Trop de rigueur alors serait hors de saison:
Mais la scène demande une exacte raison;
L'étroite bienséance y veut être gardée.
D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée;
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime,
Forme tous ses héros semblables à soi-même:
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon;
Calprenède (2) et Juba (3) parlent du même ton.
La nature est en nous plus diverse et plus sage (4);
Chaque passion parle un différent langage:

---

(1) C'est le titre d'un roman de Mlle. Scudéri.

(2) Auteur de la *Cléopâtre*.

(3) Héros de la *Cléopâtre*.

(4) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 105.

Tristia mæstum
Vultum verba decent; iratum, plena minarum;
Ludentem, lasciva, etc.

La colère est superbe, et veut des mots altiers;
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troie en flamme Hécube désolée (1)
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs (2).
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez:
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.
Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous, pour se produire, est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes;
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes:
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant;
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie;
Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie;

---

(1) Horat., *vs.* 95.

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.
Telephus et Peleus, cùm pauper et exul uterque,
Projicit ampullas et sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.

(2) Sénèque le tragique, *Troade*, sc. I, *vs.* 9.

Qu'en nobles sentimens il soit par-tout fécond;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveill
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveill
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la Tragédie agit, marche et s'explique.
D'un air plus grand encor la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, et vit de fiction.
Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visa
Chaque vertu devient une divinité:
Minerve la prudence, et Vénus la beauté;
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flot
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcis
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Enée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.



Mais que Junon, constante en son aversion (1),
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Eole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache:
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur;
La poésie est morte (2), ou rampe sans vigueur;
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.
C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornemens reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poëtes;
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer;
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles:
L'Évangile à l'esprit n'offre, de tous côtés,
Que pénitence à faire, et tourmens mérités;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.

---

(1) *Voyez* le premier livre de l'*Énéide* de Virgile.

(2) L'auteur avait en vue Saint-Sorlin Desmarets, qui a écrit contre la fable.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux (1),
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire !
  Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès (2).
Je ne veux point ici lui faire son procès :
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison ;
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.
  Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien (3),
Un auteur follement idolâtre et païen.
Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure ;
De chasser les tritons de l'empire des eaux ;
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux ;
D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
Ainsi que le berger ne passe le monarque :

---

(1) *Voyez* le Tasse.

(2) On accuse Boileau de n'avoir pas rendu assez de justice au Tasse : personne cependant n'a su l'apprécier plus finement que lui ; et ce vers, qui marque si bien la limite entre la grâce véritable et l'afféterie de la grâce, restera éternellement proverbe :

Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

(3) *Voyez* l'Arioste.

C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main;
Et partout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur;
Mais pour nous, bannissons une vaine terreur;
Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.
  La fable offre à l'esprit mille agrémens divers:
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers,
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Enée.
Oh! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand (1)!
D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.

---

(1) C'est le héros d'un poëme héroïque intitulé : *les Sarrasins chassés de France*, composé par Sainte-Garde, conseiller et aumônier du roi. Ce poëte, se voyant raillé sur le choix et sur le nom de son héros, publia la *Défense des Beaux-esprits*, petit ouvrage rempli d'injures grossières contre Boileau, et dans lequel il s'efforçait de justifier son choix par la conformité qu'il trouvait entre le nom de *Childebrand* et celui *d'Achille*.

Voulez-vous long-temps plaire, et jamais ne lasser;
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque;
Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs;
Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis;
Non tel que Polynice et son perfide frère (1);
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière:
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.
Soyez vif et pressé dans vos narrations;
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance:
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce fou qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour les voir passer, les poissons aux fenêtres (2);

---

(1) Polynice et Étéocle, frères ennemis, auteurs de la guerre de Thèbes. *Voyez* la *Thébaïde* de Stace.

(2) Saint-Amand, décrivant le passage de la Mer-Rouge, dans son poëme de *Moïse sauvé*, met, pour ainsi dire, les poissons aux fenêtres pour voir passer le peuple Hébreu:

Et là, près des remparts que l'œil peut transpercer,
Les poissons ébahis le regardent passer.

Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.
  Donnez à votre ouvrage une juste étendue (1);
Que le début soit simple, et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas, dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre:
«Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre (2).»
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux:
« Je chante les combats, et cet homme pieux
» Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
» Le premier aborda les champs de Lavinie! »
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne vous promet que peu.

---

(1) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 136.
Nec sic incipies, ut scriptor Cyclicus olim:
« Fortunam Priami cantabo et nobile bellum. »
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturient montes: nascetur ridiculus mus.
Quantò rectiùs hic, qui nil molitur ineptè!
« Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
» Qui mores hominum multorum vidit et urbes. »
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat.
(2) *Alaric*, poëme de Scudéri, liv. I.

Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles;
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens
Et déjà les Césars dans l'Elysée errans.
De figures sans nombre égayez votre ouvrage
Que tout y fasse aux yeux une riante image :
On peut être à-la-fois et pompeux et plaisant;
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
J'aime mieux Arioste et ses fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques
Qui, dans leur sombre humeur, se croiraient fair
Si les Grâces jamais leur déridaient le front.
On dirait que, pour plaire, instruit par la n
Homère ait à Vénus (1) dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agrémens un fertile trésor:
Tout ce qu'il a touché se convertit en or;
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce;
Par-tout il divertit, et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours:
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'expliqu
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincèr
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

---

(1) *Iliad*, liv. XIV.

Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit :
Il veut du temps, des soins; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque :
Sa muse déréglée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux veut le désabuser;
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie :
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle :
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphans ses ouvrages au jour,
Leurs tas au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos;
Et, sans nous égarer, suivons notre propos (1).

---

(1) Dans les vingt vers que l'on vient de lire, Boileau avait en vue



(1) Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athènes naquit la comédie antique.
Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisans
Distilla le venin de ses traits médisans.
Aux accès insolens d'une bouffonne joie
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué ;
Et Socrate par lui, dans un chœur de nuées (2),
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours :
Le magistrat des lois emprunta le secours,
Et, rendant par édit les poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms et les visages.

Desmarets. Ce poëte avait fait quelques ouvrages dans lesquels il y avait du feu et de l'imagination, tels que les *Amours du Compas et de la Règle*, ceux *du Soleil et de l'Ombre*, la comédie des *Visionnaires*, etc.; mais, dans un ouvrage qu'il publia en 1670, il avait entrepris de mettre les poëtes français, ou plutôt de se mettre lui-même au-dessus de tous les poëtes grecs et latins. Il crut follement faire honneur aux modernes en déshonorant les anciens. Il en voulait surtout à Homère et à Virgile, qu'il regardait comme *ses rivaux*, et les seuls qui pouvaient lui disputer le sceptre poétique.

(1) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 281.

Successit vetus his Comœdia, non sine multâ
Laude: sed in vitium libertas excidit et vim
Dignam lege regi; lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit.

(2) Les *Nuées*, comédie d'Aristophane.

Le théâtre perdit son antique fureur :
La Comédie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir :
L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle ;
Et mille fois un fat, finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond ;
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.
Présentez-en par-tout les images naïves ;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différens traits :
Un geste la découvre, un rien la fait paraître :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connaître.

(1) Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs:

---

(1) Horat., *Ars poet.*, 156.
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices;
Est vain en ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
(1) L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;

Mobilibusque decor naturis, dandus et annis.

Régnier a dit, Satire V :

Chaque âge a ses humeurs, son goût et ses plaisirs.

(1) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 161.

Imberbis juvenis, etc.
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque, et amata relinquere pernix.
Conversis studiis, ætas, animusque virilis
Quærit opes et amicitias, inservit honori;
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.
Multa senem circumveniunt incommoda; vel quod
Quærit, et inventis miser abstinet ac timet uti;
Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat,
Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor castigatorque minorum, etc.
Ne fortè seniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles.

Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé ;
Toujours plaint le présent, et vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.
Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la cour, et connaissez la ville :
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par-là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et, sans honte, à Térence allié Tabarin :
Dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope (1).
Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs;
Mais son emploi n'est pas d'aller, dans une place,
De mots sales et bas charmer la populace :

(1) Si la noble réponse de Boileau à Louis XIV, qui lui demandait quel était le plus beau génie de son siècle : *Sire, c'est Molière*, ne le justifiait pas, on pourrait le soupçonner de n'avoir pas assez reconnu le mérite de cet homme merveilleux. Molière a non-seulement remporté le prix de son art, mais il est et sera le premier des poëtes passés, présens et à venir. Il a posé des bornes qu'on ne franchira jamais, parce qu'il a traité d'une manière désespérante les plus grands caractères de la nature : on l'égalerait même, qu'il aurait toujours le mérite de la primauté.

Il faut que ses acteurs badinent noblement;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vide;
Que son style humble et doux se relève à propos;
Que ses discours, par-tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées,
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter:
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un père, dans Térence (1),
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence;
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable;
C'est un amant, un fils, un père véritable.
J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, et jamais ne la choque;
Mais pour un faux plaisant à grossière équivoque (2),
Qui pour me divertir n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

(1) *Voyez* Simon, dans l'*Andrienne,* et Déméa, dans les *Adelphes.*

(2) Mont-Fleury, auteur de la *Femme juge et partie,* et de quelques autres comédies semblables.

CHANT QUATRIÈME.

Dans Florence jadis vivait un médecin,
Savant hableur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misère :
Là le fils orphelin lui redemande un père;
Ici le frère pleure un frère empoisonné :
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné :
Le rhume, à son aspect, se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison, de superbe structure.
C'était un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art;
Déjà de bâtimens parle comme Mansard : (1)
D'un salon qu'on élève il condamne la face;
Au vestibule obscur il marque une autre place;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, et mande son maçon.

(1) Célèbre architecte, mort en 1666.

Le maçon vient, écoute, approuve, et se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige (1),
Notre assassin renonce à son art inhumain;
Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Gallien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.
Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent;
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, et poëte vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différens;
On peut avec honneur remplir les seconds rangs;
Mais, dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire:
Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.
Boyer (2) est à Pinchêne égal pour le lecteur;
On ne lit guère plus Rampale et Ménardière,
Que Magnon, du Souhait, Corbin et la Morlière (3).
Un fou, du moins, fait rire, et peut nous égayer:
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.

---

(1) Pradon voulait corriger ce vers comme défectueux. Boileau n'aurait pas corrigé les vers de Pradon.

(2) Auteur médiocre.

(3) Magnon a composé un poëme fort long, intitulé l'*Encyclopédie*: du Souhait avait traduit l'*Iliade* en prose; Corbin avait traduit la *Bible* mot à mot; la Morlière, méchant poëte.

me mieux Bergerac (1) et sa burlesque audace,
ces vers où Motin se morfond et nous glace (2).
le vous enivrez point des éloges flatteurs
un amas quelquefois de vains admirateurs
is donne en ces réduits (3), prompts à crier : Merveille.
écrit récité se soutint à l'oreille,
, dans l'impression au grand jour se montrant,
soutient pas des yeux le regard pénétrant (4).
sait de cent auteurs l'aventure tragique :
Gombaud tant loué garde encor la boutique (5).
coutez tout le monde, assidu consultant :
fat quelquefois ouvre un avis important.
lques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
dez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
de ses vains écrits lecteur harmonieux,
orde, en récitant, quiconque le salue,
poursuit de ses vers les passans dans la rue.

) Cyrano de Bergerac, auteur du *Voyage de la Lune*.

) *Motin*, contemporain de Malherbe, Racan et Régnier, a é quelques poésies médiocres; mais l'auteur du *Jugement des ns* croit que dans ce nom, Boileau a voulu déguiser celui de é *Cotin*.

) Lieux particuliers où s'assemblaient les auteurs pour réciter s ouvrages avant de les publier.

) Le poëme de la *Pucelle*, par Chapelain.

) Gombaud, de l'Académie Française, mort en 1666.

Il n'est temple si saint, des anges respecté (1),
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.
Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure;
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.
Souvent dans son orgueil un subtil ignorant,
Par d'injustes dégoûts, combat toute une pièce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnemens;
Son esprit se complaît dans ses faux jugemens;
Et sa faible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre; et, si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.
Faites choix d'un censeur solide et salutaire
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible, et qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,
De votre esprit tremblant levera les scrupules.
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois, dans sa course, un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.

(1) Du Perrier, poëte oublié. La fureur qu'il avait de réciter ses vers à tout venant, le rendait insupportable. Un jour il suivit Boileau jusqu'à l'église; et, pendant toute la messe, il ne fit que lui réciter une ode qui devait obtenir le premier prix à l'Académie Française.



Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer, qui juge sottement:
Tel s'est fait, par ses vers, distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile (1).
  Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
(2) Par-tout joigne au plaisant le solide et l'utile.
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.
  Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable (3).
  Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,

---

(1) Dans plusieurs éditions on assure qu'en parlant ainsi, Boileau voulait désigner le grand Corneille. Nous n'osons point partager cette opinion, par respect pour la mémoire du premier génie de la France.

(2) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 341.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis, etc.
Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo.

(3) On a pensé que Boileau avait en vue La Fontaine dans ses *Contes*.

[redacted]

D'un si riche ornement veulent priver la scène ;
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.
L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes,
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.
Un auteur vertueux, dans ses vers innocens,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens :
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme :
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur ;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.
Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté ;
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale ;
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues :
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.
Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, soyez homme de foi :
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre ;
Il faut savoir encore et converser et vivre.
Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.

Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime (1):
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés
Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivaient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couraient à la pâture;
La force tenait lieu de droit et d'équité;
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
(2) Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;

---

(1) Boileau faisait présent de ses ouvrages, et c'est en faveur de Racine qu'il fit les deux vers qu'on vient de lire.

(2) Horat., *Ars poet.*, *vs.* 391.

Sylvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus,

Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaien
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles;
Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moisson:
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
Mais enfin, l'indigence amenant la bassesse,
Le Parnasse oublia sa première noblesse.
Un vil amour du gain, infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits;
Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles.

Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.
Dictus et Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere sono testudinis, prece blandâ
Ducere quo vellet.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse:
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
Aux plus savans auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.
(1) Mais quoi! dans la disette une muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée!
Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades:
Horace a bu son soul quand il voit les Ménades;
Et, libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le succès d'un sonnet.
Il est vrai: mais enfin cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux arts
D'un astre favorable éprouvent les regards;
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait par-tout au mérite ignorer l'indigence?
Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons:
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.

---

(1) Juven., *Sat. VII*, *vs.* 59.

Neque enim cantare sub antro
Pierio, thyrsumve potest contingere sana
Paupertas, atque æris inops, quo nocte dieque
Corpus eget. Satur est, cùm clamat Horatius, Evoe!



Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues
Devaient à ce torrent opposer tant de digues ?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter ?
Que de remparts détruits ! que de villes forcées !
Que de moissons de gloire en courant amassées !
Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports :
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui, jusqu'ici, nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette et la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux ;
Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer, que savant à bien faire.

---

au mois de mai, Dôle et Salins se rendirent le mois suivant. Le roi avait déjà conquis une autre fois cette province, en 1668.

L'ÉLOQUENCE,

POËME EN SIX CHANTS,

PAR L'ABBÉ LA SERRE.

Ce Poëme fut couronné par l'académi
l'auteur faisait partie, en 1778, en p
seigneur le prince de Condé, protecte
cette même académie.

Dans le premier chant, l'auteur traite d
sensibilité dans l'Éloquence; dans le s
du goût; dans le troisième, l'influe
dans le quatrième, l'influence du gou
le cinquième, l'influence des connaiss
chant examine quels sont les effets de

L'ÉLOQUENCE.

CHANT PREMIER.

Influence de la sensibilité dans l'Eloquence.

HOMME, du Créateur le chef-d'œuvre et l'image,
Comblé de ses bienfaits, sache lui rendre hommage:
Il te fit pour lui seul; mais il fit tout pour toi;
En créant l'univers, il t'en nomma le roi.
Pour orner ton séjour, la terre ouvre ses mines;
Les chênes sourcilleux descendent des collines.
Le jaspe de Sydon, le marbre de Paros,
Etonnés de te suivre, ont traversé les flots.
De l'air et des frimas pour repousser l'injure,
La martre de Moskow te prête sa fourrure.
Mille vaisseaux, bravant l'inconstance des mers,
T'apportent les tributs de cent climats divers.
Tout obéit à l'homme; et la nature entière,
De nos vastes désirs librement tributaire,
Prévient tous nos besoins et flatte tous nos sens.
Le ciel nous fit encor de plus riches présens;
Il mit entre nos mains le flambeau du génie.
Par les accords flatteurs d'une douce harmonie,

Eclairer les esprits, et réformer les cœurs;
Communiquer ses goûts, son calme, ses fureu
Au feu du sentiment allumer dans les âmes
De l'auguste vertu les salutaires flammes;
Asservir le pouvoir, la force à la raison;
De tes bontés, ô Dieu, tel est le plus grand d
Heureux don d'émouvoir, ô touchante Eloque
Quand je chante ton art, tes secrets, ta puiss
Sur d'arides leçons daigne semer des fleurs,
Et prête à mes tableaux l'éclat de tes couleur
Tout orateur est peintre : il faut que le gén
Colorant le dessin, lui prête un air de vie,
Et que de son pinceau l'heureuse activité
Arrache à la langueur le lecteur agité;
Il sait, à la morale ôtant sa sécheresse,
Sous un riant dehors nous offrir la sagesse;
Et, mettant sous nos yeux les objets qu'on déc
Associer les sens au plaisir de l'esprit.
Regarde Vallayer, quand sa main fait éclore (1)
Les présens émaillés de l'éclatante Flore:
Du magique tableau le brillant coloris
Nous offre le duvet et la fraîcheur des lis.
Je voudrais les cueillir; et ma main indécise,
Même en la soupçonnant, se prête à la méprise
Mais jamais de ces fleurs, les calices ouverts,
D'agréables parfums n'ont embaumé les airs.

(1) Mlle. Vallayer, peintre du roi.

D'un style ingénieux qui quête les suffrages,
Ces lis seront pour moi les fidèles images :
Ils n'ont aucune odeur, avec beaucoup d'éclat;
Ils séduisent les yeux sans flatter l'odorat.
Lorsque du savant Ruysh l'étonnant artifice (1)
Verse en des corps glacés un coloris factice,
D'un liquide pourpré nous voyons les ruisseaux
Vivifier des nerfs les dociles réseaux :
Mais jamais dans les yeux l'immobile prunelle
Ne fit du sentiment rejaillir l'étincelle ;
Et le sentiment doit, échauffant nos esprits,
Ainsi que dans nos yeux, briller dans nos écrits.
Philosophes abstraits, dont les froides pensées,
En longs raisonnemens, au compas sont tracées,
Vous avez su m'instruire ; il fallait m'animer;
J'ai besoin de connaître encor moins que d'aimer.
Que la vivacité de vos tableaux fidèles,
En peignant les vertus, m'intéresse pour elles :
C'est peu de m'éclairer, qu'on sache m'attendrir;
Vous me faites penser, et je voulais sentir.

---

(1) Frédéric Ruysh, né à La Haye en 1638, très-célèbre, surtout par l'art avec lequel il injectait les vaisseaux les plus déliés des animaux avec une liqueur colorée, qui, se durcissant, laissait la liberté d'en observer plus exactement les diamètres et les ramifications. Le czar Pierre, en visitant le cabinet de cet anatomiste, y baisa le corps d'un petit enfant qui semblait lui sourire.

(Note de l'auteur.)

Pour nous persuader, il faut qu'on nous enflamme
L'esprit parle à l'esprit; il faut parler à l'âme;
Et c'est elle qui doit, animant nos tableaux,
Nuancer nos couleurs, et guider nos pinceaux.
Avec rapidité, quand les objets physiques
Agitent du cerveau les fibres organiques,
De nos sensations, ce rapide instrument,
Jusqu'au fond de nos cœurs, porte le mouveme
Mais de ces nerfs légers, le doigt de la nature
A varié la force, ainsi que la tissure;
Et, par trop d'exercice ou trop d'oisiveté,
Ils perdent le ressort de leur activité.
Heureux les écrivains, dont les fibres agiles,
Aux moindres mouvemens, seront toujours doc
Vous les verrez, suivant les plus heureux transp
Donner un corps à l'âme, à la pensée un corps,
Animer les objets par le jeu des figures,
Prêter à la raison le charme des peintures,
De tableaux en tableaux promener le lecteur.
L'imagination est si proche du cœur!
Que des mots figurés, l'innocente magie,
Augmentant du discours la grâce et l'énergie,
Prévienne le dégoût des lecteurs languissans.
Pour parvenir à l'âme, il faut flatter les sens.
Le poëte surtout, par le feu des images,
Saura vivifier les sublimes ouvrages;
A tout il donne un corps, et son fécond cerveau
Créa, dans l'univers, un univers nouveau:



Sous son pinceau hardi, tout vit, tout se colore ;
Les lieux les plus rians sont plus rians encore.
Il anime la mer, et la terre et les cieux ;
De ses allusions le charme ingénieux
Donne un arc à l'Amour, un trident à Neptune,
Un foudre à Jupiter, un voile à la Fortune.
Le peintre d'Ilion, par cet enchantement,
A l'être inanimé prêtait du sentiment ;
Et, par l'illusion de ces nobles prestiges,
Voyait, sous ses crayons, éclore les prodiges.
Fictions, déployez vos miracles divers ;
Soyez encore l'âme et l'ornement des vers.
Séduisantes erreurs, mensonges agréables,
Que mon esprit vous doit de plaisirs véritables !
Combien j'aimais à voir la fleur s'épanouir
Aux baisers caressans du volage Zéphir !
L'amante d'Adonis, qu'accompagnent les Grâces,
Par un souris, fixer les Amours sur ses traces !
Le dieu du jour verser, de son char radieux,
Des flots de pourpre et d'or dans la plaine des cieux !
Et la nymphe agiter, d'une main chancelante,
Les replis ondoyans de sa moire changeante !
  Moins hardi, moins brillant dans ses inventions,
L'orateur s'interdit ces nobles fictions :
Mais par l'activité des figures sublimes,
Animant ses raisons, échauffant ses maximes,
On le voit attendrir, attacher ses lecteurs,
Et s'ouvrir, sans efforts, le chemin de leurs cœurs.

Contempteurs du Très-Haut qui fermez vos oreil
Au cri de l'univers surpris de ses merveilles,
Et qui, dans vos écrits, osez, d'un ton altier,
Confondre l'homme et Dieu, l'ouvrage et l'ouvrie
Hardis fabricateurs de monstrueux systêmes,
Vous bravez la raison comme les anathêmes.
Mais d'un homme éloquent les sublimes transport
Vont, dans vos cœurs troublés, éveiller les remor
Vous pouvez, repoussant les traits des syllogismes
A des raisonnemens opposer des sophismes ;
Mais lorsque Montazet, sous d'effrayans tableaux
De l'irreligion nous dévoilant les maux (1),
Vous force d'avouer que l'aveugle déisme
Justifie aux tyrans l'horreur du despotisme,
Provoque les sujets à d'affreux attentats,
Du fort contre le faible arme toujours le bras ;
Lorsqu'il vous prouvera, pour vous presser de croi
Que l'impie entend mal l'intérêt de sa gloire ;
Que des Bayle nouveaux les dangereux écrits
Ont vu rougir la mère et frissonner les fils ;
Qu'ils sont bannis des lieux où l'aimable sagesse,
Aux lettres comme aux mœurs, veut former la jeunes

---

(1) M. Malvin de Montazet, archevêque de Lyon, primat Gaules, a fait paraître, en 1776, une instruction pastorale *sur Sources de l'incrédulité et les fondemens de la religion*. Dans ouvrage, où l'orateur parle au cœur autant qu'à l'esprit, il est p sieurs morceaux qui annoncent la plus grande éloquence.

Justement affligés de ces tristes affronts,
Le trouble de vos cœurs se peindra sur vos fronts.
Oh! d'un style animé précieux avantage!
Des lecteurs voulez-vous captiver les suffrages?
Préférez les tableaux au plus fort argument:
On combat la raison, on cède au sentiment.
  L'esprit, assortissant avec art les pensées,
Nous charme par le tour des phrases cadencées;
Mais il ignore l'art de nous intéresser.
Lorsque, dans nos écrits, au talent de penser,
Du sentiment actif la chaleur est unie,
L'esprit s'exalte alors, et devient le génie;
Il produit les grands traits et les élans divins
Qui font mouvoir les cœurs au gré des écrivains.
Je ris de ce Damon, petit-maître en soutane,
Dans le temple sacré dévotement profane,
Dont le style fleuri, froidement travaillé,
De *concettis* brillans est par-tout émaillé:
Toujours ingénieux dans ses froides maximes,
Il tonne de sang-froid contre l'horreur des crimes;
Brillanté dans ses mots, et guindé dans ses tours,
Dans ses portraits léchés, substituant toujours
Le flegme des rhéteurs aux élans des apôtres,
Il fait dormir les uns et sourire les autres.
Ah! que n'imite-t-il le tendre Fénélon,
Le nerveux Bossuet, le touchant Massillon!
Massillon, des grands mots dédaignant l'étalage,
Du tendre sentiment emprunte le langage:

[redacted]

Dans le délire adroit d'un style affectueux,
Il entr'ouvre la terre, interroge les cieux;
Il évoque les morts, il anime la cendre;
Dans l'abîme éternel sa voix nous fait descendre:
Ses auditeurs nombreux, palpitant de frayeur,
La pâleur sur le front, l'alarme au fond du cœur,
Dans les convulsions d'un trouble involontaire,
Poussent du repentir la clameur salutaire.
Pathétique orateur! tes accens oppressés,
Tes regards flamboyans, tes cheveux hérissés,
Tout nous dit qu'à tes yeux la céleste vengeance
S'arme pour foudroyer l'audace et la licence.
Tu trembles, tu frémis à l'aspect des enfers,
Dont les gouffres profonds à tes yeux sont ouverts
Et toi, Beauvais, et toi qu'un même zèle enflamı
Ah! quelle émotion tu versas dans mon âme,
Lorsque tu pousuivais ces hardis détracteurs
Qui renversent l'autel sur les débris des mœurs;
Qui du luxe prêchant les perfides délices,
Augmentent nos besoins, alimentent nos vices,
Et rompent sourdement les nœuds, les nœuds si do
De citoyens, d'amis, de pères et d'époux!
Aux yeux des courtisans, quand ta voix foudroyaı
Dévoila du Très-Haut la justice accablante;
Pâle, défiguré, je crus, dans mon effroi,
Voir la tombe s'ouvrir pour engloutir mon roi.

Vous, poëtes surtout, vous à qui l'Éloquence
Donna sur nos esprits la plus vive influence,

Pour émouvoir nos cœurs, pour ébranler nos sens,
De cet enthousiasme éprouvez les élans.
L'auteur, à qui du ciel la bénigne influence
Départit, en naissant, le don de l'Éloquence,
A l'aspect des objets éprouve un mouvement;
Et chaque idée, en lui, réveille un sentiment.
J'entre dans le musée où l'immortel Voltaire,
Emule de Platon, de Sophocle et d'Homère,
Prend, de la même main, le burin de Clio,
Le compas d'Uranie et le luth d'Érato.
Je crois voir la sybille... est-ce un dieu qui l'agite?
Il s'assied, il se lève, il frissonne, il palpite:
Sur son front coloré j'aperçois tour-à-tour
L'espoir et la fureur, la vengeance et l'amour.
Il a besoin d'écrire, et sa plume rapide
Paraît toujours trop lente à la main qui la guide.
Je lis dans les éclairs de son œil égaré,
Qu'il ne réfléchit pas, mais qu'il est inspiré.
Souvent majestueux, et toujours agréable,
Si, même en imitant, il est inimitable;
Si, lorsque vous lisez les vers de ce Nestor,
Vous brûlez du désir de les relire encor,
C'est que le sentiment, dont il nourrit la flamme,
Communique à vos sens la chaleur de son âme;
Et qu'au feu de son cœur échauffant son esprit,
Il voit tout ce qu'il peint, et sent tout ce qu'il dit.
Jamais vous ne verrez le laurier poétique
Ceindre le front glacé d'un auteur apathique:

Ce qu'on sent faiblement s'énonce avec froide
Et le style est sans nerf, quand l'âme est sans
Le talent d'émouvoir est le talent suprême
Mais je dois, pour toucher, être touché moi-ı
Sans une âme sensible il faudra renoncer
Au plaisir si flatteur de nous intéresser.
La légère Aglaé veut en vain me séduire;
Je vois, sans être ému, son gracieux sourire
Les perles de ses dents plus blanches que le l
De son bras satiné les contours arrondis:
Elle a le front d'Hébé, le pied de Terpsichor
La taille de Vénus, le coloris de Flore.
Dans ses yeux pétillans la vermeille santé
Fait sans cesse éclater l'éclair de la gaîté;
Et le sang le plus pur, sur ses lèvres mi-close
Entretient l'incarnat et la fraîcheur des roses
Mais le concours heureux de ses traits séduis
Sans rien dire à mon cœur, ne parle qu'à m

---

(1) Le but de l'Eloquence est de toucher : mais pour é faut être ému; et comme les sensations éprouvent, pour quelque déchet en se communiquant, il est nécessaire qu ait reçu des mains de la nature une étonnante facilité de ner pour la vérité, dont il est le soutien, et pour la ver doit être l'avocat. Est-il né avec ces heureuses disposition sées se changent en images, ses descriptions sont des tab figures se précipitent, les grands mouvemens vivifient so veillent dans l'âme de ses juges les passions assoupies, leur prévention, et décident leur suffrage.

Son âme est sans chaleur ; jamais sur son visage
La sensibilité ne grava son image ;
Elle entend, sans pâlir, les cris des malheureux,
Et la douleur d'autrui ne mouille point ses yeux.
Que Zelmire, moins belle, est plus intéressante!
De son œil animé l'expression touchante,
Son cœur toujours actif et prompt à s'enflammer,
Son air, son port, sa voix me pressent de l'aimer.
Le premier des appas est une âme sensible :
Elle attire les cœurs par un charme invincible ;
Elle adoucit des traits l'imposante fierté,
Et prépare une excuse à la difformité ;
Ainsi que sur nos fronts, elle est dans nos ouvrages
La source des transports, le garant des suffrages.
C'est elle qui, charmant les lecteurs enchantés,
Leur cache les défauts, ou les change en beautés.
Avec cette chaleur, on peut, dans l'Éloquence,
Braver l'exactitude, et choquer l'élégance.
L'auditeur, trop ému pour oser censurer,
S'abandonne à l'auteur, et ne sait qu'admirer.
Mais suivez, rempli d'art et de délicatesse,
Les rigoureuses lois d'une exacte justesse,
Lorsque votre lecteur peut peser en repos
La force des raisons et la valeur des mots.
C'est alors, dieu du goût, père de l'harmonie,
Que tu dois, suppléant ou guidant le génie,
Par la variété des tours ingénieux,
Prévenir des censeurs le souris dédaigneux.



Aux jeunes orateurs ouvre ton sanctuaire ;
Daigne leur révéler l'art, le grand art de plaire ;
De paraître à la fois naturel et brillant,
D'être toujours le même et toujours différent,
De suivre la raison, même au sein du délire.
Quels transports inconnus ! le dieu du goût m'inspire ;
Il m'échauffe, et je vais, à ses chers nourrissons,
Dévoiler ses secrets, et dicter ses leçons.

CHANT SECOND.

Influence du goût dans l'Eloquence.

Choisissez les objets où la noble Éloquence
Peut déployer sa force et sa magnificence;
Et, dans l'art d'encadrer des riens ingénieux,
Rougissez d'avilir des talens précieux :
Mais d'un fatal orgueil redoutant les amorces,
Dans le choix du sujet interrogez vos forces.
Toujours tendre ou riant, le chantre de Théos
Veut en vain, sur son luth, célébrer les héros (1).
Rousseau chante les Dieux, et La Motte les Grâces.
Corneille, qui traça Pompée et les Horaces,
Sent ses nobles crayons vaciller dans ses mains,
Quand il peint des Amours les folâtres essaims.

(1) Anacréon est surnommé le chantre de Théos, parce qu'il est né à Théos en Ionie. Ce poëte, dans les veines duquel coulait le sang illustre des Codrus et des Pisistrate, descendant des héros, fut souvent tenté de les célébrer; mais

Sa muse, aux Amours consacrée,
Ne put chanter que les Amours.

C'est ainsi qu'il s'exprime dans son ode première.

L'aigle est sans mouvement dans la brillante cage
Où le serin déploie un éclatant plumage.
Le serin vainement, dans la plaine de l'air,
Voudrait rivaliser l'oiseau de Jupiter.
Du sujet bien choisi, que toutes les parties,
Avec un soin caché, mais sans peine assorties,
En se réunissant pour composer un tout,
De l'uniformité préviennent le dégoût.
Imitez ce jardin, où l'art forme un ensemble
De cent objets divers que Chantilly rassemble :
Ici le front touffu des arbustes fleuris,
D'un mobile berceau nous offre le lambris :
Là, les dons variés de Flore et de Pomone
Prolongent le printemps, et devancent l'automne.
L'oranger, exhalant de suaves odeurs,
Mêle l'or de ses fruits aux perles de ses fleurs ;
L'œillet épanoui, les tulipes écloses
Ajoutent leur émail à l'incarnat des roses.
Voyez comme ce chêne, aux branches des ormeaux,
Paraît, en se jouant, marier ses rameaux.
Des gazons, des bosquets, des grottes, des fontaines,
Aux spectateurs surpris présentant mille scènes,
Dans leurs compartimens, dessinés avec art,
Ne semblent à notre œil que les jeux du hasard.
Ainsi d'un écrivain la féconde industrie
Doit, en s'y soumettant, cacher la symétrie,
Et nous offrir un tout où la variété
Ajoute ses attraits à ceux de l'unité.

Par des transitions, que toutes vos pensées
Se trouvent, sans efforts, l'une à l'autre enlacées.
Tel, dans nos ateliers, un peintre industrieux
Réunit les objets sous d'invisibles nœuds;
Et par le clair-obscur rapprochant les distances,
Des diverses couleurs sait fondre les nuances.

Sans cesse provoquant ma curiosité,
En me faisant penser, flattez ma vanité.
Je crains les grands efforts: que la délicatesse,
Exerçant mon esprit, ménage ma paresse.
L'homme veut être ému; mais ses sens et son cœur
Redoutent la fatigue autant que la langueur.
Lorsque vous désirez exciter ma surprise,
Que la délicatesse ait l'air de la franchise;
Que la finesse, unie à la simplicité,
Se montre sous les traits de la naïveté.
Source de l'intérêt, source de l'harmonie,
Toujours le naturel fut le sceau du génie.
Auteurs! du vrai talent réclamez-vous le prix,
Que l'on soit à son aise en lisant vos écrits.
Il faut dans vos tableaux, peintres de la nature,
Laisser percer ses traits à travers sa parure,
Être grands sans échasse, être brillans sans fard.
Le triomphe du goût est l'art de cacher l'art.
Tel le ver, artisan de la plus belle soie,
Sous le tissu léger, où son art se déploie,
Se dérobe à nos yeux, et demeure enfermé
Dans l'asile éclatant que lui-même a formé.

Des gestes concertés deviennent des grimaces:
C'est un air négligé qui nous plaît dans les Grâces.
Vénus est sans apprêt, et de son vêtement
Les replis sinueux tombent nonchalamment.
Profond ou délicat, que jamais vos pensées
N'annoncent le travail, froidement compassées.
Mais si le dieu du goût ne guide l'orateur,
Affectant la finesse, outrant la profondeur,
Dans les arts peu connus puisant les métaphores,
Des termes éclatans prodiguant les phosphores,
Il affaisse l'esprit fatigué d'admirer,
Et ne fait qu'éblouir, lorsqu'il doit éclairer.
Tel j'ai vu, dans les jours voués à l'allégresse,
Le salpêtre, imitant notre bruyante ivresse,
Présenter aux regards des spectateurs surpris
La guirlande de Flore et l'écharpe d'Iris,
Dessiner d'un palais les riches colonnades,
Faire jaillir des flots qui tombent en cascades,
Orner d'astres nouveaux l'immensité des cieux,
Et d'un éclat trop vif fatiguer tous les yeux.
D'un style recherché la finesse nous lasse :
L'on rejette Sénèque, et l'on relit Horace.
Trop de sel ôte aux mets leur première saveur,
Et l'esprit prodigué dégoûte le lecteur.
Jamais l'on n'a placé dans le rang des modèles
Les écrits *saupoudrés* d'expressions nouvelles :
Mais le grand écrivain osera quelquefois,
Au profit de la langue, en violer les lois ;

Pour parvenir à l'âme, il flattera l'oreille.
L'auditeur scrupuleux ou murmure, ou sommeille,
Quand des mots mal choisis, et sans art disposés,
Frappent d'un son pesant nos organes blessés.
Voulez-vous désarmer les critiques sévères,
Que vos mots soient tissus de voyelles légères,
Et, de l'âpre diphthongue évitant la rigueur,
D'un tendre coloris offrez-nous la douceur:
Loin les termes oiseux. L'arbre chargé d'ombrage,
Aux dépens de ses fruits voit croître son feuillage :
Quand il est dépouillé de stériles rameaux,
Sa verdure est plus vive et ses fruits sont plus beaux.
Des développemens que la savante adresse
Prévienne la fatigue en flattant la paresse :
Mais des mots superflus énervent les écrits.
L'or a peu de volume avec beaucoup de prix.
Cadencez bien vos tours ; qu'une douce élégance,
En les arrondissant, leur donne un air d'aisance.
Quand, rival de Linnus, élève d'Amphion,
Hinner vient animer la harpe d'Apollon;
De ses doigts voltigeans l'activité magique
Peint des cœurs agités l'ivresse pathétique :
Il sait, ou tempérant ou triplant les accords,
Conseiller la langueur, inspirer des transports.
Tour-à-tour vif ou lent, impétueux ou tendre,
Hinner! nous croyons voir ce que tu fais entendre.
Du dieu de l'Éloquence aimables nourrissons,
Peignez par le discours, comme il peint par les sons ;

Pour forcer, comme lui, pour fixer les suffrages,
Des objets sous nos yeux transportez les images (1).
Du soleil rayonnant dans le vague des cieux,
Si vous nous décrivez le trône radieux,
Qu'en vos vers éclatans il étincelle et brille;
Qu'avec le vif éclair votre style pétille;
Qu'il gronde avec la foudre, et que des mots bruyan
Retentissent aux cœurs de vos lecteurs tremblans;
Qu'ils imitent les flots, quand, sur l'onde écumant
Les vents feront siffler leur fureur mugissante.
Peignez-vous des oiseaux les soupirs langoureux;
Que la phrase gazouille et gémisse avec eux :
Des passions surtout exprimez le délire,
Et sentez leurs transports avant de les décrire.
Aux lieux où vous parlez, aux auditeurs, au temp
Adaptez votre ton, vos mots, vos argumens.
Dans l'enceinte sacrée où l'éclatante Flore
Paraît sourire aux vœux du peuple qui l'adore,
L'ordre corynthien, déployant ses festons,
D'ornemens gracieux revêtait les frontons :
Là, l'émail du lapis imitait les guirlandes
Que ses adorateurs lui portaient en offrandes;
Et du marbre amolli les flexibles contours,
De la reine des fleurs copiaient les atours.

---

(1) L'harmonie imitative est l'accord des sons avec la chose sig fiée; elle consiste dans la convenance des mots avec les objets qu expriment. Les Latins sont remplis de ces espèces de beautés.

L'ordre des Doriens, plus simple et plus solide,
Orne l'autel auguste où Minerve réside.
D'un sublime parvis les arcs majestueux
Annoncent la grandeur du souverain des dieux.
Tel l'écrivain, suivant la loi des bienséances,
Des sujets différens discerne les nuances :
Dans le genre sublime, il fait un choix heureux
Des traits les plus hardis, des mots les plus pompeux;
Il fuit l'air apprêté d'une fade élégance,
Et des mots familiers l'ignoble négligence.
En peignant un héros, Le Brun offre à nos sens
Un port majestueux, et des traits imposans.
Le genre tempéré demande que le style,
Toujours harmonieux, soit brillant et facile;
Qu'il enchante l'oreille, et charme les lecteurs
Par l'accord séduisant des plus vives couleurs.
Tel, du moëlleux Corrège en marchant sur les traces,
Boucher à ses tableaux vit sourire les Grâces.
L'art, dans le genre simple, est de n'en pas avoir.
Il brille sans effort, il plaît sans le savoir.
Dédaignant des grands mots la pompe ambitieuse,
Et des tropes hardis l'audace fastueuse,
Saisissons les beautés, et ne les cherchons pas;
Ne cueillons que les fleurs qui naissent sous nos pas.
Ainsi Creuse nous peint une bergère aimable :
De son corps balancé l'attitude agréable,
Son air libre et modeste intéresse les cœurs;
La pudeur est son fard, ses perles sont des fleurs,

Sa glace est un ruisseau, son art est la nature;
Elle séduirait moins avec plus de parure :
Ses plus beaux ornemens sont la simplicité.
En voulant la farder, on cache la beauté.
A des sujets légers donner un ton sublime,
Des arbitres du goût c'est dédaigner l'estime;
C'est nous montrer un nain sous l'habit d'un géant,
Ou les armes d'Ajax dans les mains d'un enfant.
Nous rions en voyant l'artiste ridicule
Qui prête à Céladon l'air vigoureux d'Hercule,
Ou qui, dans un tableau de carnage et d'horreur,
Eblouit les regards par l'éclat des couleurs.
  L'orateur enflammé d'un zèle apostolique,
Simple, mais sans bassesse, et toujours pathétique,
Doit, par des mouvemens troublant ses auditeurs,
Occuper leurs esprits beaucoup plus que leurs cœurs (1).

---

(1) L'Eloquence doit s'accommoder aux temps, aux lieux, aux circonstances.

L'Eloquence de la chaire est celle du peuple, et en parlant au peuple, il faut s'interdire les raisonnemens abstraits, et la finesse d'une Eloquence trop délicate : la précision, qui sied si bien dans le genre académique, serait déplacée dans les prônes ou les sermons. L'Eloquence de la chaire ne doit point ressembler à cette liqueur qui tombe goutte à goutte du tuyau qui la renferme; c'est un fleuve qui doit couler avec une majestueuse liberté. Il n'en est point du sentiment, dit Cicéron, comme d'un raisonnement qui, dès qu'on le comprend, produit son effet, et demande qu'on passe à un autre. Pour remuer le cœur, il faut de l'abondance et de la richesse; l'amplification convient à l'orateur sacré; le trait qui frappe l'homme

Que par le faux éclat d'une pompe frivole,
Il n'énerve jamais la divine parole :
L'amas étincelant des tableaux, des portraits,
Peut de l'émotion arrêter les effets.
C'est ainsi qu'en nos champs, les eaux surabondantes
Fécondent les bluets et les fleurs dévorantes,
Qui, s'engraissant d'un suc aux moissons destiné,
Trompent le fol espoir du hameau consterné.
Fuyez donc de l'esprit la stérile abondance;
Evitez encor plus l'excès de négligence.
Comment peut-on m'instruire alors qu'on me déplaît ?
Si de la vérité nous offrant le portrait,
On ne la montre pas sous un dehors aimable,
De l'ennui qu'elle cause on est toujours coupable.
De son front sourcilleux voilez l'austérité :
Qui ne l'embellit pas, trahit la vérité.
  Lorsque vous déployez, dans un discours funèbre,
Les talens, les vertus des héros qu'on célèbre,
N'allez point, des rhéteurs épuisant les détours,
D'ornemens brillantés surcharger le discours (1).

---

d'esprit échappe à l'intelligence du vulgaire, et le prédicateur parle devant des hommes de tous les états. Il doit présenter les objets sous tous les points de vue, pour les laisser distinguer, et de ceux qui ne voient que de loin, et de ceux qui ne peuvent voir que de près.

(1) Les rhéteurs modernes pensent que le style orné est le seul qui convienne à l'oraison funèbre. Pour moi, persuadé, avec Quintilien, qu'il est des genres intermédiaires entre le sublime et le tempéré, je crois que l'oraison funèbre sait unir à l'élévation du premier, la délicatesse du second.

Le paon, superbe oiseau, dont le plumage étale
Les mobiles couleurs de l'éclatante opale,
Eblouit les regards qu'il avait enchantés;
Et Fléchier nous fatigue à force de beautés.
Elégans sans apprêts, sublimes sans enflure,
Evitons l'air de faste et l'excès de parure.
Nous célébrons les morts dans le temple de Dieu.
La gravité convient au sujet comme au lieu.
  Quand la reconnaissance offrira son hommage
Aux exploits d'un vainqueur, aux qualités d'un sage,
On ne la verra point, par un éloge outré,
Faire baisser les yeux à l'objet célébré.
Loin ces bouquets touffus, où cent fleurs odorantes
Emoussent de nos sens les fibres palpitantes.
Choisissez bien les fleurs, ne les prodiguez pas;
Plus un éloge est court, plus il offre d'appas.
Mais que des fictions la gaze ingénieuse
Lui prête, s'il se peut, une enveloppe heureuse.
D'un compliment direct le tour désobligeant
Pèse à la vanité, même en la ménageant.
  Ornez surtout, ornez les temples littéraires,
Quand le goût au génie ouvre leurs sanctuaires (1).

---

(1) Le style qui s'élève et s'abaisse avec la pensée, dont il est le vêtement, se proportionne à l'intelligence des auditeurs ou des lecteurs. De là les nuances qui distinguent le genre académique des autres genres. Les idées se multiplient à mesure que nous nous accoutumons à réfléchir; et des personnes à qui les dispositions de

Qu'il fut brillant, ce jour où l'on vit Apollon,
Près de lui, sur son trône appeler Lamoignon;
Où, chantant sur son luth la constance héroïque,
Il orna de lauriers sa couronne civique!
La joie aime la pompe: on vit, dans ces momens,
Les neuf Sœurs revêtir leurs plus beaux ornemens.
L'Eloquence, en ce jour de triomphe et de fête,
De fleurs et de rubis avait orné sa tête.
Admirez le Lycée, où ses chers nourrissons,
Modèles du vrai goût, en donnent des leçons.
Dans ces lieux éclatans l'élégance respire;
Des festons, toujours frais, sillonnent le porphire;
Et le jaspe, encadré dans de riches métaux,
Du palais rayonnant soutient les chapiteaux.
Approchons, écoutons les secrets que révèle
A ses adorateurs la déesse immortelle:
Voyez comme elle accueille, avec un doux souris,
Boismont, Thomas, Buffon, ses tendres favoris.
Nivernois, pour l'entendre, a quitté l'Hypocrène,
Où Phèdre quelquefois le prit pour La Fontaine (1).

---

leurs organes, ou l'habitude de méditer, facilitent une plus grande contention, ont besoin qu'on leur présente des pensées plus profondes et plus délicates. Pour plaire à l'esprit, il faut l'exercer; et des idées qui n'offriraient que très-peu de rapports, ou des rapports trop aisés à saisir, n'exigeraient point de l'homme de lettres assez d'effort pour lui causer du plaisir.

(1) Le duc de Nivernois, l'un des quarante de l'Académie Française, est connu autant par ses succès dans les belles-lettres, que par

Auteurs, dit la déesse, auteurs à qui je dois
Et l'hommage du peuple, et la faveur des rois!
C'est à vous d'enseigner que, dans l'art de bien dire,
Il faut, brillant pour plaire, et simple pour instruire,
Employer, pour toucher, le charme des tableaux,
Le sublime des tours, et l'audace des mots.
Lorsque vous saisirez le crayon de la Gloire
Pour graver les grands noms au temple de mémoire,
Rapide en vos récits, couvrez l'instruction
Du voile transparent de la narration (1).
On peut, dans un roman, prodiguer les parures,
Unir l'éclat des mots à celui des peintures,
Par l'attrait du plaisir tromper l'avidité,
Qui nous fait, malgré nous, chercher la vérité :
Mais chez l'historien, trop de magnificence
Pourrait, dans les esprits, semer la méfiance.
La franchise nous charme ; et, dans le narrateur,
Le premier ornement fut toujours la candeur :

---

ses grands talens dans les négociations. Ses fables réunissent la simplicité avec l'élégance, et la délicatesse avec la naïveté.

(1) L'historien doit nous transporter sur les lieux qu'il décrit, mettre sous nos yeux les traits et les actions des personnages, nous attacher, nous intéresser à leur sort, nous associer à leur joie et à leur douleur ; cette activité de style suppose de l'Eloquence.

Aussi Cicéron pense-t-il (*de Orat.* n.° 2) que l'historien doit être orateur ; aussi Quintilien (l. X, c. 1) avance-t-il que l'histoire s'élève souvent jusqu'à la hauteur de la poésie.

Comme le style est peut-être la seule chose que puisse s'approprier le narrateur, il ne doit rien négliger pour le rendre agréable et intéressant.



Qu'il sache, dans l'histoire ou sacrée ou profane,
Imiter ce vernis léger et diaphane,
Qui, dans divers tableaux se dérobant aux yeux,
Embellit les objets rendus plus lumineux.
 C'est ainsi que parlait la sublime Éloquence;
Mais, quittant aussitôt cette auguste séance,
Elle court au palais pour entendre Gerbier,
Pour consoler Linguet, et couronner Séguier.
 O Séguier! orateur profond et pathétique,
Qui joins au bel esprit l'esprit patriotique,
Ton style du sujet se met à l'unisson;
Tu parles tour-à-tour à l'âme, à la raison.
Lorsque des citoyens tu pèses les querelles,
Interprète des lois, sans passion comme elles,
Balançant les moyens des divers orateurs,
Ta voix tient en suspens les esprits et les cœurs:
Dans un jour d'appareil, lorsque ton Éloquence
Vient donner des leçons de zèle et de prudence,
Tes discours, avec force, élégamment écrits,
Sans jamais les lasser, exercent les esprits.
 Ordre libre et fameux, orateurs pleins de zèle,
Dont Séguier est le chef, le guide, le modèle;
Vengeurs des opprimés, fléaux des oppresseurs,
Il faut lancer la foudre, et non semer des fleurs.
Que d'un style tonnant la noble véhémence
Fasse trembler la fraude et pâlir l'arrogance.
Eh! peut-on, poursuivant nos modernes Verrès,
Dans des mots fastueux encadrer des portraits?

Mais lorsque vous parlez dans nos aréopages,
Par des preuves sans cesse étayez vos images (1).
Le juge arme son cœur contre l'émotion;
Il faut, pour le convaincre, ébranler sa raison.
  Souveraine des cœurs, viens, aimable déesse,
Inspirer les neuf Sœurs aux rives du Permesse;
J'y veux suivre tes pas. Sur ces bords gracieux,
Ton souris est plus doux, ton front plus radieux.
  L'auteur qui s'asservit aux règles de la rime,
Libre au milieu des fers, en paraît plus sublime:
Il saura varier le ton de ses écrits,
En changeant de sujet, changer de coloris.

---

(1) Notre Eloquence judiciaire diffère de celle des Grecs et des Romains. Les orateurs de leurs républiques portaient la parole devant le peuple, et le peuple cède moins à la vigueur des raisons qu'à l'activité des images: il fallait parler à ses sens plus qu'à son esprit; mais chez nous, l'avocat plaide devant des magistrats qui, toujours en garde contre le prestige des mouvemens et le charme du style, ne se rendent qu'à la force des raisons; il faut qu'une heureuse gradation de preuves, fortifiées par leur enchaînement, tienne en haleine l'attention du juge; il faut que l'orateur, pour se la ménager, cherche cette clarté que prêtent aux écrits la méthode dans les preuves, les transitions dans les idées, la justesse dans les raisonnemens, et la propriété dans les termes; il faut qu'il s'interdise des pensées, des récits, des peintures épisodiques, qui pourraient distraire de l'objet principal, et diminuer l'effet que les preuves doivent produire : il a grand soin que ses preuves enchérissent l'une sur l'autre, afin que le juge, ébranlé par les premières, convaincu par celles qui suivent, succombe dans les dernières sous le poids de l'évidence.

Assaisonnez toujours, dans les jeux de Thalie,
Vos folâtres leçons du sel de la saillie,
Et, joignant un air simple au ton de l'enjoûment,
Dans la naïveté cherchez votre ornement.
Emule de Sophocle, osez-vous, sur la scène,
En lugubres habits, présenter Melpomène?
Par un style touchant, intéressant le cœur,
Montrez-nous le héros, et cachez-nous l'auteur.
Lorsque vous changerez le théâtre en bocage,
En peignant les bergers, empruntez leur langage;
Tendres, simples comme eux, que l'on trouve en vos chants
Et le duvet des fleurs, et la fraîcheur des champs.
Pour gagner nos esprits, poëtes didactiques,
Resserrez le précepte en des vers énergiques;
Et, par le charme adroit de vos digressions,
Sauvez-nous de l'ennui qu'enfantent les leçons.
Par ce grand art, l'élève et l'émule d'Horace,
Même en le réformant, enchantait le Parnasse;
Ce Boileau que la France.., Au seul nom de Boileau,
Je sens, entre mes mains, chanceler mon pinceau.
Téméraire! oserais-je, usurpant ses palettes,
Nuancer, assortir les couleurs des poëtes?
Dieu du goût, dont il fut le plus cher favori,
Daigne faire pour moi ce que tu fis pour lui;
Et bientôt, enflammé d'une noble assurance,
J'oserai, dans mes vers, retracer l'Eloquence;
Lorsque, faisant pâlir les vices corrupteurs,
Sur les pas des vertus elle sème des fleurs.

[redacted]

CHANT TROISIÈME.

Influence de la vertu dans l'Eloquence.

Pour le bien général, qu'un heureux fanatisme
Allume en vous le feu d'un vrai patriotisme ;
Et si vous prétendez à des succès brillans,
Au rayon des vertus épurez vos talens.
Loin de nous l'écrivain dont l'indécent délire
Appelle la rougeur sur le front de Thémire !
Toujours dans ses écrits, le Français circonspect,
Pour l'aimable pudeur, fit briller son respect.
La décence nous plaît... Quel étonnant contraste !
Nos cœurs sont dépravés, et notre langue est chaste !
Juste ciel ! c'est ainsi qu'un peuple corrompu
Rend, même en la fuyant, hommage à la vertu.
Quand du Belloy, peignant des actions sublimes,
Retrace de l'honneur les augustes maximes,
Par tous les spectateurs, de plaisir enivrés,
Les vers les moins coulans sont toujours admirés.
Notre esprit s'agrandit, notre âme se dilate,
Sur nos fronts enflammés l'émotion éclate ;

:t l'on voit dans nos yeux les pleurs les plus touchans,
our l'auguste vertu, déceler nos penchans.
Tous sommes nés pour elle;... elle est, dans nos ouvrages,
,e garant le plus sûr des plus brillans suffrages.
'éclat de la pensée, et l'heureux choix des mots,
,a nouveauté des tours, la fraîcheur des tableaux,
,es accords séduisans d'une tendre harmonie,
'élégance du goût, l'audace du génie,
(e produiront jamais le prestige enchanteur
)ue prête à ses écrits la vertu de l'auteur (1).
:t de quel vif plaisir son âme est enflammée,
,orsqu'il voit triompher l'innocence opprimée!
) Beaumont! quand ta plume eut défendu les droits
)e Calas, égorgé sous le glaive des lois;

---

(1) Tel est l'ascendant de la vertu; les vices ne peuvent plaire u'en paraissant sous ses traits; et cet aveu de leur difformité est le lus bel éloge de ses charmes. Les voluptueux, les pervers même, nt des momens de réflexion, et leur retour est toujours pour la ertu; elle se ménage, dans les cœurs les plus corrompus, un né- ociateur secret qui plaide sa cause, et les prépare à se réconcilier vec elle.

Il est pour les écrivains un objet plus flatteur que les applaudis- emens. On peut admirer l'ouvrage sans estimer l'auteur; mais lors- que l'honnêteté respire en ses discours, on sent pour lui une espèce l'affection, qui est la plus douce récompense de ses travaux, et qui levrait en être le premier objet. Et en effet, quoiqu'il soit doux l'exercer un empire volontaire sur les esprits, d'obtenir sur les cœurs une autorité qui les maîtrise sans tyrannie, il l'est bien da- rantage de pouvoir se dire : je suis chéri de ceux qui m'admirent, et ils font encore plus de cas de mon âme que de mon génie.

Quand tu vis ses enfans, échappés aux alarmes,
Embrasser leur vengeur, inondé de leurs larmes!
Comme tu satisfis, en ce moment flatteur,
L'instinct de la nature, et le vœu de ton cœur!
Quand sur leurs fronts vermeils le plaisir se déploie,
Auteur de leurs transports, tu partages leur joie.

Ah! combien je préfère, en mes désirs pressans,
Ce délire du cœur, au délire des sens!
Juste ciel, par mes vœux, lorsque je t'importune,
M'entends-tu réclamer les dons de la fortune?
Et jamais a-t-on vu mon cœur ambitieux
Ramper auprès des grands, pour m'avilir comme eux?
Que l'art de bien parler devienne mon partage;
Je ne serai jaloux d'aucun autre avantage.
Dieu, si vous m'exauciez, avec quelle chaleur
J'irais, du bien public généreux défenseur,
D'un luxe ruineux foudroyer les esclaves,
Animer le commerce, en brisant ses entraves;
Au bouillant fanatisme arracher ses poignards;
Aux pieds de la Décence enchaîner les beaux arts;
Et dans le sein des cours, trône de l'artifice,
Où l'on pardonne moins les vertus que le vice,
Démasquer ces Crésus, engraissés à la fois,
Et des malheurs du peuple, et du faste des rois!
Tels sont les vrais plaisirs... Qu'il est doux de se dire:
« J'ai de la vérité consolidé l'empire;
» Et mes concitoyens, sous le luxe abattus,
» Me doivent leur bonheur ainsi que leurs vertus! »

Heureux celui qui sent combien ce témoignage
Prête à l'homme éloquent de force et de courage!
Il lui doit les grands traits qui vont aux auditeurs
Arracher des transports, des soupirs ou des pleurs.
Je veux que d'un héros la valeur protectrice,
Aux peuples affligés, offre un secours propice.
C'est en purgeant ce globe, inondé de brigands,
Qu'Hercule de la terre a mérité l'encens.
Poëtes, orateurs, osez, nouveaux Alcides,
Terrasser des forfaits les monstres intrépides;
Intimidez le crime, et sachez prévenir
Des excès que les lois voudraient en vain punir.
Nous craignons les arrêts moins que le ridicule.
L'Eloquence en vos mains mit les armes d'Hercule.
Despréaux, Massillon ont plus fait pour nos mœurs
Que notre aréopage et nos législateurs.
Quand je vois un guerrier, volant à la victoire,
Prodiguer notre sang pour cimenter sa gloire,
Je fuis à son aspect, et de ce conquérant
J'abhorre les succès, même en les admirant.
Semblables au guerrier, dont l'univers déteste
Les barbares exploits et la valeur funeste,
Des poëtes lascifs, peintres licencieux,
Seront, avec horreur, cités chez nos neveux.
Loin les fiers artisans de hardis paradoxes,
Qui, pour être nouveaux, cessant d'être orthodoxes,
Et cherchant les succès plus que la vérité,
Pensent avoir des droits à l'immortalité!

Leur nom ne vivra point ; un succès éphémère,
De leur orgueil trompé, deviendra le salaire.
Tel la nuit, dans nos prés, un phosphore vivant,
Un ver offre aux regards un éclat décevant ;
Sa splendeur éblouit : mais sitôt que l'aurore
Vient éclairer les fleurs qu'elle avait fait éclore,
Je ne vois qu'un insecte, et ma vive fureur
S'empresse, en l'écrasant, de venger mon erreur.
La vertu nous conduit au temple de mémoire.
En vain vous prétendez au laurier de la gloire,
Modernes Spinosa, Titans présomptueux,
Dont l'orgueilleux génie ose assaillir les cieux,
Et lançant sur la foi les traits du ridicule,
Du fardeau des terreurs délivrer l'incrédule;
Altier Machiavel, dont les fiers argumens,
Des trônes ébranlés, sapent les fondemens ;
Arétins, qui savez, par de coupables flammes,
Eblouir les esprits, incendier les âmes ;
Licencieux Grécourt, nous vous cherchons en vain
Sous l'éclatant parvis de ce temple divin.
Mais avec quels transports nous y voyons paraître
L'Hôpital, d'Aguesseau, Talon, Patru, le Maître,
Défenseurs de nos lois, qu'ils trouvaient dans leurs cœurs!
Leur talent s'embellit de l'éclat de leurs mœurs.
En vain à nos regards vous voulez vous soustraire,
Massillon, Bourdaloue, oracles de la chaire,
Qui fîtes succéder, dans nos sens corrompus,
Au trouble des remords, le calme des vertus.

Avec un doux transport la déesse immortelle
Couronne vos talens, qu'ennoblit votre zèle.
En ces lieux, Fénélon, quel accueil tu reçois!
Auteur intéressant et sublime à la fois,
Ta féconde chaleur, vivifiant nos âmes,
Du sublime héroïsme y rallume les flammes;
En éclairant l'esprit, tu soulages le cœur :
L'on sent, en te lisant, que l'on devient meilleur.
Célébrez les vertus, vous les verrez renaître;
En chantant les héros, l'on nous invite à l'être.
Mais un auteur rampant, avec peine écouté,
Lit sa honte dans l'œil du lecteur dégoûté.
Toujours l'on abhorra ces rimeurs mercenaires,
De nos bas protecteurs prôneurs stipendiaires,
Qui ne rougissent pas d'encenser les Séjan,
De prêter aux Néron les vertus des Trajan,
Et de préconiser, bassement politiques,
Des tyrans forcenés les excès despotiques.
D'un éloge vénal le style adulateur,
Sans honorer l'objet, déshonore l'auteur (1).

---

(1) Niger, qui fut empereur en Orient, défendit que l'on prononçât un panégyrique dont il était l'objet. « Louez, disait-il, les anciens » héros, afin que ce qu'ils ont fait nous apprenne ce que nous devons » faire. Mais il n'est point décent de faire l'éloge d'un prince vivant; » ces louanges sont moins un tribut payé à ses grandes actions, qu'un

Quand l'illustre … l, de l …
Dans ses prud … m p … a d…
Quand un roi b … s … , lui prêtant son appui,
Du bonheur … sujets se rep … ait sur lui ;
L'on vit des écrivains, par de basses souplesses,
Pour mendier ses dons, encenser ses largesses :
Mais dès qu'il déposa le fardeau des honneurs,
Avec ses dignités, il perdit ses flatteurs.
Je frémis, en voyant un esprit versatile
Exalter tour-à-tour, ou blâmer l'homme utile,
Ombre de sa fortune, et, comme elle, inconstant,
Tantôt en faire un nain, et tantôt un géant.
Scipion et Burrhus furent bannis de Rome.
La disgrace, à mes yeux, ennoblit le grand-homme.
Par la foudre en éclats, les chênes lacérés,
Respectés des Romains, leur devenaient sacrés.
Quand Turgot pouvait tout, un pénible silence
Enchaînait les transports de ma reconnaissance :
Et cet ami des arts, ce Sulli courageux,
Au faîte des grandeurs, ne reçut point mes vœux.
Mais je puis aujourd'hui, du nouvel Aristide
Célébrer le génie et le zèle intrépide :
Je l'ai vu, du dédain vengeant l'agriculteur,
Atterrer les appuis d'un luxe corrupteur,

» moyen de solliciter ses bienfaits. Que l'on m'aime pendant ;
» et que l'on me loue après ma mort. »

Les états de Languedoc ont donc eu raison de faire inscrire de la statue de Louis XIV : *A Louis-le-Grand, après sa mo*

Par de sages édits régénérer la France,
Dans le creuset des lois épurer la finance;
Et réconciliant Minerve avec Plutus,
Ainsi que nos trésors, augmenter nos vertus.
Ah! tandis qu'il pouvait, d'une active parole,
Faire couler chez moi les ondes du Pactole,
J'aurais craint qu'en chantant ses immortels projets,
L'on ne m'eût soupçonné de quêter des bienfaits.
Tout éloge est suspect, quand l'intérêt l'inspire:
Insensible à mes vœux, muse, brise ma lyre,
Si jamais l'on me voit, prostituant mes sons,
Vanter les Lucullus, ou blâmer les Catons.
Éteins entre mes mains le flambeau du génie,
Si de tout censurer l'indiscrète manie
Me fait sacrifier à la malignité
Les droits de la nature, ou de la vérité.
Des folles passions sans doute le délire
Peut armer votre esprit des traits de la satire.
Poursuivez l'envieux, qui, dévoré d'ennui,
A placé son bonheur dans le malheur d'autrui;
Poursuivez ce flatteur, dont les lâches bassesses,
Du prince qu'il corrompt, provoquent les largesses;
Ce Tantale nouveau, qui, toujours haletant,
Sur de gros monceaux d'or vit et meurt indigent.
Mais que l'honnêteté guide votre censure:
Ne nous punissez point des torts de la nature;
Songez que les revers, indépendans de nous,
Doivent de la critique enchaîner le courroux.

J'admire Despréaux, quand, rival de Lucile,
Des altiers courtisans il peint l'âme servile.
M'offre-t-il Colletet, dévoré par la faim,
De cuisine en cuisine allant quêter son pain,
Je ne puis applaudir à sa verve maligne,
Et, même en m'amusant, sa censure m'indigne.
Tels les gladiateurs, dans leurs barbares jeux,
Admirés des Romains, leur étaient odieux.

L'auteur qui des vertus peint l'ascendant suprême,
En les faisant aimer, se fait chérir lui-même.
Mais si vous refusez d'encenser leurs autels,
Pourrez-vous à leur culte attirer les mortels?
Le cœur a son accent; il prête à l'Éloquence
D'un style affectueux la touchante élégance.
L'esprit copîra mal le ton du sentiment:
Son style recherché languit sans mouvement;
Son effort le trahit; chaque ligne est empreinte
Des traits de la langueur, du sceau de la contrainte;
Et l'auteur, toujours froid dans sa fausse chaleur,
En voulant l'enflammer, glace son auditeur.
Dans un cœur élevé l'Eloquence est sublime:
L'esprit est mâle et fier, quand l'âme est magnanim
D'un auteur énervé le style est langoureux:
César n'est qu'élégant, Caton est vigoureux.

Dans un cercle, où régnait la sévère sagesse,
Une de nos Laïs vint jouer la Lucrèce;
Avec le plus grand art des prudes de nos jours,
Elle affectait le ton, les modestes atours:

En replis négligés, sa noire chevelure,
Sur les lis de son col, tombait à l'aventure.
A peine d'un mouchoir l'impénétrable lin
Laissait-il soupçonner l'albâtre de son sein.
De ses avides yeux, réprimant la licence,
Son timide regard copiait l'innocence.
Son front, où du plaisir éclatait la fureur,
Prenait, avec effort, le teint de la pudeur.
De sa mourante voix, la langueur concertée
Secondait, à souhait, sa démarche affectée.
Ainsi qu'en ses habits, décente en ses propos,
Elle évite avec soin l'équivoque des mots;
On l'entend condamner, d'un ton de pruderie,
Les apprêts corrupteurs de la coquetterie,
Et l'art pernicieux de verser dans les sens
Des molles voluptés les poisons séduisans.
Le cercle se révolte, et de la moraliste,
Persiffle, en souriant, la ferveur rigoriste.
Tout geste, tout discours qui ne part point du cœur,
Se trahit par excès ou par défaut d'ardeur.
L'on n'est point généreux dès qu'on veut le paraître:
Titus est bienfaisant, mais sans songer à l'être.
Le vrai héros, trop grand pour s'en apercevoir,
Croit, en sauvant l'état, ne remplir qu'un devoir.
Cette simplicité, compagne du mérite,
Se contrefait souvent, mais jamais ne s'imite.
L'orateur, ou trop froid, ou trop impétueux,

Peindra mal la vertu, s'il n'est point vertueux (1).
Dans l'âme des lecteurs, désirez-vous produire
Le tendre enchantement que son amour inspire?
Soyez vous-même épris de ses touchans appas.
Peut-on me faire aimer ce que l'on n'aime pas?
Si votre âme frémit, si vous versez des larmes
En voyant l'indigent gémir dans les alarmes;
Si le récit d'un fait honnête ou courageux
Fait tressaillir vos cœurs, et rayonner vos yeux;
Si le plaisir renaît en votre âme attendrie,
Quand de nouveaux succès honorent la patrie,
Prenez votre crayon; vos tableaux enchanteurs
D'un doux ravissement saisiront vos lecteurs:
Leurs pleurs de vos succès seront la récompense.
Mais que j'aime un auteur, dont la noble Eloquence,

---

(1) Pour faire aimer la vertu, il faut l'aimer soi-même. L'élévation de l'âme est la source du sublime, et cette élévation suppose la conscience de nos forces et de notre droiture. Un homme, énervé par les plaisirs, ou avili par la bassesse, sera-t-il capable des élans et de la hardiesse qui sont le caractère de la grande Eloquence?

Que penserez-vous d'un orateur dont les discours seront en contradiction avec les mœurs? Qu'un avare prêche le mépris des richesses; fera-t-il impression sur vos âmes? Notre amour-propre, révolté qu'on ait voulu nous faire illusion, se roidira contre les argumens les plus forts, et nous éprouverons contre l'orateur une prévention qui tournera au détriment des vérités dont il se déclare le défenseur.

Pour l'intérêt public, bravant l'horreur des fers,
Jusqu'en la cour des rois attaque les pervers;
Ose, devant les Grecs, d'une voix intrépide,
Accuser Thémistocle, et défendre Aristide!
Orateurs courageux! quand, modernes Burrhus,
Sous les yeux de Néron, vous louez les vertus,
Mon cœur qui s'agrandit, au vôtre rend hommage;
Et je chéris l'auteur, en admirant l'ouvrage.

CHANT QUATRIÈME.

Influence du gouvernement dans l'Eloquence.

Le Français, toujours pur dans sa vive Éloquence,
Avec l'exactitude unit la véhémence;
Et de l'urbanité les agrémens flatteurs
Brillent dans ses écrits ainsi que dans ses mœurs.
L'Anglais, de l'élément qui de ses flots l'embrasse,
Nous offre, en ses discours, la profondeur, l'audace.
Plein de légèreté, l'Italien brillant
Sautille dans son style, ainsi que dans son chant.
Dans ses immenses mots, l'Espagnol, plein d'emphase,
Majestueusement traîne sa longue phrase.
Le Germain, ennemi de la frivolité,
De son âme, en son style, offre la gravité.
Quelle austère vigueur chez le peuple helvétique,
Qui, brisant des Albert le sceptre tyrannique,
Et foulant à ses pieds le luxe séducteur,
Sut aux plaisirs des sens préférer ceux du cœur!
Dans tous les temps, sans doute, on a vu l'Eloquence
Eprouver des climats la secrète influence;
Mais dépendant du sol encor moins que des lois,
Elle fuit les tyrans, et respecte les rois.

Les brandons destructeurs de l'ardent despotisme
Dessèchent le génie ainsi que l'héroïsme.
Rome, qui vit long-temps briller dans ses remparts
Les fruits de la sagesse et les fleurs des beaux arts;
Rome, en grandes vertus, en grands talens féconde;
Rome, la souveraine et l'école du monde,
Contrainte de plier sous un joug redouté,
Perdit son Eloquence avec sa liberté.
Tel, depuis que l'Ethna, de son immense gouffre,
Vomit des tourbillons de bitume et de soufre,
Les côteaux, où jadis des bosquets verdoyans
Déployaient dans les airs leurs rameaux ondoyans,
Et ces champs embaumés, où, riche sans culture,
La terre revêtait sa plus riche parure,
N'offrent au voyageur qu'un assemblage affreux
De laves et de rocs, de cendres et de feux.
  L'Eloquence, qui tremble à l'aspect des despotes,
Etale ses trésors sous des rois patriotes.
  Aimable liberté, tes rayons bienfaisans
Font éclore les arts et germer les talens!
Depuis que chez les Goths, le plus grand des Gustaves
En de vrais citoyens changea de vrais esclaves,
L'âme eut plus de vigueur, l'esprit plus de ressort;
Et Stockolm, de nos jours, est l'Athènes du nord.
Ton souffle créateur féconde l'Amérique.
Lorsque, brisant le joug du pouvoir britannique,
On la vit à Boston arborer tes drapeaux,
C'est à ses orateurs qu'elle dut ses héros.

Le moderne Newton, qui commande au tonnerre,
Fait trembler à sa voix l'intrépide Angleterre.
Adams, par ses discours embrasant les esprits,
Prépara les succès dont lui-même est surpris.
Ainsi l'on vit toujours l'ardent patriotisme
Enflammer l'Eloquence, échauffer l'héroïsme.
Mais parmi des sujets sous le joug abattus,
Il n'est plus de génie, il n'est plus de vertus.
Dans les pays où l'homme, au sein de l'esclavage,
Comme à sa volonté survit à son courage,
Des satrapes, si bas dans leurs tristes grandeurs,
Caressez les défauts, ou craignez les fureurs.
Maîtres impétueux au milieu des entraves,
Esclaves du tyran, mais tyrans des esclaves,
Barrière impénétrable, ils ferment tout accès
Aux grâces du despote, aux plaintes des sujets.
Du génie effrayé, la voix pusillanime
Pourra-t-elle en ces lieux tonner contre le crime?
Et du peuple opprimé, faisant valoir les droits (1),
Citer ses oppresseurs au tribunal des lois?
Si jamais d'un Séjan l'affreuse politique,
Conseillant les excès du pouvoir despotique,
Ravissait à nos rois, en sophis transformés,
Le plaisir si touchant d'aimer et d'être aimés,

(1) Un despote craint la vérité, et des esclaves n'ont point le courage de la dire. POLIE.

A l'instant nous verrions les Muses fugitives,
Les Grâces, l'Eloquence abandonner ces rives;
Ces rives, où jadis, au pied de leurs autels,
Elles voyaient en foule accourir les mortels.
Peuples rivaux! volez, déployez vos vengeances;
Renversez nos cités; moissonnez nos semences;
Venez, sous les débris de nos remparts fumans,
Ensevelir des arts les riches monumens.
Nos soutiens autrefois, l'honneur et l'Eloquence,
N'oseront à vos coups opposer leur défense.
Le peuple, qu'engourdit un ignoble repos,
Avec ses orateurs a perdu ses héros.
Français! rassurez-vous. A jamais le génie
Saura loin de nos murs bannir la tyrannie.
Il a prouvé cent fois qu'un prince détesté
Redoute les sujets dont il est redouté.
Rois! faites des heureux, ou renoncez à l'être;
La liberté du peuple est le soutien du maître.
O principes sacrés de gloire et de bonheur!
Notre prince, en naissant, vous trouva dans son cœur.
Ah! cessons d'envier le sort de nos ancêtres;
Nos chaînes sont des fleurs, nos lois sont nos seuls maîtres;
Et de la liberté, le sentiment flatteur
Prête à notre génie une sublime ardeur.

Quand l'orateur foudroie, au sein des républiques,
Des fiers usurpateurs les projets tyranniques,
Par de grands intérêts ses esprits exaltés,
Enfantent sans efforts de sublimes beautés.

De là ces traits hardis, ces figures frappantes,
Ces élans, ces transports, ces fougues véhémentes
Qui vont au fond du cœur, par des tableaux touchans,
Exciter réformer ou calmer nos penchans.
Eh! pourquoi le Français serait-il moins sublime,
Quand le même intérêt et le presse et l'anime?
Il ose, tous les jours, révéler à ses rois
Les plaintes des sujets, leur misère et leurs droits;
Flétrir ce détracteur qui sourdement décrie
Les magistrats, les lois, l'amour de la patrie;
Les Verrès, que l'on voit, provoquant les impôts,
S'engraisser de nos pleurs, et sourire à nos maux;
Les Narcisse rampans, dont les conseils sinistres
Avilissent le prince, en trompant ses ministres;
Les nouveaux Appius, dont la lubricité
Pense que le pouvoir donne l'impunité.
Qui put nous disputer le prix de l'Eloquence,
Quand Louis déploya sa suprême puissance
Aux yeux de ce sénat, que l'on vit tant de fois
Contre l'oppression faisant tonner les lois,
Aux flots impétueux du bouillant despotisme
Opposer la vigueur du vrai patriotisme,
Et forcer, de respect et d'amour animé,
Le peuple d'être heureux, le prince d'être aimé?
Les Eschines, tonnant dans la place d'Athène,
Les Gracques, défendant la liberté romaine,
Pour soutenir tes droits, auguste liberté,
Ont-ils montré jamais plus d'intrépidité?

Monclar, Servan, Séguier! ô noms chers à la France!
Albion vainement prétend que l'Eloquence,
Captive dans les fers d'un tyran oppresseur,
Ne peut plus, parmi nous, déployer sa vigueur.
C'est en vous admirant que l'Anglais vous outrage;
Il n'a point votre goût, vous avez son courage.
Dans nos murs, il est vrai, l'orateur n'ose pas
Protéger les forfaits, servir les attentats.
En vain il tenterait d'allumer dans les âmes
De la rébellion les sacriléges flammes.
Mais ce frein salutaire, arrêtant les abus,
Devient pour l'Eloquence un triomphe de plus.
Elle aime à se fixer dans une monarchie,
Où loin du despotisme, où loin de l'anarchie,
Le souverain, heureux du bonheur des sujets,
Veut régner par les lois, l'amour et les bienfaits.
   Quand l'immortel Armand, dont l'active prudence
Sut asservir l'Europe aux projets de la France,
Tenait entre ses mains le sceptre des beaux arts,
Le trident de Neptune et le glaive de Mars,
Ses bienfaits, des talens fécondant les semences,
Firent germer le goût et fleurir les sciences.
Par l'art d'intéresser, déjà nos orateurs
Captivaient les esprits, et subjuguaient les cœurs.
D'un jour plus éclatant, ce jour était l'aurore.
Que de rares talens, France, tu vois éclore!
Ah! les grands écrivains font la gloire des rois.
Louis dut à Colbert encor plus qu'à Louvois:

Tandis que l'un soumet le lion batavique,
Arrête les élans de l'aigle germanique,
Fait mordre la poussière aux léopards tremblans;
L'autre, au sein de nos murs, couronne les talens.
Quelle vive splendeur! le burin de la gloire
A gravé pour jamais, au temple de mémoire,
Les noms d'Aubri, d'Erard, de Norman, de Cochir
Qui surent réunir, par un accord divin,
A l'atticisme grec l'élégance romaine,
Et l'art de Cicéron au feu de Démosthène.

Organe de nos lois! ornement du barreau!
Ai-je pu t'oublier, immortel d'Aguesseau?
Dans de savans combats, cet athlète intrépide
Faisant de la raison étinceler l'égide,
Tantôt portant des coups, et tantôt les parant,
Accablait sous ses traits le Mensonge expirant;
Des modernes Sylla démasquait l'imposture;
Vengeait les mœurs, l'autel, le trône, la nature;
Et sous le joug des lois, accablant l'oppresseur,
Aux sujets étonnés révélait leur grandeur.

Quels peuples oseront, dans les champs de l'histoir
Refuser aux Français la palme de la gloire?
Le vértueux Mabli, lorsqu'il peint Phocion,
Pense comme Socrate, écrit comme Platon.
L'harmonieux Vertot, toujours noble et rapide,
Fait revivre Népos, Saluste et Theucidide.
Le véhément Raynal, quelquefois trop hardi,
Profond comme Tacite, est plus brillant que lui.

Hainault, dont le crayon, plein de force et de grâce,
Dans un champ limité semble agrandir l'espace,
Ton rapide burin, quand tu traces les faits,
En les accumulant, ne les confond jamais.
Tel sur le bouclier qui défendait Énée,
Vulcain sut des Romains graver la destinée,
Les lois, les mœurs, les arts, et les exploits divers,
Qui durent au sénat asservir l'univers.
  L'Eloquence, chez nous, hardie autant que sage,
Joignit, dans tous les temps, la prudence au courage.
  Thomas, dans ses discours, élégamment pompeux,
En louant les héros, nous étonne comme eux.
Buffon, de la nature interprète fidèle,
Paraît anssi sublime, aussi varié qu'elle.
Au Parnasse, au Lycée, au temple de Thémis,
L'Eloquence répand et ses fleurs et ses fruits :
Mais qu'elle a de vigueur, quand la gloire publique
Inspire des transports au zèle économique;
Lorsque, pour alléger le fardeau des tributs,
Dans leur exaction, il fait voir mille abus;
Lorsqu'aux cultivateurs, dévoilant leurs ressources,
De la vraie opulence il fait jaillir les sources;
Ou lorsqu'avec adresse il dispose les cœurs
A l'amour de la paix, au respect pour les mœurs!
Chez les républicains, trop souvent l'Eloquence
Arma les factions, sema la méfiance.
Athènes mille fois a vu ses orateurs
Trafiquer de leur zèle, et vendre leurs fureurs:

Eh ! n'ont-ils pas osé, vils bourreaux de Socrate,
Exiler Aristide, exalter Pisistrate,
Et, de ce factieux secondant les projets,
Flétrir des citoyens transformés en sujets ?
L'Eloquence, Albion, dont tu vantes les charmes,
Produit chez nous le calme, et chez toi les alarmes.
L'orateur te subjugue ; et Wilk, par ses écrits,
Soulève, échauffe, arrête à son gré les esprits ;
Et chez un peuple altier, tant qu'il se croira libre,
De trois pouvoirs rivaux ébranlant l'équilibre,
Fait trembler ce sénat qui compte entre ses droits
Le sacrilége honneur de condamner ses rois.
Je veux qu'à la vigueur s'unisse la prudence :
J'aime la liberté, mais je crains la licence.
Vois sur les monts de Thrace un coursier indompté,
Sans frein, sans conducteur, par sa fougue emporté,
En sauts impétueux bondir dans les campagnes,
Franchir les murs, gravir au sommet des montagnes ;
Le front toujours levé, les yeux étincelans,
Rapide dans sa course, et libre en ses élans,
Il renverse, entraîné par un fougueux délire,
Le vieillard qui le craint, et l'enfant qui l'admire :
Ce farouche animal, léger, hardi, nerveux,
Est toujours imposant, mais souvent ombrageux.
J'aime à lui préférer ce nouveau Bucéphale
Que sa docilité, que sa grâce signale ;
Par l'art des Bourgelat, au manége formé,
De l'ardeur d'obéir il paraît enflammé.

ible, par tendresse, à la main qui le guide,
ôt vif, tantôt lent, mais toujours intrépide,
on maître il devine, il prévient les désirs,
ige les dangers, augmente les plaisirs;
: maître, enchanté de sa docile adresse,
is ses mouvemens l'abandonne sans cesse.
iain ne le conduit que pour le soulager,
arrête ses pas qu'à l'aspect du danger.

CHANT CINQUIÈME.

Influence des connaissances dans l'Eloquence.

QUAND la Lusitanie, à son nouveau commerce,
S'apprêtait d'asservir le Mogol et la Perse,
Près de ce cap fameux qu'ont franchi ses vaisseaux,
L'œil ne voyait alors que d'arides coteaux;
Des sables, balancés sur l'aile des orages,
Etaient par l'aquilon vomis sur ces rivages.
Par-tout le voyageur apercevait des champs
Battus par la tempête, ou flétris par les vents.
Quel changement, ô dieux! par la lente culture,
Le patient Batave a vaincu la nature.
Des arbres enlacés les épais boulevards
Aux fougueux ouragans opposent des remparts;
Et des rameaux touffus l'audacieux portique,
Eludant les rayons de l'ardente écliptique,
Ou de ses feux brûlans tempérant la chaleur,
Sous le char du soleil entretient la fraîcheur.
A l'abri du feuillage, on voit Pomone et Flore
Admirer les présens qu'elles ont fait éclore.
Eprises de ces lieux, les filles d'Hespérus
Joignent leurs pommes d'or aux myrtes de Vénus.

insi par leur travail l'adresse batavique
transporté l'Europe aux bornes de l'Afrique.
ependant de l'Enna les monts délicieux,
hantés par Théocrite, habités par les dieux;
es monts, d'où la nature et l'art d'intelligence,
es vents et des frimas repoussaient l'inclémence;
es gazons si fleuris, ces rivages si frais,
ıcultes aujourd'hui, languissent sans attraits.
L'esprit, comme la terre, a besoin de culture:
ɔuillez les vastes champs de la littérature.
lèves des anciens, dans leurs nobles écrits
purez votre goût, fécondez vos esprits.
tonné de leur force, enchanté de leur grâce,
oulant les égaler, soi-même on se surpasse;
t le désir pressant de les suivre de près,
ɛcitant les efforts, enfante les succès.
abeille, butinant sur le thym et la rose,
malgame les sucs dont son miel se compose;
: l'auteur, en lisant les écrivains fameux,
ıura s'approprier ce qu'il admire en eux.
ırgile, en l'imitant, sut embellir Homère;
ais Stace, dans ses vers froidement plagiaire,
les traits des anciens sans avoir leurs beautés.
ɜlle l'on voit Diane, en ses faibles clartés,
ɔrsqu'elle réfléchit l'astre qui nous éclaire,
ɔus ravir de ses feux la chaleur salutaire.
ɜ son modèle il faut se montrer le rival,
; même, en copiant, paraître original.

Ainsi lorsque des ceps, nés sur une autre plage,
Vinrent au cap surpris étaler leur feuillage,
De ce terrain nouveau la féconde chaleur
Des pampres étrangers renforça la couleur.
Etudiez le cœur : sans cette connaissance
Renoncez aux lauriers que promet l'Eloquence.
Quand un nouveau Winslow développe à nos yeux
Des muscles opposés l'accord officieux,
Sa main de ce tissu parcourt les moindres chaînes,
Le méandre des nerfs, le dédale des veines,
Où de nos alimens les sucs élaborés,
Se répandent en flots par le sang colorés.
Rien ne peut échapper à ses regards avides :
On le voit, calculant de ces spectres livides
Les agiles leviers, et les légers ressorts,
Au salut des vivans faire servir les morts.
Tel l'orateur qui veut toucher, instruire et plaire,
Saura du cœur humain, pénétrant le mystère,
Epier nos penchans, surprendre nos travers,
Suivre la vanité dans ses détours divers.
Il doit connaître l'homme, étonnant assemblage
De vices, de vertus, de crainte et de courage;
Gourmandant quelquefois ses rebelles penchans,
Et pliant tous les jours sous l'empire des sens,
De contrariétés source, hélas! trop féconde,
Le chef-d'œuvre, l'opprobre et l'énigme du monde.
Le besoin d'être heureux l'oblige de s'aimer :
Amour-propre! qu'en lui rien ne peut réprimer,

Seul tu peux de ses goûts résoudre le problême.
L'homme peut-il sentir sans se chérir soi-même?
Heureux si ce besoin, principe du moral,
Lui fait chercher son bien dans le bien général;
Si, ne pouvant trouver ses plaisirs hors des nôtres,
Il se sent oppressé par le malheur des autres!
Ah! victimes souvent d'une fatale erreur,
Dans le malheur d'autrui nous plaçons le bonheur;
A cet aveuglement il faudra nous soustraire:
Mais pour nous corriger, commencez à nous plaire;
Pour nous faire obéir, semblez nous consulter;
Pour corriger nos goûts, paraissez les flatter;
Caressez notre orgueil, en blâmant ses souplesses;
Sans l'armer contre vous, dévoilez ses bassesses;
Toujours insinuant, pénétrez dans le cœur,
Bien moins en conquérant qu'en négociateur.
Pour soulager ce cœur du fardeau de la haine,
Montrez-moi la vengeance ou facile ou certaine,
Et prouvez qu'on est sûr de punir les ingrats,
Quand, pouvant se venger, l'on ne se venge pas.
Les regrets, les revers de celui qui m'outrage,
Emousseront les traits qu'allait lancer ma rage.
Des piéges de l'amour, hélas! trop séduisans,
Veut-on sauver mon âme, et délivrer mes sens?
Avec des traits de feu qu'on sache me décrire
Les excès effrénés de son fatal délire.
Offrez-le, des talens brisant tous les ressorts,
Conseillant les forfaits, enfantant les remords,

Aux genoux de Laïs humiliant un sage,
D'Alcide et de César énervant le courage,
Sur le front où brillait la fleur de la santé,
Imprimant les sillons de la caducité.
Voulez-vous inspirer la tendre bienfaisance?
Démontrez qu'elle-même elle est sa récompense;
Que la gloire en tout temps fut le prix du bienfait,
Et que l'on est heureux par les heureux qu'on fait.
Il n'est point de penchant que dans nous ne surmonte
La crainte des douleurs, la crainte de la honte.
Tout orateur, armé de ces motifs pressans,
Maîtrise, en souverain, la fougue de nos sens.
Ainsi le nautonier, que conduit la boussole,
Peut asservir les flots, et subjuguer Eole.
Observateur adroit des différens objets,
Ayez l'art d'en saisir l'attitude et les traits:
Dans les âges divers il est des différences
Dont votre heureux pinceau doit peindre les nuances.
L'enfance aime les jeux, l'âge mûr les honneurs:
La jeunesse, livrée à d'aimables erreurs,
D'un délire amoureux, éprouvant les délices,
Tantôt s'enivrera dans la coupe des vices;
Tantôt, se signalant par de nobles travaux,
Briguera les honneurs que l'on rend aux héros.
Le vieillard inquiet, dans sa folle espérance,
Redoute peu la mort, et beaucoup l'indigence.
Son regard envieux nous voit avec ennui
Savourer des plaisirs qui ne sont plus pour lui.

D'autres lieux, d'autres mœurs. On connaissait à Rome
La noble ambition de devenir grand-homme.
A Sparte, on méprisait la mort et les douleurs.
L'Athénien, flatté de régner sur les cœurs,
Aux couronnes de Mars, aux dons de la fortune,
Préférait les lauriers cueillis dans la tribune.
Memphis aimait les arts. L'on vit à Sybaris
Des molles voluptés les habitans épris,
Dans la satiété d'une fade abondance,
Traîner nonchalamment leur frivole existence.
Les sexes, dans leurs mœurs, offrent aussi des traits
Qu'un orateur adroit ne confondra jamais.
L'homme, flatté de vivre au temple de mémoire,
Quitte les voluptés pour voler à la gloire:
On le voit à Cypris préférer le dieu Mars,
Aux myrtes des amours la palme des beaux arts.
Il veut, par ses talens, ou par son industrie,
Eclairer, enrichir, étonner sa patrie;
En son avidité, dévorant les succès,
Cherche à s'éterniser par l'éclat des hauts faits.
Mais ce sexe enchanteur, à qui tout rend les armes,
Estime les talens beaucoup moins que ses charmes:
Peu capable d'orgueil, rempli de vanité,
Il quête le tribut qu'on paie à la beauté;
Enchanté, lorsqu'il voit voltiger sur ses traces
Les folâtres essaims des Amours ou des Grâces.
Nous voulons des succès, il ne veut que des cœurs.
Offrez-nous des lauriers, présentez-lui des fleurs.

Pardonne, Catherine! Oui, j'ai vu la Victoire
Attacher à ton front le laurier de la gloire.
Sur les flots étonnés, ton sceptre florissant
A fait pâlir Nérée, et trembler le Croissant.
Des remparts de la Chine aux rives du Bosphore,
Tu fécondas les arts que Pierre fit éclore;
Et du dédain public les Tartares vengés,
Triomphent du sultan comme des préjugés.
Thérèse, comme toi, par un rare avantage,
Aux appas d'une femme unit notre courage.
Elle est, par sa valeur, sa sagesse, ses lois,
L'émule des héros et l'exemple des rois.
Du Châtelet, certaine et dédaignant de plaire,
Eût étonné Descarte; elle étonna Voltaire.
Rivale d'Aristarque, à la fleur de ses ans,
Dacier sut éclairer et juger les savans.
Mais de ces dons divers que l'assemblage est rare!
De prodiges le ciel en tout temps fut avare.
Le sexe, né pour plaire, aime à nous enflammer;
Son art est de séduire, et son but de charmer.
Les chênes sourcilleux, qui bravent le tonnerre,
Croissent dans les forêts, et non dans un parterre.
Sur les compartimens de nos gazons fleuris
Vertumne rarement vient féconder les fruits.
Pour exprimer de l'homme une image fidèle,
Dans nos cercles, le peintre est trop près du modèle.
Là, de l'urbanité le vernis imposteur,
Encor plus que l'esprit, défigure le cœur.

De nos brillans travers, de nos aimables vices,
Souvent les écrivains, devenus les complices,
Ont, pour un vain éclat, échangé leur chaleur.
Alcide aux pieds d'Omphale a perdu sa valeur.
Loin des sociétés, où ceux qu'elles rassemblent,
Par leur déguisement, presqu'en tout se ressemblent,
Loin de ce tourbillon qui distrait vos esprits,
Des peintres de nos cœurs méditez les écrits.
Corneille vous peint l'homme aussi grand qu'il peut l'être:
Tel qu'il est, son rival vous le fera connaître.
Molière! la nature a broyé tes couleurs.
La chaire est le miroir et l'école des mœurs.
Volez dans le barreau, lorsque Gerbier arrache
Aux vices imposans le masque qui les cache.
Là, sous tous les aspects, l'homme se laisse voir;
Qui ne le connaît pas, pourrait-il l'émouvoir?
  A l'étude du cœur joignez une autre étude.
Quittant d'un cabinet la triste solitude,
Parcourez quelquefois les ateliers divers,
Où les secrets des arts à nos yeux sont ouverts;
Où, sous les lois du goût, leur savante imposture
Aux besoins des humains veut plier la nature.
La nature à l'instant va tirer son rideau.
Pour la mieux observer, montons sur ce coteau:
Lorsque sur nos gazons l'amante de Céphale
Verse les diamans, l'émeraude et l'opale;
Ou quand Phébus parcourt, dans son char radieux,
L'immensité des airs, éclairés par ses feux;

Pour un œil attentif, quelle source d'images!
Les ormeaux aux tilleuls mariant leurs feuillages;
Les pampres de Bacchus, les épis de Cérès;
L'onde qui réfléchit l'or flottant des guérets;
Dans ces bois ombragés, les légères fauvettes,
Mêlant leurs tendres sons aux doux sons des musettes;
De jeunes tourtereaux, enivrés de plaisirs,
Roucoulant les transports des amoureux désirs;
Des pins audacieux, dont les têtes chenues
Majestueusement s'élancent dans les nues;
Des sites imposans, des sites gracieux,
Qui, pour les enchanter, viennent chercher les yeux;
La terre, l'eau, le ciel, le feu, leurs météores,
Fournissent à l'auteur de riches métaphores,
Fécondent la mémoire, et donnent aux écrits
L'éclatante fraîcheur du plus vif coloris.

Un goût impérieux, un attrait indomptable,
Nous font aimer des champs l'asile délectable;
Leur aspect nous ravit, leur image nous plaît,
Et ne pouvant les voir, nous cherchons leur portrait.

L'orateur qui prétend au laurier de la gloire,
Doit, comme la nature, interroger l'histoire;
Il lui faudra de faits étayer ses raisons,
Animer son discours par des comparaisons:
Mais qu'il n'imite pas la maussade imprudence
Des auteurs qui, sans art, sans feu, sans élégance,
Pesamment érudits de l'un à l'autre bout,

Font briller leur savoir aux dépens de leur goût (1).
Par des citations, avec art dispensées,
Vous donnez plus de grâce ou de nerf aux pensées;
Prodiguez-vous ces traits, ils perdront leurs appas:
Arrosez nos jardins, ne les inondez pas.
Le poids embarrassant d'une vaste science
Arrête les élans de l'active éloquence.
Un ample vêtement, appesanti par l'or,
Du coureur surchargé ralentira l'essor.

---

(1) L'homme de goût ne fait parade ni d'esprit ni d'érudition.

CHANT SIXIÈME.

Les effets de l'Eloquence.

Des mortels éloquens la touchante harmonie
Sut asservir la force au sceptre du génie,
Réunit les mortels errans au sein des bois,
Et leur donna des mœurs, sous la garde des lois.
Apprends-nous, Condillac, d'où naît cette puissance
Que sur nous, en tout temps, exerça l'Eloquence :
Tu sais à la nature arracher son secret ;
De ses desseins divers, confident trop discret,
Crains-tu de dévoiler sa sagesse profonde ?
Le devoir du génie est d'éclairer le monde.
Dis-nous par quel aimant, par quels charmes vainqueurs
L'Eloquence à ses pieds attire tous les cœurs.
Un vif penchant pour voir, pour sentir, pour connaître,
Fait, comme le bonheur, l'essence de notre être ;
Et par les orateurs, toutes nos facultés,
L'esprit, le cœur, les sens se trouvent enchantés.
Rien de l'art de parler n'égale les merveilles.
Wanlo séduit nos yeux ; Glouk charme nos oreilles ;
La beauté parle aux sens, la raison à l'esprit :
L'Eloquence nous plaît, nous touche, nous instruit.

Pour le cœur le repos fut toujours un supplice ;
Mort lorsqu'il n'agit plus, il vit par l'exercice ;
Des hommes éloquens, la sublime vigueur,
En secouant notre âme, en bannit la langueur.
Voyez-les triompher dans les remparts d'Athène :
Le conquérant des Grecs redoute Démosthène.
Périclès, subjuguant l'ambition des grands,
Est l'arbitre du peuple, et l'effroi des tyrans.
  Du fier Catilina l'adresse politique
Paraît, en l'opprimant, venger la république ;
Séduisant les tribuns, flattant les sénateurs,
Pour les mieux diviser, il réunit les cœurs.
Rome, tu vas périr ; une fausse assurance
A de ses défenseurs enchaîné la vaillance.
Le rebelle triomphe, et bientôt dans ses fers
Tes altiers citoyens vengeront l'univers.
Ah ! vole à leur secours, Eloquence sublime ;
Que tes sons foudroyans fassent trembler le crime.
Cicéron a parlé : déjà les conjurés,
Aux genoux du consul, tombent désespérés.
Cicéron ! vainement de ta douce Eloquence
Le courroux de César a bravé la puissance ;
L'arrêt, que de sang-froid il avait prononcé,
Est tombé de ses mains, par ses pleurs effacé :
De ton style touchant, l'adroite véhémence
Désarme le vainqueur, surpris de sa clémence.
  Quand l'orateur sacré, contraire à mes désirs,
Exige qu'aux devoirs j'immole les plaisirs,

De son style enflammé, la vigueur triomphante
Même en me condamnant, et m'entraîne, et m'enc
Bourdaloue aux vertus sait prêter de l'attrait ;
Et je fuis, en pleurant, le vice qui me plaît.
En vain des voluptés la voix enchanteresse
Me prêche des plaisirs la séduisante ivresse ;
L'Eloquence asservit mes penchans à la loi,
Mes sens à la raison, ma raison à la foi.
Mais que j'aime à la voir, tendre consolatrice,
Aux maux des indigens, prêter sa voix propice,
Et forcer un Crésus, qu'elle a l'art d'émouvoir,
De verser dans leurs cœurs le baume de l'espoir !
Pénétrez dans cet antre. Un vieillard respectable
Gémit sous le fardeau du malheur qui l'accable ;
Heureux, et trop heureux, s'il n'avait pour témo
Sa femme et ses enfans, flétris par ses besoins !
Mais voyant dans les pleurs sa compagne fidèle,
Il souffre moins pour lui, qu'il ne souffre pour e
Les fruits de leur hymen, affaissés de douleur,
Partageant leurs ennuis, en redoublent l'horreur
Qu'il est doux d'essuyer les pleurs de l'indigence
Ah ! riches, jouissez des fruits de l'opulence :
Donner est le bonheur. Pour nos cœurs satisfait
Le premier des plaisirs est celui des bienfaits.
Le ciel, pour les répandre, a donné les richesse
Quoi ! l'indigent en vain réclame vos largesses !
Vous détournez les yeux en voyant ses lambeaux
Et vous fermez l'oreille au récit de ses maux !

Mais elle va s'ouvrir aux cris de l'Eloquence:
Lorsque des malheureux elle prend la défense,
Sûre de triompher, en peignant leurs malheurs,
Elle arrache pour eux des secours ou des pleurs.
Au palais de Denis, séjour de tous les vices,
Les cœurs sont énervés dans le sein des délices.
Platon parle, il bannit les plaisirs corrupteurs,
Et la cour de Denis est l'asile des mœurs.
Mais que je suis touché, quand je vois sur la scène
La sublime Eloquence enflammer Melpomène,
Et, par l'illusion des plus vives couleurs,
M'affecter vivement pour de feintes douleurs!
De l'épouse d'Hector, partageant les alarmes,
Je m'élance, en pleurant, pour essuyer ses larmes.
Lusignan m'attendrit : je voudrais au Soudan
Révéler que Zaïre est sœur de Nérestan.
J'ai le cœur de Monval en voyant Mélanie.
J'aime à mêler mes pleurs aux pleurs d'Iphigénie;
Son âge, sa candeur, et ses chastes amours,
Ses égards si touchans pour l'auteur de ses jours,
Tout à mon cœur ému la rend intéressante:
Je gémis;.... mais combien mon intérêt augmente,
Lorsque je l'aperçois serrer entre ses bras
Le fier Agamemnon, armé pour son trépas,
Et hâter sans frayeur, innocente victime,
Le bourreau, qui frissonne à l'approche du crime!
Ah, Racine! apprends-moi par quel art séducteur
Tu sais, contre Calcas, allumer ma fureur.

Oui, cent fois j'ai voulu, dans ma vive colère,
Arracher de ses mains le poignard sanguinaire ;
Et d'Achille accusant la lenteur ou l'effroi,
Aux yeux de tous les Grecs assassiner leur roi.
L'Eloquence, des cœurs aimable souveraine,
Peut donc leur commander ou l'amour, ou la haine.

Tandis que le poëte, à mes yeux attendris,
Fait répandre des pleurs plus flatteurs que les ris,
Son rapide burin, avec des traits de flamme,
Sait imprimer l'honneur dans le fond de mon âme.
Son génie, excitant nos esprits abattus,
Allume à son foyer le flambeau des vertus.
C'est l'électricité, dont la prompte étincelle
Fait pétiller le feu que chaque corps recèle.
Euripide entretient le respect pour les lois,
Le mépris de la mort, des dangers et des rois (1).
Sophocle, comme lui, par ses nobles maximes,
Développe des mœurs les semences sublimes.
Les Grecs bravent le sort, ils triomphent des maux.
Le théâtre devient l'école des héros.

Corneille, auteur divin, ton cœur patriotique
A transmis aux Français ta grandeur héroïque :
Louis te dut la sienne ; et tes contemporains,
Exaltés par tes vers, se crurent des Romains.

---

(1) Le nom de roi était abhorré dans les républiques autant qu'il est révéré dans les monarchies.

(Note de l'auteur.)

Mais quittons Melpomène, et volons chez Lucile;
Des arts et des plaisirs sa demeure est l'asile.
Ici, des instrumens l'accord industrieux
Fait retentir les airs de sons mélodieux.
Là, des groupes divers, que réunit la danse,
Asservissent leurs pas aux lois de la cadence;
Dessinant sans crayons, et peignant sans couleurs,
Ils offrent aux regards des tableaux enchanteurs.
Là, des beautés, dont l'air, le port et la figure
Pourraient, à force d'art, défier la nature,
Par d'aimables souris, des gestes agaçans,
Attisent les désirs, et provoquent les sens.
C'est la fraîcheur, le ton, l'air sémillant des Grâces;
Le premier des attraits, la gaîté suit leurs traces:
Dans elles tout séduit, et chaque mouvement,
En semblant l'exprimer, fait naître un sentiment.
Mais les adorateurs, que leur adresse attire,
Échappent à leurs yeux pour voler vers Zelmire.
Zelmire! que sur nous l'esprit a de pouvoir!
Que ton style est touchant, quand tu veux émouvoir!
Peins-tu de nos Phriné les lascives bassesses,
Et nos vieux jeunes gens usés chez nos Lucrèces,
Nos beaux parleurs, gonflés d'ignorance et de mots,
Nos fats, plus ennuyeux encore que nos sots,
Nos César sans valeur, nos Caton sans prudence,
Nos Platon sans vertus, nos Varon sans science;
Tu nous vois applaudir à tes divers tableaux,
Et tu nous fais sourire en peignant nos défauts.

Adorable Eloquence! au pouvoir de tes charmes
Il n'est point de plaisirs qui ne cèdent les armes!
Les sciences, les arts te doivent leur splendeur,
Et la France leur doit son lustre et son bonheur.
Vers la perfection je vois marcher sans cesse
L'art de multiplier la force par l'adresse;
L'art d'asservir les vents au besoin des vaisseaux,
De maîtriser le feu, de subjuguer les flots;
L'art d'allier des sucs, dont les parfums utiles
Rendent nos corps plus sains et nos sens plus agiles.
Clairaut, de nos regards en rapprochant les cieux,
Des astres calcula le cours harmonieux.
Du ciment de nos corps, de l'air élémentaire,
Pryesley devina le repos salutaire;
Et Morveaux, épiant ses changemens divers (1),
Sut épurer, unir et diviser les airs.
Dans les antres profonds qu'enveloppe la terre,
Franklin dirigera la course du tonnerre;
Entre ses mains le choc de l'électricité,
A nos sens engourdis rend leur agilité:
Du savant Vaucanson, l'ingénieuse adresse
Donne au fer, prête au bois une heureuse souplesse;

(1) M Guiton de Morveaux, avocat général au parlement de Bourgogne, qui mérita, par ses harangues, le titre de grand orateur, et par ses dissertations, celui de grand physicien, fit en 1778, à Dijon, en présence du prince de Condé, les expériences les plus intéressantes sur l'air fixe. Il est auteur d'une préparation chimique pour désinfecter l'air.

Et des muscles d'acier répétant tous les tons,
De l'enchanteur Blavet rivalisent les sons.
Les roses que la soie à Lyon fait éclore,
Pourraient, par leur duvet, tromper les yeux de Flore;
Et le ciseau hardi de nos Miron nouveaux,
Sous leurs doigts créateurs anime les métaux.
De modernes Typhis, sur le gouffre des ondes,
Ont su jeter un pont pour unir les deux mondes,
Et transportant chez nous mille climats divers,
Au sein de nos cités rassemblent l'univers.
Rois! accueillez les arts, et par des récompenses
Hâtez, chez vos sujets, le progrès des sciences:
Mais protégez surtout ces écrits enchanteurs,
Où l'esprit a changé les épines en fleurs.
Et Nolet et Buffon, séduisans coloristes,
Ont plus servi les arts que n'ont fait les artistes.
Ils ont, de la physique abaissant les hauteurs,
Aux modernes Thalès, gagné des sectateurs.
Le sexe, de nos goûts le modèle et le guide,
Ne frémit plus au nom d'Archimède et d'Euclide.
Dans ces charmans boudoirs, où des pinceaux rians
Font respirer la toile, et palpiter les sens,
L'on voit près des pompons briller des madrépores;
J'aperçois sur les murs des globes, des phosphores,
Des tubes gradués, qui révèlent aux yeux
La pesanteur de l'air et la marche des cieux.
Écrivains éloquens! vos leçons séduisantes
Ont fait germer des arts les tiges languissantes.

Tel quand l'orbe éclatant du soleil le plus pur,
De l'Olympe obscurci vient argenter l'azur;
Par sa douce chaleur, la sève bienfaisante
Revêt d'un pur émail la campagne riante.
Eloquence! on te doit le triomphe des arts.
Aux champs de la Victoire, accours seconder M
A la touchante voix du sublime Tyrtée,
D'un zèle belliqueux Sparte fut transportée;
Et, par l'art d'émouvoir, l'insinuant César
Fixa plus d'une fois la Victoire à son char.
Cet Enghien, le sauveur, le César de la Franc
Autant qu'à sa valeur dut à son Eloquence.
Dans les plaines de Lens, ses soldats alarmés
Sentent l'espoir renaître en leurs cœurs enflamm
Léopol vainement à leur bouillant courage,
Du nombre et du terrain, oppose l'avantage;
En vain de toutes parts, prélude des combats,
Les cylindres tonnans vomissent le trépas.
« Rappelez-vous, amis, Rocroi, Fribourg, Norlin
» C'est au sein des dangers qu'un Français se distin
» Qui brava le Germain, craindrait-il l'Espagnol
» Le vainqueur de Merci doit vaincre Léopol. »
Il dit: nos légions, que ce discours enflamme,
Affrontent le péril, bravent le fer, la flamme;
Et des Ibériens les nombreux bataillons,
De leur sang, en fuyant, inondent les sillons.
Enghien! l'art d'émouvoir, de combattre et de pla
Dans ta maison auguste est donc héréditaire!

Ainsi que son aïeul, Condé, chéri de Mars,
Deux fois, près de Friedberg, maîtrisa les hasards:
J'aperçois sur son front une double couronne.
Dans l'heureuse province, où l'amant d'Erigonne
Se plaît à parfumer un nectar généreux,
Que souvent aux mortels ont envié les dieux:
Père des citoyens, dont il est le modèle,
Avec quelle Eloquence il animait leur zèle (1)!
Des états attendris j'ai vu l'auguste corps,
De son patriotisme éprouver les transports:
Quand il parle, des yeux l'auditeur le dévore;
Quand il ne parle plus, on veut l'entendre encore;
Et lorsqu'on applaudit, on voudrait réunir
Le plaisir de l'entendre à celui d'applaudir.
Souverains! dont le peuple, et sans mœurs et sans force,
Savoura des plaisirs la dangereuse amorce,
Pour changer vos sujets par le luxe amollis,
Ou dans les voluptés tristement avilis,
Faites tonner les lois bien moins que l'Eloquence:
Les lois rappelleront peut-être la décence,
Mais jamais la vertu; leur austère rigueur
Arrêtera la main, sans réformer le cœur.
L'orateur, rallumant le feu patriotique,
Immole nos plaisirs à la gloire publique,

(1) Le prince de Condé était président des états de Bourgogne. Il existe des discours très-éloquens de ce prince, prononcés dans les diverses séances de ces états.

Nous arrache aux langueurs d'un ignoble repos,
Même d'un sybarite il peut faire un héros:
Tenant entre ses mains les fers et les couronnes,
Il élève, soutient ou renverse les trônes.
Le talent d'émouvoir est le premier des droits,
Et le grand écrivain est plus fort que les rois (1);
Toujours l'opinion à son char nous entraîne,
Et de l'opinion l'Eloquence est la reine.
Hélas! l'homme abusa de ce don précieux:
Le plus beau des talens fut le plus dangereux.
Du feu vivifiant, la bénigne influence
Peut de l'air condensé corriger l'inclémence,
A nos sens engourdis redonner du ressort,
Endormir la douleur, ou suspendre la mort:
Mais aussi nous voyons ses flammes destructrices
Consumer des palais les pompeux édifices,
Engloutir à nos yeux les peuples écrasés,
Sous les débris fumans de leurs murs renversés.
Ainsi l'homme éloquent s'arma pour l'injustice.
Ajax, aux champs troyens, est vaincu par Ulysse;
Aristide est banni, Séjan justifié,
Et Néron, par Cardan, se vit déifié.

---

(1) L'ascendant qu'a le fort sur le faible, l'écrivain supérieur l'a sur les autres hommes. Il s'insinue dans nos âmes pour les maîtriser; il met tellement notre amour-propre dans ses intérêts, que nous croyons défendre nos opinions en défendant les siennes, et suivre nos penchans en adoptant ses affections : il a l'art de nous faire regarder comme un acte de notre indépendance notre adhesion à ses sentimens.

ıguste! souverain des arbitres du monde,
u crains que l'Eloquence, en prodiges féconde,
évoilant un tyran sous le nom d'empereur
'arme la liberté contre son oppresseur;
ı flattes le génie, et, par la récompense,
ı forces les auteurs à la reconnaissance;
criléges appuis de ton autorité,
; vont payer tes dons par l'immortalité:
; chantent tes exploits, ils encensent tes vices;
e despote de Rome en devient les délices;
; le sénat, charmé d'avoir perdu ses droits,
·éfère un souverain à l'empire des lois.
insi donc l'on a vu le funeste génie
'un glaive destructeur armer la tyrannie;
ɔus les jours protégeant le crime et les erreurs,
devient l'avocat des vices corrupteurs;
ıit pour nous éclairer, souvent il nous égare.
ɔs ailes de Dédale ont vu tomber Icare,
t le char du soleil, par Phaéton conduit,
t craindre à l'univers une éternelle nuit.
ıisque les orateurs fomentent la licence,
rinces! des lois contre eux déployez la vengeance:
ais plutôt arrêtez:... sur le plus beau des arts (1)
ardez-vous de lancer de foudroyans regards!

(1) L'administration doit employer tous les moyens qui sont en son
uvoir pour diriger les grands talens vers l'utilité publique, afin
ıe le feu du génie, destiné à vivifier la raison, ne serve pas à em-
aser les passions destructives de l'ordre social.

Par des dons, par les nœuds de la douce espérance,
Au trône des vertus enchaînant l'Eloquence,
Accordez au génie un accueil caressant:
L'abus est criminel, mais l'art est innocent.

LA

DÉCLAMATION

THÉATRALE,

POËME EN QUATRE CHANTS.

PAR DORAT.

AVERTISSEMENT.

Ce poëme ne fut, dans son origine, qu'une centaine de vers jetés au hasard, et relatifs à la *tragédie*. Dorat étendit ses idées, en donnant à cette espèce de discours sur la *Déclamation* le titre de *premier chant*, auquel il en joignit trois autres, ayant pour but la *comédie*, l'*opéra* et la *danse* (1).

La Déclamation Théatrale, *poëme en quatre chants*, parut en 1767; trois autres éditions suivirent rapidement la première; et c'est la quatrième, publiée en 1771, que nous avons choisie pour l'insérer dans notre recueil; c'est celle qui offre le moins de rapports d'intimité entre l'auteur et les acteurs de ce temps,

(1) Il est aisé de voir, en lisant ce premier chant, que Dorat s'adressait à quelque actrice du Théâtre Français. Nous ignorons quelle était cette actrice.

il est vrai ; mais c'est aussi celle qui nous a paru offrir le plus d'images agréables, de réflexions piquantes et de préceptes ingénieux, qualités essentielles du *poëme didactique*, et sur lesquelles nous avons dû plus particulièrement fixer notre attention pour l'intérêt de nos lecteurs.

LA TRAGÉDIE.

CHANT PREMIER.

Peintre de la Raison, toi qui, sur le Parnasse,
Es l'oracle du goût et le rival d'Horace,
Dans l'art brillant des vers ta voix sut nous former;
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.
Vous qui voulez enfin sortir de vos ténèbres,
Et ceindre le laurier des actrices célèbres,
Renfermez ce désir, gardez de vous hâter ;
Connaissez le théâtre avant que d'y monter.
Il faut, il faut long-temps, plus prudente et plus sage,
Faire encor de votre art l'obscur apprentissage,
Et, pour vous épargner un triste repentir,
Consulter la raison, et penser et sentir.
Dans ses jeux instructifs la fable respectée
Nous vante les talens du mobile Prothée,
Qui, possesseur adroit d'innombrables secrets,
Changeait, en se jouant, sa figure et ses traits;
Tantôt, aigle superbe, affrontait le tonnerre;
Tantôt, reptile impur, se traînait sur la terre;
Arbre, élevait sa tige; onde ou feu dévorant,
Pétillait dans les airs ou tombait en torrent;
Roulait, tigre ou lion, sa prunelle enflammée;
Et, près d'être saisi, s'exhalait en fumée.

Le vrai vous est caché sous ce voile imposant.
Quel était ce Prothée ? Un acteur séduisant,
Qui de son art divin possédait la science;
De chaque passion distinguait la nuance ;
Déployait d'un héros l'essor impétueux ;
Peignait la politique et ses plis tortueux ;
D'un tendre sentiment développait les charmes ;
Là frémissait de rage, ici versait des larmes,
Ou faisait dédaigner par tous les spectateurs
Le songe de la vie et celui des grandeurs (1).
Soit fable ou vérité, cette métamorphose
Indique les travaux que votre art vous impose ;
Quels divers sentimens vous doivent animer,
Et sous combien d'aspects il faudra nous charmer !
  L'étranger, plus avide, en *sujets* plus stérile,
Vous appelle peut-être et vous offre un asile.
Ah ! n'allez pas grossir, à la fleur de vos ans,
Le servile troupeau de ces bouffons errans,
Qu'adopte par ennui la province idolâtre,
Et qui de cour en cour promènent leur théâtre.
Votre talent, qu'enfin on sait apprécier,
A Paris est un art, et là n'est qu'un métier.
Paris seul vous promet de rapides conquêtes,
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos succès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.

(1) Cet acteur, c'était Baron.

L'actrice renommée y brille en souveraine ;
Ses droits sont dans nos cœurs, son trône est sur la scène.
Mais détournez vos yeux de ces rians tableaux ;
Cette gloire tardive est le fruit des travaux.
Le laurier ne croît point où s'endort la mollesse ;
Cultivez votre organe, exercez-le sans cesse ;
Sondez le cœur humain, parcourez ses détours :
De la langue française étudiez les tours.
L'actrice qui chérit sa superbe ignorance,
Rampe, malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paraît-elle, aussitôt elle s'entend siffler.
Avant de déclamer, on doit savoir parler.
De l'art de prononcer faites-vous une étude :
La voix est un ressort qui cède à l'habitude ;
C'est la route du cœur ; sachez vous la frayer,
Séduire mon oreille, et non pas l'effrayer.
Je condamne au silence une actrice profane,
Qui change en cris aigus les soupirs d'Ariane ;
Celle qui, ne formant qu'un bruit vague et confus,
Laisse expirer ses tons, avec peine entendus,
Ou qui, les yeux en pleurs, de deuil enveloppée,
Evoque, en grassayant, les mânes de Pompée.
Tremblez ! défiez-vous d'un instinct pétulant
Qui fait tout hasarder, et ressemble au talent.
Jugez-vous de sang-froid, et d'un regard sévère
Observez de vos traits quel est le caractère.
On doit voir sur vos fronts respirer tour à tour
L'ambition, la rage, et la haine et l'amour.

Voulez-vous sur la scène exciter la tendresse ;
Il faut que votre abord, que votre air intéresse
Et puisse faire éclore, en nos cœurs agités,
Le feu des passions que vous représentez.
Sans ces charmes touchans, que d'abord l'œil ad
Me rendrez-vous sensible aux douleurs de Zaïre
Qui, d'un culte nouveau craignant l'austérité,
Pleure, au sein de son Dieu, l'amant qu'elle a q
Ah, Gaussin! que j'aimais ta langueur et tes g
Tu désarmais le Temps enchaîné sur tes traces
Il semblait à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et respecter en toi l'ouvrage de l'Amour.
Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée ;
Qu'un œil étincelant peigne une âme égarée.
Ayez l'accent, le geste, et le port effrayant ;
Que tout un peuple ému frémisse en vous voy
Qu'on reconnaisse en vous l'implacable Athalie
Et les sombres terreurs dont son âme est rempl
Que j'imagine entendre et voir Sémiramis,
Bourreau de son époux, amante de son fils,
Qui, dans un même cœur, vaste et profond abîn
Rassemble la vertu, le remords et le crime.
Le public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illusion, et non pas des attraits.
Pour graver ces tableaux dans le fond de notre
A de sombres dehors joignez un cœur de flamm
Des masques, avec art adaptés aux discours,
La Tragédie antique empruntait le secours.

Dans un rôle emporté, l'acteur, d'après l'usage,
D'un masque furibond surchargeait son visage.
Un masque larmoyant, lorsqu'il fallait des pleurs,
Exprimait et l'amour, et ses tendres douleurs.
De chaque rôle, au moins, on conservait l'idée;
On ne confondait plus Andromaque et Médée.
Heureux ou malheureux, rois, sujets, et tyrans,
S'offraient sous un aspect et des traits différens;
Achille paraissait enflammé de colère,
Diomède fougueux, Nestor calme et sévère;
Et ces masques frappans et caractérisés
Valaient bien nos minois, toujours symétrisés,
Où chaque sentiment devient une grimace,
Dont l'uniformité, dont la froideur me glace;
Et qui, sur le théâtre une fois réunis,
Ont tous les mêmes traits sous le même vernis.
Juges plus délicats, spectateurs moins commodes,
Chassons loin de nos yeux ces tragiques pagodes,
Qui, marchant par ressorts, et toujours se guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.
Telle est, dans son ivresse, une actrice arrogante,
Qui sans cesse interroge une glace indulgente,
Concerte ses regards, aligne tous ses pas,
Applaudit à son jeu, sourit à ses appas.
Cette froide méthode est pleine d'imposture.
Votre âme est le miroir où se peint la nature.
Dans une glace, où l'œil s'abuse à tout moment,
C'est l'orgueil qui vous juge, et non le sentiment.

Vous y voyez un teint que le soir même efface
Et de votre beauté la magique surface :
Sous ces habits flottans avec pompe étalés,
C'est Flore, c'est Vénus que vous y contemplez
Mais y remarquez-vous, aveugle et complaisan
Ces pénibles ressorts d'une âme languissante,
Vos gestes empruntés, ces yeux toujours muet
Qui peignent la douleur, et ne pleurent jamais?
Chacun de vos défauts obtient votre suffrage :
C'est ainsi que Narcisse adorait son image.
  Consultez votre cœur : c'est là qu'il faut cher
Le secret de nous plaire, et l'art de nous touch
  Par une longue étude une fois enhardie,
Alors suivez l'attrait et l'essor du génie;
Le courage l'élève, et la crainte l'abat;
Du grand jour sans pâlir envisagez l'éclat.
Paraissez, armez-vous d'une noble assurance,
Et de cette fierté que permet la décence.
Que jamais vos regards n'aillent furtivement
Mendier la faveur d'un applaudissement.
Le public dédaigneux hait ce vain artifice;
Il siffle la coquette, il applaudit l'actrice.
  Offrez-nous un maintien, un port majestue
Que d'abord votre marche en impose à nos ye
Au gré des mouvemens qui vous ont agitée,
Qu'elle soit à propos lente ou précipitée.
  Que le geste facile, et sans art déployé,
Avec le sens des vers soit toujours marié.

Songez à réprimer son emphase indiscrète ;
Qu'il soit des passions l'éloquent interprète,
Développe à nos yeux leur flux et leur reflux,
Et devienne pour l'âme un organe de plus.
Des passages divers décidez les nuances ;
Ponctuez les repos, observez les silences.
Le jeu muet encor veut une étude à part :
Il est et le triomphe et le comble de l'art.
C'est là que le talent paraît sans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'actrice.
Il faut, pour le saisir, savoir l'ouvrage entier,
En suivre les ressorts, et les étudier ;
Réunir, d'un coup-d'œil, tous les traits qu'il rassemble,
Et ces effets cachés qui naissent de l'ensemble.
Tel, dans tout ce qu'il trace, un peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.
Laissez donc la *routine* aux actrices frivoles ;
Sachez approfondir et raisonner vos rôles.
Que l'étude pourtant se fasse peu sentir :
A force d'art, craignez de vous appesantir.
Loin du jeu théâtral la triste symétrie,
Et le compas glacé de la géométrie !
Des passions toujours suivez le mouvement ;
Trop de raison nous choque, et nuit au sentiment.
Il est d'heureux défauts et des élans sublimes,
Qu'il ne faut point soumettre à de froides maximes.
Que tous vos sens alors soient saisis, transportés :
Melpomène vous voit, vous entend : éclatez ;

Et, dans le même instant, *par un effet contraire*,
Sachez pâlir d'horreur et rougir de colère.
Oubliez, imitant le plus célèbre acteur (1),
Votre rôle, votre art, vous, et le spectateur.
Tel l'illustre Le Kain, dans sa fougue sublime,
S'empare de notre âme, et ravit notre estime.
Je crois toujours le voir, échevelé, tremblant,
Du tombeau de Ninus s'élancer tout sanglant;
Pousser du désespoir les cris sourds et funèbres,
S'agiter, se débattre à travers les ténèbres,
Plus terrible cent fois que les spectres, la nuit,
Et les pâles éclairs, dont l'horreur le poursuit.
Tel est encor Brizard, lorsque du vieil Horace
Il peint l'âme romaine et l'héroïque audace,
Et que, perdant deux fils immolés à l'honneur,
Dans le fils qui lui reste il embrasse un vainqueur.

---

(1) Baron, après sa retraite, qui fut de plus de vingt années, remonta sur la scène; elle était alors en proie à des déclamateurs boursouflés, qui mugissaient des vers au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de *Cinna*. Son entrée sur le théâtre, noble, simple et majestueuse, ne fut point goûtée par un public accoutumé à la fougue des acteurs du temps; mais lorsque, dans le tableau de la conjuration, il vint à ces beaux vers :

> Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
> Et dans le même instant, par un effet contraire,
> Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère,

on le vit pâlir et rougir successivement. Ce passage si rapide fut senti par tous les spectateurs. La cabale frémit, et se tut.

Quel feu! quel naturel! quel auguste langage!
C'est le héros lui-même, et non le personnage.
Soyez impétueuse et vive en vos récits:
Les spectateurs soudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale;
Et par la pesanteur d'un jeu soporatif,
N'aille point fatiguer le parterre attentif.
D'un combat engagé dans une nuit obscure
Venez-vous raconter l'effrayante aventure;
Que votre jeu rapide et vos sons éclatans
Me retracent les cris, le choc des combattans;
Que surtout la mémoire, en ces momens fidèle,
Lorsque vous commandez, ne soit jamais rebelle,
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller, à son défaut, consulter le souffleur.
Pour fixer nos esprits et plaire à Melpomène,
Seule sachez remplir le vide de la scène.
Le public n'y voit plus, borné dans ses regards,
Nos marquis y briller sur de triples remparts.
Ils cessent d'embellir la cour de Pharasmane;
Zaïre, sans témoins, entretient Orosmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes seigneurs
Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la coulisse,
Par leur caquet bruyant interrompre l'actrice,
Persifler Mithridate, et, sans respect du nom,
Apostropher César, ou tutoyer Néron.

Si le succès enfin remplit votre espérance,
On vous verra peut-être, avec trop d'assurance,
Vous fiant au public, sans prévoir ses retours,
Retomber mollement dans le sein des Amours.
De l'art de déclamer connaissez l'étendue :
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces succès éclatans ;
Mais la perfection est l'ouvrage du temps.
L'amour-propre souvent, juge trop infidèle,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.
Il est un lieu charmant, et toujours fréquenté (1)
Par ce folâtre essaim qui poursuit la beauté.
Là, dans les jours brillans, l'habitude rassemble
Tous les états, surpris de se trouver ensemble.
Un plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, disparaît, revient au même instant.
Infectant ses voisins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave magistrat se rengorge et s'étale ;
Et l'heureux financier, dispensé des soupirs,
Va toujours marchandant et payant ses plaisirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le prestige ;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déjà de nos illustres fous
L'essaim tumultueux frémir autour de vous ;
Bourdonner en chorus, *elle est, ma foi, divine !*
Et du théâtre enfin vous nommer l'héroïne ?

(1) Les foyers.

Craignez ces vains transports qu'inspirent vos attraits.
La vérité conseille, et ne vante jamais.
Faites-vous, imitant nos célèbres actrices,
Admirer sur la scène, et non dans les coulisses.
  Exercez votre goût, don tardif et brillant;
Il ajoute à l'esprit, et guide le talent.
Comme une tendre fleur, il languit sans culture,
S'augmente par l'étude, et vit par la lecture.
  Par un mensonge heureux voulez-vous nous ravir;
Au sévère costume il faut vous asservir.
Sans lui, d'illusion la scène dépourvue,
Nous laisse des regrets et blesse notre vue.
Je me ris d'une actrice indigne de son art,
Qui rejette ce joug, et s'habille au hasard;
Dont l'ignorance altière oserait, sur la scène,
Dans un cercle enchaîner la dignité romaine;
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste inanimé,
Consulterait *Méri* (1) pour draper *Idamé.*
  N'affectez pas non plus une vaine parure;
Obéissez au rôle, et suivez la nature.
Nous offrez-vous Electre et ses longues douleurs;
Songez qu'elle est esclave, et qu'elle est dans les pleurs.
D'ornemens étrangers, trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obscurci par les larmes.

---

(1) Marchande de modes, qui fournissait plusieurs actrices il y a cinquante ans.

Le public, dont sur vous tous les yeux sont ouverts,
Dédaigne vos rubis, et ne voit que vos fers.
Parcourez donc l'histoire; elle va vous instruire.
Cent peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchans, leurs humeurs;
Quels sont leurs vêtemens, et leurs arts et leurs mœurs.
La fable ingénieuse, ouvrant ses galeries,
Vous offre le trésor de ses allégories.
C'est là que la raison vient, sous des traits nouveaux,
Du fard des fictions embellir ses tableaux.
Ici, vous croyez voir la reine de Carthage,
Le front environné d'un funèbre nuage,
Luttant contre la mort, qu'elle porte en son sein;
Trois fois elle se lève, et retombe soudain.
Ses regards expirans, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le héros qu'elle adore.
Elle pleure, soupire; et, dans son désespoir,
Elle cherche le jour, et gémit de le voir.
Plus loin, c'est Niobé, cette femme orgueilleuse,
Cette mère superbe, et bien plus malheureuse.
Quel spectacle! elle s'offre à mes sens désolés
Au milieu de ses fils, l'un sur l'autre immolés.
A force de souffrir, elle paraît tranquille:
Son front est abattu, son regard immobile;
Elle reste sans voix; l'excès de ses douleurs
A tari dans ses yeux la source de ses pleurs.
Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure.
Là, j'admire, je vois et j'entends la nature.

Qu'elle seule, toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ses tableaux, brille dans votre jeu.
Voulez-vous qu'une reine, en secret agitée,
Dégouttante de sang, de remords tourmentée,
Qui voit devant ses pas s'entr'ouvrir les enfers,
Observe, en expirant, la cadence d'un vers?
Voulez-vous qu'une amante, au milieu des ténèbres,
Prête à se réunir à des mânes funèbres,
Médite, en éclatant, un sinistre dessein,
Et se plonge, avec art, un poignard dans le sein?
N'allez pas, lorsqu'il faut nous arracher des larmes,
Etaler froidement vos pompeuses alarmes,
Par un rithme importun corrompre nos plaisirs,
Mesurer vos transports et noter vos soupirs;
Et, quittant le vrai ton pour une emphase vaine,
Faire tonner l'Amour et mugir Melpomène.
Le sentiment se tait, et sait bien s'exprimer;
L'actrice doit le peindre, et non le déclamer.
Contemplez de Makbet l'épouse criminelle,
Sous ces murs, où son roi fut égorgé par elle;
Cette femme s'avance aux yeux des spectateurs,
Et vient, en sommeillant, expier ses fureurs.
L'inflexible remords, dont elle est la victime,
Agite son sommeil des horreurs de son crime.
Ses bras sont teints de sang, qu'elle détache en vain;
Sous la main qui l'efface il reparaît soudain.
J'admire en frissonnant; ô muette éloquence!
Quel mouvement! quel geste! et surtout quel silence!

Muse, soutiens mon vol, échauffe mes esprits;
Que la variété préside à mes écrits.
Il est d'autres secrets et des routes nouvelles:
Ainsi que ses leçons, chaque art a ses modèles.
Déjà la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante Le Couvreur, avait tranché tes jours.
Un poignard sur le sein, la pâle Tragédie
Dans le même tombeau se crut ensevelie;
Et, foulant à ses pieds les immortels cyprès,
D'un crêpe environna ses funèbres attraits.
Une actrice parut: Melpomène elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadême:
Dumesnil est son nom: l'amour et la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur:
Les tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre;
Son geste est un éclair, ses yeux lancent la foudre.

Quelle autre l'accompagne, et, parmi cent clameurs,
Perce les flots bruyans de ses adorateurs?
Ses pas sont mesurés, ses yeux remplis d'audace,
Et tous ses mouvemens déployés avec grâce:
Accens, gestes, silence, elle a tout combiné;
Le spectateur admire, et n'est point entraîné;
De sa sublime émule elle n'a point la flamme;
Mais, à force d'esprit, elle en impose à l'âme.
Quel auguste maintien! quelle noble fierté!
Tout, jusqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.

Vous devez avec soin consulter l'une et l'autre,
Et puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre;

Mais votre premier maître est surtout votre cœur.
Soyez toujours vous-même aux yeux du spectateur.
Le désir d'imiter vous cache un précipice ;
Gardez de vous traîner sur les pas d'une actrice :
N'allez point copier tels gestes, tels accens,
Nous répéter sans goût des sons retentissans ;
Et, pour mérite unique, offrir à notre vue
Le mécanisme vain d'une belle statue.
Franchissez l'heureux terme où le prix vous attend ;
Libre, on perce la nue : on rampe en imitant.
Lorsqu'avec moins de crainte et moins de servitude,
Vous aurez du théâtre acquis plus d'habitude ;
Quand le parterre enfin, ce lion rugissant,
Deviendra pour vous seule et souple et caressant ;
Elancez-vous alors loin du sentier vulgaire ;
De votre art plus maîtresse, étendez-en la sphère.
Par de nouveaux moyens attachez nos regards :
Hasardez ; le sublime a souvent ses écarts.
Par sa simplicité, tantôt il nous étonne ;
Tantôt, armé d'éclairs, c'est Jupiter qui tonne.
La nature long-temps se plaît à se cacher :
Elle a mille secrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle vulgaire indigente et stérile,
Aux regards du génie elle est toujours fertile.
C'est l'or qui, renfermé dans ses noirs souterrains,
Attend, pour en sortir, d'industrieuses mains ;
C'est ce marbre grossier, c'est ce bloc insensible
Que le ciseau façonne, et que l'art rend flexible.

Mais ce n'est point assez de ces vaines leçons:
Je quitte le pinceau, je brise mes crayons,
Si je ne vous inspire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, la source du sublime.
Le préjugé s'efface, il touche à son déclin:
Le Français plus instruit, est aussi plus humain;
S'il outragea votre art, il en rougit encore;
Pourrait-il avilir des talens qu'il adore?
Connaissez de cet art quelle est la dignité;
Voyez autour de vous tout un peuple agité;
Il se presse, il palpite, et soudain plus tranquille,
Un morne accablement tient son œil immobile.
Ces pâles spectateurs, étonnés de frémir,
A votre émotion mesurent leur plaisir:
Tantôt, ensevelis en des terreurs muettes,
Ils n'ont que des sanglots, des pleurs pour interprètes;
Et tantôt mille cris, jusqu'au ciel élancés,
Soulagent tous les cœurs, trop long-temps oppressés.
Chacun de ces effets est votre heureux ouvrage:
Chaque larme versée est pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des passions;
Tout un peuple obéit à vos impressions.
Nous ressentons vos feux; nos transports sont les vôtres;
Et le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.
Je sais qu'un sage illustre, un mortel renommé (1),
Qui hait tous les humains, lorsqu'il en est aimé,

(1) Fréron, devenu l'ami de Dorat à force de le critiquer.

Dans un de ces accès, où leur aspect l'offense,
Déchaîne contre vous sa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous rassurer:
Un sage n'est qu'un homme; il a pu s'égarer.
Le monde à ses regards prend un aspect sauvage;
Ne peut-on s'en former une riante image?
Des crédules humains, précepteurs rigoureux,
Pourquoi nous envier nos mensonges heureux?
Ah! laissez-nous du moins une douce imposture:
L'ingénieuse erreur embellit la nature;
Et nous ôter nos arts, nos talens enchanteurs,
C'est ravir à la terre et ses fruits et ses fleurs.
Sachez donc repousser de frivoles atteintes;
Déjà les vents légers ont emporté ses plaintes;
Tout sévère qu'il est, on peut le désarmer:
Opposez-lui des mœurs, il va vous estimer.
Ce n'est pas que je veuille, en sage atrabilaire,
Fermer vos jeunes cœurs au désir de nous plaire:
La flamme de l'Amour peut, dans un cœur brûlant,
Allumer et nourrir la flamme du talent.
Ce n'est point cet Amour qui fait rougir les Grâces,
Que le morne Plutus entraîne sur ses traces,
Ou qu'on voit, secouant deux torches dans ses mains,
Sourire au dieu lascif qui préside aux jardins:
C'est ce dieu délicat, qu'embellit la décence,
Que l'aimable mystère accompagne en silence;
Qui, sans effaroucher les timides désirs,
Verse en secret des pleurs dans le sein des plaisirs.

Pour vous faire adorer, vous respectant vous-même,
Adoptez de Ninon l'ingénieux système ;
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à son tour,
Pare encor votre automne, et survive à l'amour.
Voilà par quels moyens et quelle heureuse adresse
Hors du théâtre même une actrice intéresse ;
Sur sa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie et l'hydre des censeurs.
Sur le sommet du Pinde, au séjour des orages,
S'élève un temple auguste, affermi par les âges ;
Cent colonnes d'ébène en soutiennent le faix ;
On grava sur les murs les illustres forfaits :
On avance, en tremblant, sous d'immenses portiques ;
L'œil s'enfonce et se perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornemens fastueux ;
Tout est dans ce séjour simple et majestueux.
On y voit des tombeaux entourés de ténèbres,
Des fantômes penchés sur des urnes funèbres ;
Et l'on n'entend par-tout que des frémissemens,
Que sons entrecoupés, et longs gémissemens.
Deux femmes (1), sur le seuil, en défendent l'entrée ;
L'une, toujours plaintive, est toujours éplorée ;
Ses cheveux sont épars, son front couvert de deuil,
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.
L'autre inspire l'effroi dont elle est oppressée.
Son front est fixe et morne, et sa langue glacée.

(1) La Terreur et la Pitié.

La vengeance, la rage et la soif des combats,
Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas.
Ses sens sont éperdus, ses cheveux se hérissent;
Sa poitrine se gonfle, et ses bras se roidissent.
Un feu sombre étincèle en ses yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.
Plus loin règne l'Amour, cet Amour implacable,
De meurtre dégouttant, malheureux et coupable,
Qui ne respecte rien quand il est outragé,
Court, se venge, et gémit sitôt qu'il est vengé.
L'assassin de Pyrrhus, l'Euménide d'Oreste,
Ce dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste,
Osa porter la flamme au bûcher de Didon,
Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.
De ces sombres objets Melpomène entourée,
Choisit au milieu d'eux sa retraite sacree.
Les yeux étincelans, quel vieillard dans ce lieu,
Environné d'autels, semble en être le dieu?
Un mortel moins altier, assis au même trône
Reçoit, des mains du Goût, sa brillante couronne.
Leur terrible rival, pour tracer ses tableaux,
Dans le sang et les pleurs trempe ses noirs pinceaux;
Et leurs lauriers épars, couvrant le sanctuaire,
Viennent se réunir sur le front de Voltaire.
La grande actrice, admise en ce séjour divin,
Marche et s'enorgueillit près du grand écrivain.
Récitant ces beaux vers, où l'amour seul domine,
Champmeslé pleure encor dans les bras de Racine;

Et Le Couvreur, l'œil sombre et de larmes baigné,
Attache les regards de Corneille étonné.
Vous, de ces demi-dieux modernes interprètes,
La gloire vous attend, et vos palmes sont prêtes.
Chefs-d'œuvre du pinceau, dans ces pompeux réduits,
Déjà vos traits brillans sont par-tout reproduits.
Ici pleure Gaussin, toujours sensible et tendre;
Là c'est toi, Dumesnil, toi que l'on croit entendre.
La nature enrichit ton simple médaillon;
Et l'art couvre de fleurs le buste de Clairon.

LA COMÉDIE.

CHANT SECOND.

›ı qui, dans un miroir agréable et fidèle,
sentant l'homme à l'homme, amuses ton modèle,
ıs reproduis nos traits, nos mobiles travers,
ais, en te jouant, corriger l'univers,
ris à mes accens; viens, folâtre Thalie,
auffe mes leçons du feu de la saillie;
›rends-moi tes secrets, et ne me cache rien
mystères d'un art interprète du tien.
vous, que de cet art ont séduit les délices,
›alme qu'il promet croît sur des précipices.
succès éclatans vous prétendez en vain,
:s cieux n'ont en vous transmis ce feu divin,
e source de vie aux humains apportée,
›ile universel ravi par Prométhée,
prit enfin, l'esprit, invisible flambeau,
du monde encor brut éclaira le berceau.
ls plaisirs sont piquans, s'il ne les assaisonne?
t par lui que l'on pense, et par lui qu'on raisonne.
; pourrez bien, sans lui, répandre quelques pleurs,
:ncer noblement de tragiques douleurs,
ıême en imposer aux spectateurs crédules;
: lui seul voit, saisit et peint les ridicules.

Osez donc vous connaître, et vous interroger;
Enlevez au public le droit de vous juger.
N'allez point sur la scène étaler votre enfance,
Au parterre assemblé prouver votre ignorance,
D'un rire avilissant provoquer les éclats,
Balbutier des vers que vous n'entendez pas,
Végéter et vieillir dans cette ignominie,
Salaire accoutumé des bouffons sans génie.
Mais ce n'est point assez de ce feu créateur:
Tremblez! l'homme d'esprit est loin du grand acteur:
Tel croit être formé, qui ne fait que de naître.
Pour peindre la nature, il faut la bien connaître;
En tout temps, en tous lieux, il faut la consulter,
La consulter encore, et puis la méditer.
Elle est belle, féconde et sublime à tout âge.
Dans les jeux de l'enfance, épiez son langage:
Observez les vieillards et leur air ombrageux,
Du jeune homme inquiet les désirs orageux,
L'épouse avec l'époux, le fils avec le père,
Et la fille attentive aux leçons de sa mère.
C'est là que l'on saisit ce ton de vérité
Que l'effort du travail n'a jamais imité:
C'est là que l'on se rit de ces jeux froids et tristes,
De ces vils histrions, l'un de l'autre copistes;
Et que l'acteur, entre eux comparant les objets,
Va ravir de son art les plus nobles secrets.
Les préceptes de l'art sont toujours arbitraires.
Ceux-ci semblent trop doux, et ceux-là trop sévères:

Et l'on a vu souvent de graves précepteurs,
En donnant des leçons, consacrer des erreurs.
La nature, elle seule, est un guide fidèle,
Et tous les vrais talens sont éclairés par elle.
Occupé du spectacle, et non des spectateurs,
Faites toujours valoir vos interlocuteurs.
Pour laisser de chacun ressortir la partie,
Etudiez des tons l'heureuse sympathie.
Lorsque l'un s'affaiblit, l'autre devient trop fort.
Comme dans un concert, il faut prendre l'accord.
De la tradition rejetant la chimère,
Jouez d'après votre âme et votre caractère.
Comment fixer des tons d'âge en âge transmis?
A ces bizarres lois Dorilas fut soumis.
Sans cesse il consultait ce miroir infidèle,
Que le Temps, chaque jour, obscurcit de son aile.
Servile imitateur, bouffon fastidieux,
Il n'aurait point osé se montrer à nos yeux,
S'il n'eût de son aïeul arboré la rondache,
Les antiques canons, et surtout la moustache.
Il mettait son orgueil à le représenter;
Répétait ses accens, qu'il s'était fait noter;
De rien imaginer affectait le scrupule,
Et par tradition fut sot et ridicule.
Des rôles différens parcourons les beautés;
Combinons leur esprit et leurs difficultés.
A mes premiers regards s'offrent les caractères.
C'est là qu'il faut de l'art épuiser les mystères;

Contraindre sa chaleur, soudain la déployer;
Descendre, s'élever et se multiplier,
Unir adroitement la force à la souplesse;
Se variant toujours, se ressembler sans cesse;
A l'auteur en défaut quelquefois ajouter,
Et créer d'après lui, pour mieux exécuter.
Il est des traits saillans que j'aime et que j'admire:
L'art ne les fixe point, le moment les inspire.
Un silence éloquent est souvent un bon mot:
Un bon mot disparaît, quand l'acteur n'est qu'un sot.
Nous représentez-vous la sombre humeur d'Alceste,
Qui maudit et veut fuir les humains qu'il déteste;
Que votre abord soit dur, votre front soucilleux,
Votre voix sèche et brusque, et votre œil nébuleux.
Exprimez bien surtout ces fougues de tendresse,
Dont il vient amuser sa volage maîtresse;
Qu'on reconnaisse en vous un mortel égaré,
Qui hait jusqu'à l'amour dont il est dévoré.
Du poëte agité m'offrez-vous la manie;
Mettez dans votre jeu les écarts du génie.
Jouez-vous le Tartuffe; observez d'autres lois.
En sons pieux et lents mesurez votre voix;
De ce fourbe imitez le mystique sourire,
Lorsque son œil dévot s'attache sur Elmire;
Lorsque, laissant errer une indiscrète main,
Des genoux chatouilleux il monte jusqu'au sein;
Avec suavité médite un adultère,
Et veut, au nom de Dieu, déshonorer son frère.

Que votre air, tour à tour, soit ferme et radouci:
Là, soyez prosterné; mais commandez ici.
Le rôle du Joueur veut une âme brûlante.
Que toujours l'action y soit vive et saillante.
Paraissez sur la scène égaré, furieux,
Pâle, défiguré, le chapeau sur les yeux.
Renversez ces fauteuils que vous croyez complices;
Roland du lansquenet, ébranlez les coulisses.
Au seul nom de trictrac, frémissez de courroux.
Le dez fatal vous suit, et roule encor pour vous.
Il est plus d'une palme à la cour de Thalie.
L'un consacre aux vieillards une voix affaiblie,
Nous retrace leurs mœurs, leurs penchans clandestins,
Et leur crédulité pour des fils libertins.
Cet autre, qui de soi prudemment se défie,
Se sent, pour les niais, formé par sympathie.
Cet autre enfin, prenant un essor qui lui plaît,
Obéit à son goût, et s'érige en valet.
Songes-y. Dans ce genre auquel tu te destines,
Pour cueillir quelques fleurs à travers mille épines,
As-tu reçu des cieux ce naturel plaisant,
Cet art, cet heureux don, le don d'être amusant?
La volubilité d'un organe mobile,
Un corps alerte et souple, un esprit versatile?
Voit-on étinceler dans ton regard mutin,
Et l'amour de l'intrigue, et la soif du butin;
La trahison, l'adresse, et cette effronterie
Dont l'intrépidité sied à la fourberie?

Quelquefois un valet, novice dans son art,
De la publique joie ose prendre sa part;
Et, ne sachant sur lui garder aucun empire,
Rit de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il va dire.
C'est usurper nos droits: le jaloux spectateur
S'attriste, avec raison, du plaisir de l'acteur.
Le personnage seul nous plaît et nous étonne;
Tout le charme est détruit dès qu'on voit la personne.
Ne te livre jamais à ce rire empesé,
Et sache être amusant sans paraître amusé.
Loin cependant l'acteur que son talent ennuie;
Il doit être chassé de la cour de Thalie.
C'est un hibou qui vient, sous des berceaux naissans,
Effrayer Philomèle, et troubler ses accens.
L'ingénieux Armand, ce Nestor du théâtre,
Oublié par le Temps, était encor folâtre.
Que j'aimais son adresse et sa naïveté!
Son œil étincelait du feu de la gaîté;
Mais, rempli de l'objet qu'il avait à nous peindre,
Sous un flegme éloquent il savait la contraindre:
Au plaisir qu'il donnait il savait se borner,
Et, sans montrer le sien, le laissait soupçonner.
Ainsi qu'un jour nouveau suit le jour qui s'efface,
Lorsqu'un talent s'éclipse, un autre le remplace.
Poisson, qui si long-temps amusa tout Paris,
Descendait dans la tombe, escorté par les Ris.
Préville vient, paraît; il ranime la scène;
Et Momus aisément fait oublier Silène.

Préville !... ennuis, fuyez; fuyez, soucis affreux !
Son nom est un signal pour rallier les jeux.
Les Muses m'ont appris qu'une douce démence,
Qu'un rire universel a fêté sa naissance.
Mille Silphes légers, soulevant le rideau,
Se jouaient et dansaient autour de son berceau.
Il reçut le grelot des mains de la Folie;
En bégayant encor, il vola vers Thalie.
Pour lui seul la nature est sans déguisement,
Comme la jeune amante aux yeux de son amant.
Acteur ingénieux, je te dois cet hommage :
Ainsi que nos plaisirs, ces vers sont ton ouvrage.
Que du lierre immortel ton front soit décoré ;
Qui fait rire son siècle, en doit être adoré.
Pour les rôles d'amans si l'instinct vous décide,
Servez-vous à vous-même et de juge et de guide.
Dans cet emploi brillant peu d'acteurs sont parfaits :
Adorés sur la scène, il leur faut des attraits,
Un abord séduisant, un regard vif et tendre,
Un silence qui parle et qui se fasse entendre;
Le son de voix touchant, le maintien gracieux,
L'art de flatter l'oreille et de charmer les yeux.
Savez-vous ce que peut un éloquent sourire ?
Tous ces riens de l'amour, savez-vous les bien dire ?
Pour le représenter, avez-vous ses appas ?
Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.
Charmant, vous n'avez rien; et vous devez tout craindre
Si vous ignorez l'art d'exprimer et de peindre ;

De produire au dehors ces orages du cœur,
Ces mouvemens secrets, ces instans de fureur,
Ces rapides retours, cette brûlante ivresse,
Les transports de l'amour, et sa délicatesse.
Un rôle est à la fois tendre, emporté, jaloux:
Ces contrastes frappans, il faut les rendre tous.
Paisible adorateur, là, bornez-vous à plaire;
Ici, que votre front s'enflamme de colère.
Sachez surtout, sachez comment, d'un œil serein,
On vient rendre un portrait, que l'on reprend soudain;
Comme on traite un objet que l'on croit infidèle;
De quel air on lui jure une haine immortelle;
Avec quelle contrainte on feint d'autres amours,
Et comment on le quitte, en revenant toujours.
Evitez cependant une chaleur factice,
Qui séduit quelquefois, et vit par artifice;
Tous ces trépignemens et des pieds et des mains,
Convulsions de l'art, grimaces de Pantins.
Dans ces vains mouvemens, qu'on prend pour de la flamme,
N'allez point, sur la scène, éparpiller votre âme.
Ces gestes embrouillés, toujours hors de saison,
Ne sont qu'un froid dédale, où se perd la raison.
Un acteur (1) a paru plein d'âme et de finesse;
Il sent avec chaleur, exprime avec justesse:

---

(1) Molé. Dorat mourut en 1780: il n'a pu ni voir ni juger Fleury, digne successeur de Molé.

Pour briller, pour séduire, il a mille secrets,
Et créa des moyens qu'on ne connut jamais.
Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge,
Il a su des amans rajeunir le langage;
Des rôles langoureux anime la fadeur;
Fait sourire l'esprit, et sait parler au cœur.
Aimez-vous mieux jouer et corriger ces êtres,
Automates brillans, qu'on nomme Petits-Maîtres?
Portez la tête haute; ayez l'air éventé,
La voix impérieuse, et le ton apprêté.
Que votre œil, clignotant et faible, en apparence,
Sur les objets voisins tombe avec indolence;
Que tout votre maintien semble nous annoncer
Qu'au sexe incessamment vous allez renoncer;
Que chaque jour pour vous fait éclore une intrigue;
Qu'un plaisir trop goûté dégénère en fatigue;
Et paraissez enfin, excédé de vos nœuds,
Accablé de faveurs, et bien las d'être heureux.
Mais ce ton, ces dehors exigent de l'étude.
Pour contrefaire un fat, il faut de l'habitude.
Voyez nos élégans, et nos gens du bel-air:
C'est aux plaines du ciel que se forme l'éclair.
Allez, et parcourez ce magique théâtre
D'un monde qui se hait, et pourtant s'idolâtre.
Etudiez à fond l'art des frivolités,
Le savant persiflage, et les mots usités;
De vos cercles bourgeois franchissez les ténèbres;
Obtenez quelques mois de nos femmes célèbres.

Leur entretien, utile à vos sens rajeunis,
Vous enluminera du moderne vernis.
Instruisez-vous des soins, des égards que mérite
La femme que l'on prend, et celle que l'on quitte;
Dissertez sans objet, riez avec ennui:
Le monde est vain et sot, soyez sot avec lui;
Et revenez, tout fier de cent grâces nouvelles,
De leurs propres travers amuser vos modèles.
C'est ainsi que l'abeille, aux approches du jour,
Vole dans les jardins et les prés d'alentour;
Et, disputant la rose au jeune amant de Flore,
Lorsqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore,
Revient dans son asile, obscur et parfumé,
Déposer le trésor du miel qu'elle a formé.
De la scène échappé, Baron, jeune et frivole,
Dans les cercles admis, en paraissait l'idole.
Les plus fières beautés se disputaient ses vœux:
C'était Agamemnon que l'on rendait heureux;
Et, toujours souverain aux pieds de ses maîtresses,
Sur sa liste galante il compta des duchesses.
Mais craignez d'abuser d'un conseil imprudent.
L'acteur n'est plus qu'un sot, s'il devient impudent.
Notre faiblesse, à tort, le flatte et le ménage,
Si la fatuité survit au personnage.
Votre état est de plaire, et non de protéger.
Redoutez le public; il aime à se venger.
Lorsqu'on veut s'élever, il faut savoir descendre.
D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre,

Quand le premier valet se rit de vos hauteurs,
Et va, pour son argent, siffler ses protecteurs?
  Toi qui prétends briller dans les scènes burlesques,
D'un monde moins poli consulte les grotesques:
De nos originaux folâtre observateur,
Joins l'étude du sage aux talens de l'acteur.
Viens ; parcours tous les lieux où le peuple déploie,
Autour d'un ais brisé, son humeur ou sa joie.
Prends cette humble escabelle ; ose, et vide avec lui
Ce broc de vin fumeux arrivé d'aujourd'hui.
De ces mortels grossiers apprends l'art de nous plaire;
Tous leurs traits sont frappans, et rien ne les altère.
Ici, c'est un vieillard de rides sillonné,
Et d'un essaim d'enfans toujours environné.
Courbant son corps usé sur un bâton rustique,
Il se fait craindre encor, par sa gaîté caustique.
Chacun à ses dépens veut en vain s'égayer;
Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
Voyez-vous ce Silène, au dos rond et convexe,
Heurter tous ses voisins de son pas circonflexe,
Injurier cet arbre, et, prêt à trébucher,
Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher?
Plus loin, deux champions furieux, hors d'haleine,
S'arment, les poings fermés, pour quelque grosse Hélène.
Tel objet est choquant dans la réalité,
Qui plaît au spectateur, s'il est bien imité.
Vadé, pour achever ses esquisses fidèles,
Dans tous les carrefours poursuivait ses modèles;

De ce costume agreste ingénu partisan,
Interrogeait le pâtre, abordait l'artisan.
Jaloux de la saisir sans masque et sans parure,
Jusques aux Porcherons il chercha la nature.
Etait-il au village ; il en traçait les mœurs ;
Trinquait, pour les mieux peindre, avec les racoleurs ;
Et, changeant, chaque jour, de ton et de palette,
Crayonna, sur un port, Jérôme et Fanchonnette (1).
Ces aimables mortels, dont les noms adorés
Sont, aux fastes des jeux, pour jamais consacrés,
Arbitres délicats des plaisirs de l'autre âge,
De la divine orgie avaient admis l'usage ;
Chez les Aubry (2) du temps passaient les jours entiers,
Et puisaient dans le vin l'oubli des créanciers.
Craignez de travestir, baladins subalternes,
Ces libertins titrés en buveurs de tavernes.
Faites-en des Chaulieux et des Anacréons,
A qui tous les Amours ont servi d'échansons.
Que toujours, à travers les brouillards de l'ivresse,
Malgré tous vos écarts, le courtisan paraisse ;
Et ne confondez point, dans vos pesans croquis,
Le délire d'un rustre et celui d'un marquis.
Bellecourt de ces traits a saisi la finesse ;
Son bachique enjoûment n'est jamais sans noblesse,

(1) Les *Racoleurs*, *Jérôme et Fanchonnette*, deux vaudevilles de Vadé.

(2) Ancien cabaretier.

, quittant la table encor tout délâbré,
iim de buveurs il revienne entouré,
un vieillard par des discours sans suite,
lbutier des leçons de conduite;
ue, plus rassis, et gaîment indiscret,
que, en riant, l'usurier Turcaret.
que l'âge a mûris et rendus plus sévères,
vos talens dans les rôles de pères.
u'enfin Thalie ose élever la voix,
cœur ému peut reprendre ses droits.
, ce maintien, ce débit plein d'aisance,
ns assurés, fruits de l'expérience.
r, inquiet, défiant dans Simon;
andre imposant, tendre dans Euphémon.
votre voix; qu'elle parte de l'âme.
e sans éclats votre jeu nous enflamme.
e toujours simple appuyez vos discours;
Vérité n'a pas besoin d'atours.
lant un fils contre lui vous anime,
soyez ferme, éloquent et sublime.
ous, à l'aspect de ce fils criminel,
majesté du courroux paternel:
es sanglots, faites couler les larmes;
ure en pleurs déployez tous les charmes;
ttez-nous votre âme; et que le spectateur
plaudir au père, en oubliant l'acteur.
reines du théâtre où l'Amour vous appelle,
de vous instruire a réveillé mon zèle.

Je n'ai point, au hasard, confondu mes couleurs;
Econome prudent, j'ai réservé les fleurs.
Muse, couronne-toi d'une palme nouvelle :
La beauté te sourit, il faut chanter pour elle.
Pour t'en faire écouter, forme de plus doux sons ;
Elle veut des conseils, et non pas des leçons.
On ne peut l'éclairer, quand on ne peut lui plaire.
Dirige ses talens, mais d'une main légère.
C'est ainsi que l'on voit les flexibles ciseaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.
Œil rusé, taille leste, et langues indiscrètes ;
Ce qu'il faut aux valets, il le faut aux soubrettes.
Par l'organe surtout elles doivent briller,
Agir presque toujours, et toujours babiller ;
Ou du moins, se taisant avec impatience,
Par un geste indiscret échauffer leur silence.
Qu'elles se gardent bien de charger leurs tableaux !
Nous voulons des Teniers, et non pas des Calots.
Le vain effort de l'art annonce une âme aride.
Alors qu'il est contraint, le rire est insipide.
Camille, aux yeux charmés de Zéphire surpris,
Courait sur les moissons sans courber les épis.
Ah! si la scène encore offrait à notre vue
Cette actrice adorée, et trop tôt disparue,
Qui, par son enjoûment, savait tout animer,
Et que, pour son éloge, il suffit de nommer (1)!...

(1) Dorat veut sans doute parler ici de Mlle. Luzi. Qu'aurait-il dit

Je vous dirais sans cesse : Ayez les yeux sur elle ;
Et je croirais tout dire, en l'offrant pour modèle.
Il me semble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté ;
Piquante sans apprêt, et vive sans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grâce ;
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel, et parer la nature.
Lise, avec un œil morne, un air digne et hautain,
Et les traits alongés d'un visage romain,
A ceint le tablier de Rose ou de Justine.
Froidement minaudière, elle croit être fine.
D'abord qu'elle paraît, on se sent attristé ;
On ne partage point sa pénible gaîté :
Elle parcourt sans grâce un cercle monotone ;
Son rire grimacier n'en impose à personne :
Quand l'automate agit, le spectateur galant
Applaudit au ressort, mais non pas au talent.
Paris, à chaque pas, nous offre cent coquettes
Ivres d'un fol encens, volages, indiscrètes.
O vous qui, sous leurs traits, voulez nous enflammer,
A jouer leurs travers, l'art seul peut vous former.

---

s'il eût pu apprécier le jeu piquant et fin de Mlle. Joly et de M...
Devienne ?

Attendez que le Temps, maître tardif et sage,
Du monde et des plaisirs vous ait appris l'usage.
Saisissez la saison de la maturité,
Ce moment dangereux, le soir de la beauté.
Pour nous fixer alors il est mille artifices,
Et le jeu des vapeurs, et celui des caprices.
D'un geste ou d'un souris combinez la valeur.
Commandez à vos yeux de feindre la douleur,
Le plaisir, le dédain et la mélancolie;
La raison quelquefois, et souvent la folie;
Et vous viendrez alors reproduire à nos yeux
L'amante qui d'Alceste a captivé les vœux.
Combien, dans ces tableaux, me semble intéres
Cette actrice à la fois noble, sage et décente,
Qui sait tout détailler, et ne refroidit rien,
Assujettit au goût ses tons et son maintien,
Et qui, fidèle au vrai, sans nuire au vraisembla
Toujours ingénieuse, est toujours raisonnable!
  Si, dans son vol jaloux, l'impitoyable Temps
A marqué sur vos fronts le ravage des ans,
N'allez point dédaigner nos folles Céliantes,
Et nos Escarbagnas, et nos vieilles amantes.
Ces rôles épineux, dont la charge déplaît,
Quand Drouin les remplit, ont encor leur effet.
Vous y pouvez de l'art déployer les richesses:
Leurs traits sont plus marqués, mais ils ont leurs fi
ffectez quelquefois un sourire enfantin;
Qu'une rose en bouton parfume votre sein;

Et, de quelques pompons ornant votre coiffure,
De la beauté naissante empruntez la parure.
Mais, pour nous égayer, ne nous révoltez pas;
N'enrubanez point trop vos burlesques appas.
Dans vos plus grands excès, soyez prudente et sage;
Baissez de vos cheveux le double ou triple étage;
Elaguez ce panier, rognez cet éventail,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail (1).
Les rôles ingénus veulent de la décence.
L'actrice s'embellit par un air d'innocence.
L'amour doit y briller, mais doux et désarmé :
Songez qu'il vient de naître, et qu'il n'est point formé.
Le soleil, en naissant, n'échauffe point encore,
Et semble se jouer sur les monts qu'il colore.
Exprimez dans vos yeux l'enfance du désir,
Et d'un cœur étonné qui s'éveille au plaisir.
Il faut que votre voix, en peignant votre flamme,
En sons mélodieux, se fasse entendre à l'âme.
Offrez-nous, s'il se peut, ce timide embarras
Que donne la nature, et qu'on n'imite pas;
Ce front baissé toujours, et qui rougit sans cesse,
Cette grâce naïve, atour de la jeunesse.

---

(1) Ce n'est que depuis environ trente-six ans que nos actrices, comme nos dames du grand monde, ne sont plus chargées de pompons et de rubans, ne portent plus de paniers, et ne sont plus coiffées et poudrées à la grecque, *à double et triple étage*. On ne peut se dissimuler que depuis cette époque le costume théâtral surtout n'ait fait un grand pas vers la perfection.

Ah ! ne l'offusquez point par de vains ornemens.
Une rose suffit pour orner le printemps.
  Nous représentez-vous la tendre Zénéide,
Qui s'indigne et gémit sous un masque perfide ;
Marquez-nous ce dépit et ce ressentiment :
C'est une nymphe en pleurs qu'outrage son amant,
Qui résiste, qui craint de le voir infidèle,
Qu'il soupçonne être laide, et qui sait qu'elle est belle
Quel voile peut cacher ces douloureux combats,
Et l'orgueil d'une amante, et surtout ses appas?
Que votre jeu soit vif, qu'il peigne vos alarmes,
Et qu'à travers le masque on découvre vos charmes.
Dans Lucinde surtout variez vos tableaux ;
Chaque scène y produit des sentimens nouveaux.
  Quel souvenir cruel se mêle à ces images !
Le talent qui n'est plus veut encor des hommages.
Tendre Guéant (1), mon cœur ne t'oublîra jamais.
Puissé-je dans mes vers ranimer tes attraits !
Combien elle était simple, intéressante et belle !
Amour, tu t'en souviens, tu lui restas fidèle.

---

(1) On sera peut-être surpris de ne pas trouver ici le nom d Mlle. Gaussin, qui excellait dans les rôles dont il s'agit. J'ai crai la monotonie de la louange répétée. Mlle. Guéant n'était que l'élè de cette actrice célèbre, mais promettait de devenir sa rivale. U organe enchanteur, une figure charmante, toute la séduction d l'ingénuité ; tels furent ses titres, et les motifs de mes éloges.

(Note de l'auteur.)

La douce illusion accompagnait ses pas :
Les Grâces l'inspiraient, et ne la quittaient pas.
Amour, Grâces, beauté, rien ne la put défendre :
La tombe s'entrouvrit, il y fallut descendre.
Ainsi l'étoile brille, et bientôt, à nos yeux,
En mourantes clartés semble quitter les cieux.
Que dis-je ? elle respire : il est d'heureux ombrages,
Asiles des héros, des belles et des sages.
Sous ces berceaux rians et fermés aux douleurs,
Près de Ninon peut-être, elle cueille des fleurs :
Peut-être qu'à Maurice (1), élevé sur un trône,
De myrte et de lauriers elle offre un couronne ;
Se rappelle des vers qu'il lui fait déclamer,
Et n'envie aux mortels que le plaisir d'aimer...
  Mais quoi ! quelle beauté s'avance sur la scène ?
Le Sentiment conduit sa démarche incertaine.
Sa voix se développe en sons doux et flatteurs ;
Qu'elle sait bien trouver la route de nos cœurs !
Charmante Doligni, puis-je te méconnaître ?
Toi, si chère à l'Amour, que tu braves peut-être !
Poursuis ; ce dieu léger, qui brigue tes faveurs,
Séduit par les attraits, est fixé par les mœurs.
  L'art n'est point dégradé lorsqu'il se multiplie.
On élève par-tout des temples à Thalie.
Vous, qui nous amusez par d'utiles travaux,
Dans un monde brillant vous trouvez des rivaux.

(1) Le maréchal de Saxe.

Quel triomphe pour vous ! sous ses lambris tranquilles,
Où la grandeur s'échappe et s'enfuit loin des villes,
Dès que Flore a, près d'elle, assemblé les Zéphirs,
Mille jeunes beautés, qu'unissent les plaisirs,
Au grand jour du théâtre osant risquer leurs charmes,
Y savent exciter ou les ris ou les larmes.
La scène quelquefois rassemble deux amans
Gênés dans leurs désirs et dans leurs sentimens.
Voyez comme leur joie éclate et se décèle !
Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincèle !
Malgré l'aimable dieu qui seul les fait agir,
Commandés par leur rôle, ils n'ont point à rougir.
Il peuvent librement, sans craindre pour leur flamme,
Se parler en public des secrets de leur âme.
Ce n'est que pour eux seuls que brille un si beau jour ;
Et la Décence même applaudit à l'Amour.
Le plaisir m'égarait ! la raison me ramène.
Muses, dont le pinceau peut enrichir la scène,
Joignez à mes essais vos efforts plus certains.
Pour former des acteurs, il faut des écrivains.
Tel qui, depuis long-temps, rampait faible et timide,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.
Remettez sous nos yeux le tableau de nos mœurs ;
Badinez avec nous, pour nous rendre meilleurs.
Qui retient vos crayons ? quels seraient vos scrupules ?
Molière est sous la tombe, et non les ridicules.
Oui, chaque âge a les siens vrais, caractérisés :
Ceux-là sont apparens, ceux-ci mal déguisés.

Il faut leur arracher cette enveloppe obscure;
Il faut à chaque siècle assigner sa figure.
Avec des traits divers, le nôtre a ses Orgons;
Il a ses imposteurs, il a ses Harpagons.
La nature, en créant, toujours se renouvelle;
Les vices, les travers sont variés comme elle.
Observez, parcourez et la ville et la cour;
Dans nos cœurs, en riant, venez porter le jour.
Quel léger tourbillon va, vient, revient et roule!
Dieux! que d'originaux se présentent en foule!
Voyez-vous celui-ci, fier et bas à la fois,
Tristement abruti dans son faste bourgeois?
Cet autre, embarrassé de sa vaine richesse,
Qui cherche en vain ses sens usés par la mollesse;
S'ennuie au sein des arts, qu'il rassemble à grands frais;
Dîne, soupe, s'endort au son des clarinets;
A sa meute, sa troupe, et surtout sa musique;
Fatigue, tout le jour, son âme léthargique;
Et retombe le soir, en bâillant de nouveau,
Sur un lit d'édredon, qui lui sert de tombeau?
Transportez à nos yeux la jeune courtisane,
Qui, fille de l'Amour, le sert et le profane;
Avec grâce sourit, intrigue savamment,
Désespère avec art, et trahit décemment;
Ce protecteur banal, entouré de Thersites,
Et qui pour ses amis compte ses parasites;
Ou ce présomptueux, ivre de ses talens,
Qui regarde en pitié jusqu'à ses partisans;

Et d'un œil prophétique, où le dédain repose,
Daus les siècles futurs lit son apothéose.
Alors je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Molière s'élève, il naîtra des Barons.

L'OPÉRA.

CHANT TROISIÈME.

Descends; viens m'inspirer, savante Polymnie;
Viens m'ouvrir les trésors de l'auguste harmonie.
Tu m'exauces : déjà tous les chantres des bois,
Te saluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'onde de ces ruisseaux plus doucement murmure:
Zéphir plus mollement frémit sous la verdure.
Les roseaux de Syrinx, changés en instrument,
Vont moduler des airs sous les doigts d'un amant.
Cet arbuste est plaintif, cette grotte sonore :
La parole n'est plus, et retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loisir studieux,
O Déesse ! j'entends la musique des cieux.
La terre a ses accens, et les airs lui répondent;
Les astres dans leurs cours jamais ne se confondent.
Les mondes, entraînés par leurs ressorts secrets,
Toujours en mouvement, ne se heurtent jamais :
Paraissant opposés, ils ont leur sympathie :
Dans l'accord général, chacun a sa partie;
Et les êtres unis par ton art créateur,
Forment un grand concert, digne de leur auteur.
Mais daigne enfin, quittant cette sphère hardie,
Assigner des leçons à notre mélodie.

De la scène lyrique, objet de mes travaux,
Etale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels secours, le chant, plein de ta flar
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin jusqu'à l'âm
Ce qu'il doit emprunter, pour accroître son feu:
De l'esprit, de la force, et des grâces du jeu.

Vous qui sur ce théâtre oserez vous produire,
Reçûtes-vous des traits assortis pour séduire?
N'allez point, sur la scène usurpant un autel,
Faire huer un dieu sous les traits d'un mortel.
Le monde où vous entrez est peuplé de déesses:
L'Amour, en folâtrant, y choisit ses prêtresses.
Avec des traits flétris, un teint jaune et plombé
Pourrez-vous, sans rougir, prendre le nom d'Hé
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus sa couleur olivâtre;
Dans un char transparent, par des cignes traîné
Fendre les airs, aux yeux de Paphos étonné,
Et rappeler en vain cet enfant volontaire,
Qui s'est allé cacher à l'aspect de sa mère?

Que Flore à mes regards n'ose jamais s'offrir
Sans me faire envier le bonheur de Zéphir.
Sa bouche, au doux souris, doit être aussi verm
Que les boutons de rose épars dans sa corbeille.
L'amante de Titon, pour fixer nos amours,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours
Et, sous les pampres verds dont Bacchus se cour
Le plaisir doit briller dans les yeux d'Erigone.

Que la taille et le port soient toujours adaptés
Aux rôles différens que vous représentez.
Des colosses hautains, dont l'Amour fuit les traces,
Pourront-ils badiner sous le corset des Grâces ?
La naine pourra-t-elle, avec l'air enfantin,
Me retracer Pallas une lance à la main ?
Et l'orgueil menaçant d'une reine en colère
Conviendra-t-il au front d'une simple bergère
Sachez, quand il le faut, varier votre ton,
Sévère dans Diane, emporté dans Junon.
Vous surtout qui voulez, dans vos fureurs lyriques,
Ressusciter pour nous ces paladins antiques,
Tous ces illustres fous, ces héros fabuleux;
Soyez, à nos regards, gigantesques comme eux.
C'est peu de m'étaler une jeunesse aimable,
Je hais un Amadis, s'il n'est point formidable.
Quand Roland déracine, en ses fougueux accès,
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts,
Je veux que, déployant une haute stature,
Il enrichisse l'art des dons de la nature.
S'il n'en impose point à l'œil du spectateur,
Si je ne confonds point le modèle et l'acteur,
D'un tableau sans effet bientôt je me détache;
Je ne vois qu'un enfant caché sous un panache,
Et dont le faible bras, fidèle à sa leçon,
Renverse, avec fracas, des arbres de carton.
En vain son œil menace, et sa main est armée;
Je cherche le héros, et je ris du pigmée.

Par la seule raison mon esprit enchanté,
Cherche dans le prestige un air de vérité.
Pour nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alci
Le geure de vos voix peut vous servir de guide.
Des sons frêles et doux seraient choquans et fau
Dans la bouche du Dieu qui gourmande les flots
Ces organes sont faits pour briller dans des fête
C'est d'un ton foudroyant que l'on parle aux tem
Quand les vents déchaînés mugissent une fois,
Ils ne s'apaiseut point avec des porte-voix ;
Et Jupiter lui-même, armé de son tonnerre,
Se verrait, dans sa gloire, insulté du parterre,
S'il venait, s'annonçant par un timbre argentin
Prononcer en fausset les arrêts du destin.
Mais c'est peu de la voix, c'est peu de la figu
Si vous ignorez l'art d'achever l'imposture,
De parer ces présens, d'y joindre l'action,
Et cette vérité d'où naît l'illusion.
Dans ce ressort trop dur mettez plus de mollesse
Ces muscles trop tendus ont besoin de souplesse
La grâce et la beauté d'un athlète vainqueur
Sont dans l'usage adroit de sa mâle vigueur.
Faites-vous, il le faut, une secrète étude
De chaque mouvement et de chaque attitude.
Instruits par la nature, apprenez à l'orner ;
Sur le théâtre enfin sachez vous dessiner.
C'est par-là que Chassé régna sur votre scène
Et partagea le trône où s'assied Melpomène.

Prête à favoriser vos utiles efforts,
La peinture a pour vous déroulé ses trésors.
Des grands maîtres de l'art consultez les ouvrages;
Voyez-y nos héros vivre dans leurs images.
L'un, pâlissant de rage, arrachant ses cheveux,
Semble frapper la terre et maudire les cieux:
L'autre, plus recueilli dans ses sombres alarmes,
De son œil consterné laisse tomber des larmes.
Ici, c'est un amant vengeant ses feux trahis:
Là, c'est un père en pleurs qui réclame son fils.
Dans sa noble fureur, voyez comment Achille
Est fier et menaçant, quoiqu'il reste immobile.
Quelle âme dans ce calme, et quel emportement!
Chaque fibre, à mes yeux, exprime un sentiment.
Mais auprès de Vénus cherche en vain son audace:
La fureur disparaît, et l'amour la remplace.
Entre des bras d'albâtre, à tout moment pressé
Sur le sein qu'il caresse, il languit renversé;
Son regard est brûlant, son âme est éperdue:
Aux lèvres de Cypris sa bouche est suspendue;
Et de son œil guerrier, où brillent les désirs,
Coulent ces pleurs si doux que l'on doit aux plaisirs.
Raphaël et Rubens ont droit à votre hommage:
C'est quand l'acteur peint bien qu'il nous plaît davantage.
Lorsqu'un chantre fameux, une lyre à la main,
Exerçait des accords le pouvoir souverain,
Et, par une harmonie ou belliqueuse ou tendre,
Maîtrisait le génie et l'âme d'Alexandre,

Echauffait ses transports, l'enivrait tour à tour
De douleur, de plaisir, de vengeance et d'amour,
Lui faisait, à son gré, prendre ou quitter les armes;
Pousser des cris de rage, ou répandre des larmes;
Rallumait sa fureur contre Persépolis,
Ou le précipitait sur le sein de Thaïs,
Puis-je croire qu'alors un front plein d'énergie,
De ces divers accens n'aidât point la magie?
Les regards de l'Orphée, altiers, sombres, touchans,
Peignaient les passions mieux encor que ses chants:
Dans tous ses mouvemens respirait le délire:
Son geste, son visage accompagnait sa lyre,
Et de son action l'éloquente chaleur
Transmettait à ses sons la flamme de son cœur.
  L'organe le plus beau, privé de cette flamme,
Forme un stérile bruit, qui ne va point à l'âme.
  Que l'organe pourtant ne soit point négligé.
Cet utile ressort veut être dirigé.
La nature le donne, et l'art sait le conduire,
L'affaiblir ou l'enfler, l'étendre ou le réduire;
Insinuant et doux quand il faut demander,
Terrible et véhément quand il faut commander;
Sourd dans le désespoir, sonore dans la joie,
Tantôt il se renferme, et tantôt se déploie.
Le ton est tyrannique; il s'y faut asservir;
Mais les inflexions doivent vous obéir.
Selon que l'âme souffre ou que l'âme est contente,
L'inflexion doit suivre ou vive ou gémissante.

Des sons autour de nous éclatent vainement;
Leur plus douce magie est dans le sentiment:
Le sentiment fait tout; c'est lui qui me réveille;
Par lui l'âme est admise au plaisir de l'oreille;
Et je place l'acteur, privé d'un si beau don,
Au-dessous du flûteur instruit par Vaucanson (1).
Notre goût, plus superbe avec plus de justesse,
De nos récitatifs accuse la tristesse;
Ces modulations dont le refrein glacé
Semble un hymne funèbre au sommeil adressé.
Le vrai récitatif, sans appareil frivole,
Doit marcher, doit voler, ainsi que la parole.
Pour lier l'action ce langage est formé,
Et veut être chanté, bien moins que déclamé.
Pourquoi donc tous ces cris, ces inflexions lourdes,
Ces accens prolongés sur des syllabes sourdes,
Ces froids glapissemens qu'on se plaît à filer?
Cessez de m'étourdir, quand il faut me parler.
Quittez cet attirail, cette insipide emphase,
L'écueil de notre chant, loin d'en être la base;
Et ne vous piquez plus du fol entêtement
D'endormir le public mélodieusement.
La célèbre Le Maure, honneur de votre scène,
Asservissait Euterpe aux lois de Melpomène.
Elle phrasait son chant, sans jamais le charger:
Ce qui languissait trop, elle osait l'abréger.

---

(1) Automate qui jouait de la flûte.

Ce long récitatif, où l'auditeur sommeille,
Fixait l'esprit alors, en caressant l'oreille;
Et le drame lyrique, aujourd'hui si traînant,
Avec légèreté courait au dénoûment.
Réservez, réservez la pompe musicale
Pour ces morceaux marqués où l'organe s'étale,
Où l'âme enfin s'échappe en sons plus véhémens,
Et donne un libre essor à tous ses sentimens.
Mais parmi les écarts d'une voix moins timide,
Que le motif de l'air soit toujours votre guide.
C'est ainsi qu'un sculpteur, à qui l'art est connu,
Sous le voile toujours fait soupçonner le nu.
Dans ce fracas lyrique, et ce brillant délire,
Par un maintien forcé n'apprêtez point à rire.
Craignez de vous borner à des sons éclatans;
Et gardez que vos bras, suspendus trop long-temps
Comme deux contrepoids, qu'en l'air un fil balan
Attendent, pour tomber, la fin d'une cadence.
Sans doute par le chant vous devez nous charme
Mais c'est au jeu surtout que je veux vous former.
Toi qui veux t'emparer des rôles à baguette,
Si tu n'as pour talent qu'une audace indiscrète,
Pourras-tu, l'œil en feu, bouleverser les airs,
Faire pâlir Hécate, enfler le sein des mers,
Et, perçant de Pluton le ténébreux domaine,
A tes dragons ailés parler en souveraine?
Tes yeux me peindront-ils la rage et la douleur?
Pour évoquer l'enfer, il faut de la chaleur.

Ne va point imiter ces sorcières obscures
Qui n'ont rien d'infernal, si ce n'est leurs figures,
Menacent sans fureur, s'agitent sans transport,
Et dont le moindre geste est un pénible effort.
Sisyphe, à leur aspect, et transit et succombe:
De ses doigts engourdis sa roche échappe, tombe;
Et l'ardent Ixion, surpris de frissonner,
Sur son axe immobile a cessé de tourner.
Il faut que, dans son jeu, la redoutable Armide
M'attendrisse à la fois, m'échauffe et m'intimide.
Dans ces rians jardins Renaud est endormi.
Ce n'est plus ce guerrier, ce superbe ennemi,
Ombragé d'un panache et caché sous des armes;
C'est Adonis qui dort, protégé par ses charmes.
Armide l'aperçoit, jette un cri de fureur,
S'élance, va percer son inflexible cœur....
O changement soudain! elle tremble, soupire,
Plaint ce jeune héros, le contemple et l'admire.
Trois fois, prêt à frapper, son bras s'est ranimé;
Et son bras, qui retombe, est trois fois désarmé.
Son courroux va renaître et va mourir encore:
Elle vole à Renaud, le menace, l'adore,
Laisse aller son poignard, le reprend tour à tour;
Et ses derniers transports sont des transports d'amour.
Que ces emportemens sont mêlés de tendresse!
Quel contraste frappant de force et de faiblesse!
Que de soupirs brûlans! que de secrets combats!
Que de cris et d'accens qui ne se notent pas!

A l'âme seule alors il faut que j'applaudisse :
La chanteuse s'éclipse, et fait place à l'actrice.
Il échappe souvent des sons à la douleur
Qui sont faux à l'oreille, et sont vrais pour le cœı
Quand de Psyché, mourante au milieu de l'orag
Arnould(1), les yeux en pleurs, me vient offrir l'im
Et frémit sous la nue, où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre sa voix, dans le fracas des airs ?
J'aime à voir son effroi, lorsque la foudre gronde
Et ses regards errans sur les gouffres de l'onde ;
Ses sons plaintifs et sourds me pénètrent d'horreu
Et son silence même ajoute à ma terreur.
Grâce à l'illusion, je sens trembler la terre ;
Cet airain, en roulant, me semble un vrai tonne
Ces flots que l'art soulève et sait assujettir,
Sont des flots écumans tout prêts à l'engloutir ;
Et lorsque le flambeau des pâles Euménides
Eclaire son désordre et ses grâces timides,
J'éprouve sa frayeur ; je frissonne, et je croi
Entendre tout l'enfer rugir autour de moi.
Telle est du grand talent la puissante féerie ;
Il rend tout vraisemblable, il donne à tout la vie
Il anime la scène, et, pour dicter des lois,
A peine a-t-il besoin du secours de la voix.

---

(1) Actrice charmante, dont l'expression prouvait que le je
suppléer à l'organe.

A ces divers effets comment pourrait prétendre
Celle qui sur la scène, affectant un air tendre,
Sensible par corvée, et folle par état,
Quand son air est chanté, sourit au premier fat,
Provoque les regards, va mendier l'éloge
De ce jeune amateur endormi dans sa loge;
Et, le cœur gros encor, l'œil de larmes trempé,
Arrange, en minaudant, tout le plan d'un soupé?
Que jamais votre esprit ne soit hors de la scène;
Que votre œil au hasard jamais ne se promène:
Oubliez des balcons ces muets entretiens;
Vos regards sont distraits, ils détournent les miens.
Mais vous qui, dans nos chœurs prétendus harmoniques,
Venez nous étaler vos masses organiques;
Et, circulairement rangés en espalier,
Détonnez de concert pour mieux nous ennuyer,
Vous verrai-je toujours, l'esprit et le cœur vides,
Hurlant, les bras croisés, vos refrains insipides?
Vous est-il défendu de peindre dans vos yeux,
Ou la tristesse sombre, ou les folâtres jeux?
Pour célébrer Vénus, Cérès, Flore et Pomone,
Lorsque le tambourin autour de vous résonne,
Sous des berceaux de fleurs, lorsque d'heureux amans
Entrelacent leur chiffre et gravent leurs sermens;
Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus et du Gange,
Une coupe à la main, préside à la vendange;
Quand tout est rayonnant du feu de la gaîté,
De quel œil soutenir votre immobilité?

Vous gâtez le tableau qui par vous se partage.
De grâce, criez moins, et sentez davantage;
Et que l'on puisse enfin, sur vos fronts animés,
Trouver le sens des vers par la voix exprimés....
La scène s'embellit : sur des bords solitaires
Je vois se réunir des groupes de bergères.
Des bergers amoureux ont volé sur leurs pas;
Apollon les appelle à d'aimables combats.
Des guirlandes de fleurs ont paré ces musettes.
Cent touffes de rubans décorent ces houlettes :
Déjà de l'art du chant on dispute le prix;
Les juges sont Églé, Silvanire, Cloris;
C'est dans leurs jeunes mains que brille la couronne
C'est le Goût qui l'obtient, et l'Amour qui la donı
Le Goût fut ton génie, ô toi, chantre adoré,
Toi (1), moderne Linus, par lui-même inspiré:
Que j'aimais de tes sons l'heureuse symétrie,
Leur accord, leur divorce et leur économie!
Organe de l'Amour auprès de la Beauté,
Tu versais dans les cœurs la tendre volupté.
L'amante en vain s'armait d'un orgueil inflexible;
Elle courait t'entendre, et revenait sensible.
Plus d'une fois le dieu qui préside aux saisons,
Qui fait verdir les prés et jaunir les moissons,
Las du céleste ennui, jaloux de nos hommages,
Sous les traits d'un berger parut dans nos bocages :

(1) Géliotte.

Sous ces humbles dehors, heureux et caressé,
Il retrouva les cieux dans les regards d'Issé,
Et, goûtant de deux cœurs la douce sympathie,
Fut dieu plus que jamais dans les bras de Clithie.
C'est lui sans doute encor qui vient, changeant d'autels,
Amuser sous tes traits, et charmer les mortels.
Vous qui voulez sortir de la foule profane,
Comme lui cultivez et domptez votre organe;
Corrigez-en les tons aigres, pesans ou faux;
En grâces, comme lui, transformez vos défauts.
Prétendez-vous m'offrir le lever de l'Aurore;
Que votre faible voix par degré semble éclore,
Et, soudain déployée en sons vifs et brillans,
Me retrace du jour les feux étincelans.
De l'Amour qui gémit qu'elle exprime les peines,
Se joue avec ses traits, et roule avec ses chaînes.
Peignez-vous un ruisseau; que vos sons amoureux
Coulent avec ses flots, et murmurent comme eux.
Répandez sur vos tons une aimable mollesse:
D'un organe d'airain soumettre la rudesse
A chanter les plaisirs et les ris ingénus,
C'est donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.
Tel acteur s'applaudit, et se croit sûr de plaire,
Qui d'une voix tonnante aborde une bergère;
A peine dans son art il est initié,
Et c'est en mugissant qu'il me peint l'amitié!
Mettez dans votre chant d'insensibles nuances;
Des airs lents ou pressés marquez les différences.

Ce passage est frappant, et veut de la vigueur:
Là, que l'inflexion expire avec langueur,
Et que par le succès votre voix enhardie
Ajoute, s'il se peut, à notre mélodie.
Divine Mélodie, âme de l'univers,
De tes attraits sacrés viens embellir mes vers.
Tout ressent ton pouvoir; sur les mers inconstantes
Tu retiens l'Aquilon dans les voiles flottantes.
Tu ravis, tu soumets les habitans des eaux,
Et ces hôtes ailés qui peuplent nos berceaux.
L'Amphion des forêts, tandis que tout sommeille,
Prolonge en ton honneur son amoureuse veille,
Et seul, sur un rameau, dans le calme des nuits,
Il aime à moduler ses douloureux ennuis.
Tes lois ont adouci les mœurs les plus sauvages;
Quel antre inhabité, quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables sons?
Le plus barbare écho répéta des chansons.
Dès qu'il entend gémir la trompette guerrière,
Le coursier inquiet lève sa tête altière,
Hennit, blanchit le mors, dresse ses crins mouvans,
Et s'élance aux combats, plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu suspens la misère;
Tu rends le travail doux, et la peine légère.
Que font tant de mortels en proie aux noirs chagrins,
Et que le ciel condamne à souffrir nos dédains?
Le moissonneur actif que le soleil dévore,
Le berger dans la plaine errant avant l'aurore?

ait le forgeron soulevant ses marteaux?
gneron brûlé sur ses ardens coteaux ?
ptif dans les fers? le nautonier sur l'onde?
ave enseveli dans la mine profonde?
aide indigent dans son obscur réduit?
antent : l'heure vole, et la douleur s'enfuit.
ne et discret amant, toi qui, dans ton ivresse,
ou fléchir encor ton injuste maîtresse;
le mois qui nourrit nos frêles rejetons,
it poindre les fleurs à travers leurs boutons,
scène des champs n'oses-tu la conduire?
ture est si belle à son premier sourire!
ec toi ton Églé contemple ces tableaux,
nail des vallons, et l'argent des ruisseaux
cet enchantement, que sa main se repose
: frais velouté qui décore la rose;
e puisse, à longs traits, en respirer l'odeur;
isir de ses sens va passer dans son cœur.
ous ces attraits elle osait se défendre,
y la volupté d'un chant flexible et tendre;
ntendras bientôt en secret soupirer....
aisse à l'Amour le soin de t'éclairer.
les sons n'est que l'art d'émouvoir et de plaire;
e plus doux secret pour vaincre une bergère;
bannissez l'apprêt; il nous glace; et le chant,
: maniéré, cesse d'être touchant.
avec soin la molle afféterie;
ec légèreté votre voix se varie,

Jaloux de l'embellir, craignez de la forcer;
Un organe contraint ne peut intéresser.
Soyez vrai, naturel, c'est la première grâce;
Et celle qu'on poursuit dégénère en grimace.
Pour illustrer votre art, respectez dans vos jeux
Le palais des héros et le temple des dieux.
Du trône où siége Euterpe il ne faut point descendre.
Sans indignation puis-je voir, puis-je entendre
Naziller Arlequin, grimacer Pantalon,
Où tonnait Jupiter, où chantait Apollon?
En secret indigné que sa scène avilie
Se fût prostituée aux bouffons d'Italie;
Que le Français, trompé par un charme nouveau,
Eût, pour leurs vains fredons, abandonné Rameau;
Ce dieu voulut punir ce transport idolâtre;
Et, chargeant d'un carquois ses épaules d'albâtre,
Les yeux étincelans, la fureur dans le sein,
Aux antres de Lemnos il descend chez Vulcain (1).
L'immortel, tout noirci de feux et de fumée,
Attisait de ses mains la fournaise allumée;
Mais il ne forgeait plus ces instrumens guerriers,
Ces tonnerres de Mars, ces vastes boucliers
Où l'air semble fluide, où l'onde dans sa sphère
Coule, et sert mollement de ceinture à la Terre.

---

(1) J'ai cru que l'incendie de l'Opéra pouvait fournir un épisode agréable pour terminer ce chant.

L'enclume retentit sous de plus doux travaux :
Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.
« Vulcain, dit Apollon, on profane mon culte ;
» Sur mes autels souillés chaque jour on m'insulte.
» Venge-moi. » Tout-à-coup dans les bruyans fourneaux
Des cyclopes ailés allument cent flambeaux ;
Ils volent, et déjà leur cohorte enhardie
Sur les faîtes du temple a lancé l'incendie.
Le croissant de Phébé, la conque de Cypris,
La guirlande de Flore et l'arc brillant d'Iris,
Des champs Élysiens l'immortelle parure,
Les zéphirs, les ruisseaux, les fleurs et la verdure,
Les superbes forêts, les rapides torrens,
Du souverain des mers les palais transparens,
Hélas ! tout est détruit ! On parcourt les ruines :
Là chantaient les Plaisirs et les Grâces badines.
Lemierre (1), prodiguant les charmes de sa voix,
Là disputait le prix aux syrènes des bois ;
Ici l'aimable Arnould exerçait son empire,
Et nous intéressait aux pleurs de Télaïre.
Euterpe cependant, pour nous dicter ses lois,
Rentre dans son asile, et reprend tous ses droits.
Rameau, le sceptre en main, éclipse Pergolèse :
Le Goût a reparu : le dieu du jour s'apaise ;
Et son ressentiment nous poursuivrait encor,
Si la scène à ses yeux n'eût remontré Castor.

(1) Mme. Larrivée.

LA DANSE.

CHANT QUATRIÈME.

Le jeune amant de Flore a déployé ses ailes ;
De ses nouveaux baisers naissent les fleurs nouvelles.
Les satyres légers, aux accens du hautbois,
Soulèvent, en riant, les nymphes de nos bois ;
Voyez-vous ces tritons, dont les désirs avides
Font bouillonner les flots autour des néréides ?
Ils nagent en cadence, et, joignant leurs bras nus,
Agitent doucement la conque de Vénus.
Volez, jeunes beautés ; le front ceint de feuillages,
Traversez, en dansant, les vallons, les bocages :
Ressuscitons ces jeux (1), ces folâtres loisirs
Par le Tibre adoptés au retour des Zéphirs.
Pour orner votre sein, ces roses vous demandent ;
Pour vous peindre leurs feux, vos bergers vous attendent.
Tout vous sert : cet ombrage, interceptant le jour,
Enhardit à la fois la Pudeur et l'Amour.
  Loin de nous la Sagesse et ses leçons austères !
Terpsichore, voici l'instant de tes mystères ;

(1) La danse du mois de mai, en usage chez les Romains.

Ils naissent du plaisir, je dois les respecter:
Viens, ta harpe à la main, m'apprendre à les chanter.
Léger comme tes pas, fidèle à leur cadence,
Que mon rapide vers brille, parte et s'élance.
Déesse, la nature est soumise à tes lois,
Et ton silence actif le dispute à la voix.
Le voile ingénieux de tes allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de Clio, tu sais conter aux yeux;
Et tout, jusqu'à la fable, est vivant dans tes jeux.
Des pas tardifs ou prompts la liaison savante
M'offre de cent tableaux une scène mouvante.
J'y vois du désespoir le sombre accablement,
La colère d'un dieu, les transports d'un amant,
Mars courant aux combats, Daphné prenant la fuite
Pour éviter l'amant qui vole à sa poursuite,
Les défis des pasteurs, les courses de Tempé,
Et celles de l'Amour, à Vénus échappé.

Mais de cet art charmant craignez la douce amorce;
Il rit à l'œil trompé qui n'en voit que l'écorce.
D'un trop crédule espoir n'allez pas vous bercer,
Et sondez le terrain qu'il faut ensemencer.
Avant de faire un pas, voyez si la Nature
N'a point sur les Calots calqué votre figure.
Héros, que votre taille ait de la majesté;
Berger, qu'elle nous plaise en sa légèreté.

Que votre corps liant n'offre rien de pénible,
Et se ploie aisément sur le genou flexible.

Que les pieds, avec soin rejetés en dehors,
Des jarrets trop distans rapprochent les ressorts.
Que l'épaule s'efface, et que chaque partie,
En paraissant se fuir, soit pourtant assortie.
Quelque vice secret avec vous est-il né ;
Qu'avant le pli du temps il soit déraciné.
Profitez, profitez de ces jours de souplesse,
Où chaque fibre encor tressaille avec mollesse.
Quand l'âge roidira vos muscles engourdis,
Tous les moyens alors vous seront interdits.
Cet orme contrefait penche vers le rivage,
Et d'un tronc tortueux voit sortir son feuillage;
Il serait aujourd'hui l'ornement du hameau,
Si l'art l'eût redressé quand il fut arbrisseau.
Que vos pas soient précis : d'une oreille sévère
Calculez chaque temps, sans jamais vous distraire.
Vos talens, quels qu'ils soient, n'auront qu'un faible éclat
Sans ce juge subtil, ce tact si délicat
Que la nature même, à nos plaisirs fidèle,
Pour épier les sons, a mis en sentinelle.
Ce tympan sinueux, où tout va retentir,
Doit marquer la mesure, et vous en avertir.
Un danseur sans oreille est la vivante image
D'un fou qui ne met point de suite à son langage;
Qui de mots mal cousus forme son entretien,
S'étourdit en parlant, et ne dit jamais rien.
Par ce sens dirigé, riez de l'impuissance
Du burlesque rouleau (1), sceptre de l'ignorance,

(1) Le bâton de la mesure.

Dont le geste ambulant semble vous menacer,
Et qui coupe les temps, au lieu de les fixer.
Que chaque mouvement soit naturel et libre.
Soumettez votre corps aux lois de l'équilibre.
Élevé dans les airs, soyez assujetti
Au point déterminé d'où vous êtes parti.
Émule de Gardel, dans votre essor habile,
Tombez sur un pied seul, et restez immobile.
Pour atteindre au fini de tous ces déploîmens,
N'allez point vous créer d'inutiles tourmens,
Étudier votre art comme de vils esclaves,
Ni vous emprisonner dans ces dures entraves
Qui du jeu des ressorts vous ôtent la douceur,
Et font mille martyrs, sans former un danseur.
C'est peu de m'étaler une danse savante,
Et ces sauts périlleux dont l'effort m'épouvante ;
De battre l'entrechat, de jouer du poignet,
De hasarder un rond, de faire un moulinet.
La médiocrité brigue ces avantages :
L'art a d'autres secrets pour gagner nos suffrages.
Sur le bloc arrondi d'un célèbre sculpteur
Quand l'Amour agita son flambeau créateur,
Il en fit rejaillir une vive étincelle,
Et soudain vit éclore une Vénus nouvelle,
Dont le premier regard peignit un sentiment,
Dont le premier soupir demandait un amant.
L'heureux Pigmalion brûle pour son ouvrage :
Le marbre est animé ; l'Amour veut davantage.

âces, qu'il appelle, accourent sur ses pas,
ymphe naissante a volé dans leurs bras.
ois sont des plaisirs; leurs leçons, des caresses:
ère bientôt égale ses maîtresses,
ıit dans l'art de plaire, et plaît en l'oubliant;
ns chaque attitude un jeu doux et liant,
simplicité se fait une parure,
e avec pudeur les dons de la nature,
errer sur sa bouche un sourire charmant,
âce à ses regards, se tait éloquemment.
à votre modèle, enfans de Terpsichore.
ure vous sert, il faut l'aider encore.
ıez des temps et des groupes nouveaux;
ez pas sur pas et travaux sur travaux;
sur le gazon sans y laisser vos traces:
ıe possédez rien, si vous n'avez les grâces.
ous donneront le poli des ressorts,
ɔuste harmonieux les tranquilles accords,
ıëlleux contour d'une tête flexible,
ıssages divers la nuance insensible;
ıs demi-formés, ces bras que le désir,
un doux abandon, semble tendre au plaisir;
ces ébranlemens, ces secousses légères,
ı Volupté compte au rang de ses mystères;
gestes de feu, ces repos languissans
ısqu'en leur foyer vont réchauffer nos sens.
ı élémens de l'art connaissez l'importance:
ez vos premiers pas sous un maître qui pense.

Vous avancerez plus avec moins de travaux :
Il saura profiter même de vos défauts.
C'est ainsi que Marcel, l'Albane de la Danse,
Communiquait à tout la noblesse et l'aisance.
Des mouvemens du corps il fixa l'unisson,
Et dans un art frivole il admit la Raison.
La beauté qu'il formait venait-elle à paraître;
Elle emportait le prix, et décelait son maître;
Telle brille une rose entre les autres fleurs.
Il dotait la Jeunesse en lui gagnant des cœurs.
Il me semble le voir, dans un jardin fertile,
Assujettir à l'art chaque tige indocile,
Tendre au lis incliné la main qui le suspend,
Resserrer le bouton où l'œillet se répand,
Distribuer par-tout cet accord, cette grâce
Qui pare la nature, et jamais ne l'efface.
  De cette servitude affranchis une fois,
Plus sûrs de votre vol, créez-vous d'autres lois.
Lisez au cœur de l'homme : amour, fureur, délire;
Dans vos jeux animés il faut tout reproduire :
De chaque sentiment épiez les secrets;
Démêlez les ressorts, combinez les effets.
  Inventeurs de cet art, et Pilade et Bathile
Nous ont assez appris combien il est fertile.
Dans l'action du corps puisant leur coloris,
L'un arrachait les pleurs, l'autre excitait les ris;
Et, loin du cercle étroit de cent mimes profanes,
Leurs gestes et leurs pas leur tenaient lieu d'organes.

Pour atteindre à leur palme et vous rapprocher d'eux
Laissez la gargouillade et les pas hasardeux.
Que par l'expression vos traits s'épanouissent :
L'âme doit commander, que les pieds obéissent.
Un mécanisme vain suffit pour un sauteur :
Mariez les talens du peintre et de l'acteur ;
Et, prenant votre essor loin des routes tracées,
Dans vos pas, s'il se peut, enchaînez des pensées.

Mais si vous prétendez aux immortels festons,
De masques odieux débarrassez vos fronts.
De chaque passion le turbulent orage
Avec des traits de feu se peint sur le visage :
On y voit le Chagrin d'un crêpe se voiler,
Sourire le Bonheur, la Joie étinceler ;
L'âme se montre à nu dans ce miroir sincère.
Pourquoi donc le charger d'une forme étrangère ?
Un visage postiche et privé de contour,
Un plâtre enluminé, me rendra-t-il l'Amour ?
Comment les passions, dans leur fougue énergique,
'ourront-elles percer l'enveloppe gothique,
'immobile carton inventé par l'Ennui,
u'un danseur met toujours entre nos cœurs et lui ?
lles des sombres bords, déités infernales,
eignez sur vos fronts ces flammes sépulcrales :
:uves, ondains, tritons, dieux soumis au trident,
itlez vos teints verd-pré, vos visages d'argent :
its, ayez plus d'adresse, et moins de bouffissure :
istres de nos ballets, respectez la nature.

Indifférente et libre, une nymphe des bois
Pour seule arme aux Amours opposait son carquois;
Et souvent renversait de ses flèches rapides
Le faon aux pieds légers, et les biches timides.
Errante, l'arc en main, de réduit en réduit,
Un faune l'aperçoit, s'enflamme et la poursuit.
Voyez les mouvemens dont leur âme est atteinte,
Et l'aile du désir, et le vol de la crainte.
Quelle ardeur dans tous deux! que d'agiles détours!
Le faune joint la nymphe; elle échappe toujours.
Elle se sauve enfin tremblante, sans compagne,
Et gagne, en haletant, le haut d'une montagne.
Là, se laissant aller près d'un arbre voisin,
Son col abandonné touche aux lis de son sein.
Le faune reparaît: il tressaille de joie,
Et retrouve sa force en retrouvant sa proie.
Ses yeux sont des flambeaux; ses pas sont des éclairs:
Une flèche est moins prompte à traverser les airs.
La nouvelle Daphné frémit, tremble, chancelle;
Au front de son amant l'espérance étincelle;
Du fugitif objet, qu'effarouchent ses vœux,
Déjà son souffle ardent fait voler les cheveux:
Il l'atteint, il soupire, il demande sa grâce:
Le faune s'embellit, la nymphe s'embarrasse,
Se livre par degrés à ce trouble enchanteur,
Tombe, se laisse vaincre, et pardonne au vainqueur.
D'un simulacre vain la froide dissonnance
De ces divers combats rendra-t-il la nuance?

verrai-je la crainte et ses frémissemens,
e trouble, les désirs, et l'ardeur des amans?
Que n'ai-je le génie et le pinceau d'Apelle!
lard, à mes esprits ce tableau te rappelle.
mais nymphe des bois n'eut tant d'agilité:
oujours l'essaim des Ris voltige à ton côté.
ue tu mélanges bien, ô belle enchanteresse,
a force avec la grâce, et l'aisance et l'adresse!
u sais avec tant d'art entremêler tes pas,
ue l'œil ne peut les suivre, et ne les confond pas.
 papillon s'envole avec moins de vitesse,
t pèse plus que toi sur les fleurs qu'il caresse.
 peindre, c'est louer ton émule divin (1):
place au même rang la nymphe et le sylvain;
partage l'honneur de ta palme brillante;
ppomène à la course égalait Athalante.
ous deux, dans cette arène où vous régnez sur moi,
ous cueillez le laurier; mais la pomme est pour toi.
Mon œil sur ces objets trop long-temps se repose;
fuse, reprends le joug que Terpsichore impose:
mans de la déesse, elle a choisi ma voix
our consacrer son art et vous dicter ses lois.
uyez loin de ses yeux, pagodes vernissées,
ans vos groupes sans goût tristement compassées,
uyez.... Qui vous donna le droit, le droit affreux
e venir dans leur temple effaroucher les Jeux?

---

(1) Dauberval.

Que la Danse toujours annonce un caractère.
Qu'elle soit tour-à-tour noble, vive ou légère.
M'offrez-vous des héros; modelez-vous sur eux:
Que vos pas soient précis, graves, majestueux.
Lorsque le grand Dupré, d'une marche hautaine,
Orné de son panache, avançait sur la scène,
On croyait voir un dieu demander des autels,
Et venir se mêler aux danses des mortels.
Dans tous ses déploîmens sa danse simple et pure
N'était qu'un doux accord des dons de la nature.
Vestris, par le brillant, le fini de ses pas,
Nous rappelle son maître, et ne l'éclipse pas.

Bacchantes, exprimez les fureurs de l'ivresse:
Tournez rapidement sous le dieu qui vous presse.
Filles du noir Cocyte, armez-vous de flambeaux;
Elancez-vous par bonds; que vos pas inégaux,
Egarés, incertains, peignent l'affreuse rage,
Le tumulte de l'âme, et la soif du carnage.
Transportez les enfers sur vos fronts allumés,
Et décrivez en l'air des cercles enflammés.

Zéphirs, d'un vol léger caressez les feuillages,
Et, sans être entendus, parcourez les bocages.
On rit de ces Zéphirs orageux et massifs,
Qui font gémir les airs sous leurs bonds convulsifs.
A ce bruit inconnu, Flore en tremblant s'éveille;
Ils ont déjà courbé les fleurs de sa corbeille:
Elle craint, à l'aspect de ses nouveaux amans,
Pour le trône fragile où s'assied le Printemps;

Et le Parterre enfin renvoie, avec justice,
Ces sauteurs maladroits bondir dans la coulisse.
L'heureuse Germanie est fertile en danseurs;
Et simple dans sa danse, ainsi que dans ses mœurs,
Elle nous a transmis (1) celle qui, dans nos fêtes,
A nos jeunes beautés fait le plus de conquêtes.
Connaissez tous ces pas, tous ces enlacemens,
Ces gestes naturels, qui sont des sentimens;
Cet abandon facile et fait pour la tendresse,
Qui rapproche l'amant du sein de sa maîtresse;
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau;
Et ce piége si doux, où l'amante enchaînée
A permettre un larcin est toujours condamnée.
Combien je vous regrette, ô temps, ô jours heureux,
Où, dans les murs de Sparte, et dans ses plus beaux jeux,
Se partageant en chœurs, des vierges ingénues
Dansaient sans indécence, et dansaient toujours nues!
Que de secrets trésors dévoilés aux Amours!
Quel charme arrondissait tous ces légers contours!
A chaque mouvement, que de beautés écloses!
Quels frais monceaux de lis, mêlés de quelques roses!
Que dis-je? aux yeux surpris de l'amant enchanté,
La céleste Pudeur voilait la nudité.
Vous que Vénus instruit, qui, pour première étude,
Avez de tous ses jeux la savante habitude,

(1) La walse et l'allemande.

Surpassez ces tableaux; et, sous le vêtement,
Que l'amour exprimé frappe l'œil de l'amant.
Que vos illusions sur mes yeux se répandent;
Je vous livre mon cœur, et mes sens vous attendent.
Là, par des mouvemens souples et négligés,
Par des balançemens avec art prolongés,
Imitez les langueurs de la douce mollesse :
N'allez point par des sauts fatiguer sa paresse.
Ici, nous séduisant par la vivacité,
Peignez dans votre essor un cœur plus agité.
Que vos bras, jusqu'à nous toujours prêts à s'étendr
Soient autant de filets où l'on cherche à se prendre
Marquez tous les degrés de l'amoureux débat,
L'instant de la victoire et celui du combat,
Le calme du bonheur, le feu d'une caresse :
Fuyez, arrêtez-vous, suspendez votre ivresse :
Comme Guimard enfin, appelez les désirs,
Et que vos pas brillans soient le vol des plaisirs.
C'est ainsi que Sallé, qui brilla sur la scène,
Émule des Amours, en paraissait la reine.
La tendre Volupté présidait à ses pas,
Animait ses regards, et jouait dans ses bras.
Comme elle, cependant, sur ces heureux mystère
Laissez toujours tomber quelques gazes légères;
Et, ne montrant jamais qu'un seul coin du tableau,
Laissez-nous soulever le reste du rideau.
Par des pas trop lascifs n'offensez point la vue;
Vénus même prescrit l'adroite retenue.

Enlacez-vous vos bras autour de votre amant ;
N'allez point, sans pudeur à nos yeux vous pâmant,
Outrager la décence, et, sirène muette,
Proposer au public un bonheur qu'il rejette.
  Aux talens naturels, que l'art soit réuni :
Telle est, à nos regards, la Danse de Lani.
Précision, vitesse, esprit, tout s'y rassemble.
Les détails sont parfaits, sans altérer l'ensemble.
Elle enchante l'oreille et ne l'égare pas.
La valeur de la note est toujours dans ses pas.
  Heinel la suit, Heinel que l'Amour lui préfère !
Dans tous ses mouvemens, quelle âme douce et fière!
Parmi le chœur dansant, autour d'elle empressé,
Elle paraît, s'élève, et tout est éclipsé....
La mortelle n'est plus, j'encense la déesse.
Hébé pour la fraîcheur, Pallas pour la noblesse,
Elle imprime à ses pas je ne sais quoi d'altier,
Et l'œil qui l'admira ne la peut oublier.
  Il est une autre gloire où vous pouvez atteindre ;
Il faut tout embrasser, tout sentir et tout peindre.
La Danse doit m'offrir d'innombrables tableaux.
Transfuges des palais, dansez sous des berceaux.
L'art brillant des couleurs, avec même avantage,
Élève un temple auguste, et nous ouvre un bocage.
Tout objet bien saisi conserve un prix réel :
Teniers est aujourd'hui l'égal de Raphaël.
  Quelle nymphe légère à mes yeux se présente!
Déesse, elle folâtre, et n'est point imposante.

Son front s'épanouit avec sérénité;
Ses cheveux sont flottans, le rire est sa beauté.
D'un feston de jasmins sa tête est couronnée,
Et sa robe voltige, aux vents abandonnée.
Mille songes légers l'environnent toujours;
Plus que le printemps même, elle fait les beaux jours
Des matelots joyeux rassemblés auprès d'elle,
Détonnent à sa gloire une ronde nouvelle,
Et de jeunes pasteurs, désertant les hameaux,
Viennent la saluer au son des chalumeaux.
C'est l'aimable Gaîté : qui peut la méconnaître,
Au chagrin qui s'envole, aux jeux qu'elle a fait naître
Fille de l'innocence, image du bonheur,
Le charme qui te suit a passé dans mon cœur!
Sur ce gazon fleuri, qu'elle a choisi pour trône,
Pasteurs, exécutons les Danses qu'elle ordonne.
Que trop d'art n'aille point amortir notre feu:
La Danse d'un berger n'est pas celle d'un dieu.
Vous qui me transportez dans ces fêtes rustiques,
Laissez votre routine et vos pas méthodiques;
La nature est si belle! ah! ne l'altérez pas:
Elle hait la contrainte, et meurt sous le compas.
Venez : transportons-nous dans ces belles contrées
Des rayons d'un ciel pur en tout temps colorées.
Déjà l'air est plus frais : Phébus vers l'occident
Précipite sa course et son char moins ardent.
Les mobiles sillons, de sa pourpre brillante,
Font resplendir au loin la mer étincelante.

Sous des bosquets rians qu'embaume l'oranger,
Chaque jeune bergère a conduit son berger.
Les uns de joncs tressés composent leur coiffure ;
D'autres, avec des fleurs, nattent leur chevelure.
On s'anime à l'envi de l'œil et de la voix :
Le tambourin résonne, et tout part à la fois :
Je ne sais quel instinct régle chaque attitude :
La grâce, ailleurs captive, ici naît sans étude.
Les gestes et les pas, d'un mutuel accord,
Peignent la même ivresse et le même transport.
Sur des bras vigoureux on soulève une belle :
On s'enlace, on s'élève, on retombe avec elle.
Que de baisers reçus, ou ravis, ou donnés !
Que de crimes charmans, aussitôt pardonnés !
L'ombre n'interrompt pas cette douce démence :
Lorsqu'un plaisir s'envole, un plaisir recommence.
Pour s'occuper la nuit, l'amante, en ce moment,
Dépose dans son cœur les traits de son amant,
Et le lendemain même, alors qu'elle s'éveille,
Répète encor les airs qu'ils ont dansés la veille.
   Provence fortunée, asile aimé des cieux,
Que j'aimerais ton ciel, ton délire et tes jeux !
Ici, tout est glacé, tout est morne, ou fantasque :
Du bonheur qui te rit nous n'avons que le masque.
Les temples de nos arts sont de tristes réduits
Où nous courons en pompe étaler nos ennuis.
Sans perdre nos défauts, perdant nos avantages,
Nous briguons en bâillant le beau titre de sages.

La jeunesse elle-même, éteinte dans sa fleur,
S'agite sans ivresse et jouit sans chaleur.
Ce fleuve, qui jadis arrosait la prairie,
N'est plus qu'un filet d'eau dont la source est tarie,
Et l'on voit de son or le luxe dégoûté,
Gager des malheureux, pour rire à son côté.

Fous ténébreux et vains, qui n'aimant que vous-mêmes,
Des rêves de vos nuits composez vos systèmes;
Catons prématurés, qui, froids calculateurs,
Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs;
Vous qui, dans vos boudoirs, sur l'ouate et la soie
Savourez les langueurs où votre âme se noie,
Et changez chaque jour, pour seuls amusemens,
De chiens, de perroquets, de magots et d'amans;
Compilateurs pesans; toi, cruel moraliste,
Qui crois consoler l'homme, en le rendant plus triste;
Peuple immense de sots, de mollesse hébêté,
Poëtes sans esprit, et catins sans beauté,
Honoraires bouffons; toi, frélon inutile,
Qui dévores le miel que l'abeille distille;
Vous tous qui, variant vos lugubres travers,
Chacun, pour votre compte, ennuyez l'univers;
Dansez.... sortez du cercle où l'on vous emprisonne;
Répandez sur la vie un sel qui l'assaisonne;
Le temps s'échappe, il fuit; sachez vous en saisir,
Et végétez du moins dans le sein du plaisir.....

Ma carrière est remplie. O Muse que j'encense!
Souris à mes travaux, voilà ma récompense.

J'ai célébré les jeux qui plaisent à mon cœur ;
Qui m'ont séduit peut-être en peignant le bonheur.
Puissent, puissent mes chants rajeunir notre scène,
De funèbres attraits embellir Melpomène ;
A ses aimables sœurs prêter des ornemens,
Et leur former par-tout de fidèles amans !
Amour, si dans mes vers je t'ai marqué mon zèle,
A la postérité porte-les sur ton aile !
Dieu charmant, tous les arts te doivent leur beauté ;
Et sous leurs traits divers c'est toi que j'ai chanté.

LA MANIÈRE
DE LIRE LES VERS ;

PAR N. FRANÇOIS (de Neufchâteau),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

LA MANIÈRE

DE

IRE LES VERS.

:, sot lecteur, dont la triste manie
de nos accords la savante harmonie;
par pitié! Quel funeste travers,
t d'Apollon, te fait lire des vers?
i ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
ie avec lenteur son fausset monotone;
ux du génie, en nos vers allumés,
llent jamais tes yeux inanimés;
ture enfin, dolente psalmodie,
ien, ne peint rien à mon âme engourdie,
u laisse-moi fuir. Ton regard abattu
rd de Méduse a l'affreuse vertu.
ur, qu'ont glacé tes sons et ta présence,
bir le supplice inventé par Mézence:
aches vivant au cadavre d'un mort.
f à ta voix, Phébus même s'endort;
llante main laisse tomber sa lyre.
peu d'aimer les vers, il faut les savoir lire;
avoir appris cet art mélodieux
ler dignement le langage des dieux;
qui, par les tons des phrases cadencées,
de l harmonie et du nombre aux pensées;

Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille et subjugue le cœur.
« D'où vient, me diras-tu, cette brusque apostrophe?
» Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe;
» Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
» Et le teint de Vénus peut se passer de fard.
» L'harmonieux débit, que ta muse me vante,
» Ne séduisit jamais une oreille savante.
» De cette illusion qu'un autre soit épris;
» Mais la vérité nue a pour moi plus de prix ».
Hé quoi! d'une lecture insipide et glacée
Tu prétends attrister mon oreille lassée!
Quoi, traître! à tes côtés tu prétends m'enchaîner!
A loisir, en détail, tu veux m'assassiner!
Dans les longs bâillemens et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles!
Et toujours méthodique, et toujours concerté,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté!
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole!
Ah! garde pour toi seul ton scrupule frivole;
Sois captif dans le cercle obscur et limité
Qui fut tracé des mains de l'uniformité;
Aux lois de ton compas asservis Melpomène,
Et la douleur de Phèdre, et l'amour de Chimène;
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre, égaré dans les cieux;
Meurs d'ennui, j'y consens; sois barbare à ton aise,
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse;

N'exige pas du moins, insensible lecteur,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
Sans trop annoncer l'art, embellit la nature;
Et les traits que la muse éternise en ses chants,
Récités avec grâce, en seront plus touchans;
Ils laisseront dans l'âme une trace durable,
Du génie éloquent empreinte inaltérable;
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.
Jadis on les chantait. Les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus,
Ces rochers attentifs à la voix de Linus;
Et Sparte qui s'éveille aux accens de Tyrthée,
Et Therpandre apaisant la foule révoltée,
Et le jeune David. par ses psaumes hébreux,
Calmant du vieux Saül les accès douloureux;
Et Timothée, au sein de Babylone en cendre,
Disposant à son gré de l'âme d'Alexandre?
Les poëtes divins, maîtres des natións,
Savaient noter alors l'accent des passions;
L'âme était adoucie, et l'oreille charmée,
Et même des tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois.
L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les dieux mêmes, les dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacraient les miracles.

Chez les fils de Cadmus, peuples ingénieux,
Que les sons de la lyre étaient harmonieux !
Que, dans ces beaux climats, l'exacte prosodie
Aux chansons des neuf Sœurs prêtait de mélodie !
On voyait, à côté des dactyles volans,
Le spondée alongé se traîner à pas lents.
Chaque mot chez les Grecs, amans de la mesure,
Se pliait de lui-même aux lois de la césure.
Chaque genre eut son rhythme : en vers majestueux
L'Epopée entonna ses récits fastueux ;
La modeste Elégie eut recours au distique ;
Archiloque s'arma de l'ïambe caustique ;
A des mètres divers Alcée, Anacréon
Prêtèrent leur génie, et leur gloire et leur nom.
Pour nous, enfans des Goths, Apollon, plus avare,
A dédaigné long-temps notre jargon barbare.
Ce jargon s'est poli : les Muses, sur nos bords,
Ont d'une mine ingrate arraché des trésors.
O Racine ! ô Boileau ! votre savante audace
Fait parler notre langue aux échos du Parnasse ;
Ce rebelle instrument rend des accens flatteurs.
Vous peignez la nature en sons imitateurs ;
Tantôt doux et légers, tantôt pesans et graves.
Votre Apollon est libre au milieu des entraves ;
Et l'oreille, attentive au charme de vos vers,
Croit de Virgile même entendre les concerts.
Mais ces vers, mal rendus, perdent leur énergie.
Il est une secrète et puissante magie,

Il est un art de lire, et de se pénétrer
Des transports qu'un auteur nous voulut inspirer ;
D'entrer dans sa pensée, et, d'une voix facile,
D'assortir en tout temps son organe à son style ;
D'atteindre son essor, d'éviter avec lui
Et la monotonie, et l'enflure et l'ennui ;
D'égayer à la fois, de la voix et du geste,
Ces mots, ces traits piquans d'un railleur vif et leste ;
De donner leur couleur aux comiques tableaux
Qu'a tracés en riant la muse des Boileaux ;
De prendre un ton plus doux, que la tendresse anime,
Dans ces vers que prononce ou Zaïre ou Monime ;
D'emprunter le coup d'œil et l'âme d'un héros,
Quand Coligny d'un mot fait pâlir ses bourreaux ;
De s'élever enfin jusqu'au ton d'un grand homme.
Toi qui peignis si bien les alarmes de Rome,
O Virgile ! tes vers avec art étaient lus,
Lorsque tu fis pleurer la mort de Marcellus ;
Lorsque tu recueillis ces larmes maternelles,
Ces regrets si touchans, ces douleurs éternelles :
D'un triste enthousiasme alors tu t'enivrais ;
Pour arracher des pleurs, toi-même tu pleurais.
Et tu viens, froid lecteur, d'une voix indiscrète,
Réciter nos chansons comme on lit la gazette !
La muse en vain comptait sur ses enchantemens ;
Tes mains, tes froides mains brisent ses talismans !
Loin de persuader, dans ta bouche odieuse
La vérité déplaît, triste et fastidieuse.

Sous les traits de l'ennui la raison perd ses droits:
Il faut et nous instruire, et nous plaire à la fois:
Qui veut gagner mon cœur doit flatter mes oreilles.
Ah! qu'un rimeur, jaloux du succès de ses veilles,
Frémira de t'ouïr, didactique lecteur,
Défigurer des vers dont il sera l'auteur!
Ah! comme à chaque mot que ta bouche estropie
Il murmure en secret de ton audace impie!
Un père, juste ciel, peut-il voir ses enfans
Condamnés, sous ses yeux, à périr tout vivans!
Le poëte indigné, qu'un sot lecteur mutile,
Fera pour se contraindre un effort inutile:
Il n'est respect humain qui le puisse arrêter;
La nature souffrante enfin va l'emporter:
« Quoi! bourreau, tu poursuis! Cesse, je t'en conjure,
» De faire à mes écrits cette mortelle injure.
» Tu me servirais mieux si tu m'estimais moins.
» Ou ne me lis jamais, ou lis-moi sans témoins ».
J'approuve ce transport d'une muse échauffée.
Tel on dit autrefois que Rameau, notre Orphée,
Dans son juste dépit, avoué d'Apollon,
D'un mauvais concertant brisa le violon.
Autant il frémissait quand des voix infidèles
Hurlaient à l'Opéra ses chansons immortelles;
Autant il admirait tes accens et tes yeux,
Arnould! seule déesse au théâtre des dieux.
Il embellissait tout; tes charmes l'embellirent;
Et du moins ses talens des tiens s'enorgueillirent.

s si le goût du chant fait le prix des beaux airs,
mpe du débit est le charme des vers.
-vous ce cristal, où les yeux d'une belle
hent de ses attraits une image fidèle?
oit être un lecteur : il offre à notre esprit
roir animé des beautés d'un écrit.
nte de Narcisse, en nos forêts errante,
d'un dernier mot la syllabe mourante;
les chants de la muse écho plus assidu,
ce qu'elle prononce, un lecteur l'a rendu.
ıte poésie, en merveilles fertile,
a double chaleur et de l'âme et du style;
erve inspirée, un choix de mots heureux,
ırs mis à leur place, et tous d'accord entr'eux;
thme à la raison marié sans contrainte,
ruit du travail sans sa pénible empreinte.
es traits sont perdus, tout ce prestige est vain,
. du lecteur manque à l'art de l'écrivain.
nille beautés qu'un voile diaphane
à l'œil instruit, cache au regard profane;
: secret du goût. Un lecteur éclairé
n vous initie à ce charme ignoré.
ıpide coup d'œil il embrasse une page,
le loin le vers, le mot qui fait image;
ur les détails faibles ou moins brillans,
onner plus de prix aux morceaux plus saillans;
près son auteur, à son esprit se livre,
ıoins qu'il ne semble improviser un livre;

Tant il sait à propos, ou moins grave, ou plus
Descendre sans bassesse, et monter sans effor
Combien d'art il lui faut! C'est peu qu'il fasse e
L'organe le plus souple, et la voix la plus tend
C'est peu qu'il réunisse à ces premiers talens
Un geste pittoresque, et des regards parlaus :
Que dis-je? ce n'est rien, si le ciel inflexible,
Pour le rendre éloquent, ne l'a créé sensible.

Ah! comme, en prononçant des vers méloc
La flamme du génie animera ses yeux!
Comme il captivera nos âmes entraînées!
Comme il fera couler les heures enchaînées!
Comme on se souviendra des vers qu'il aura l
Imprimés dans le cœur, ils n'en sortiront plu
O d'une voix fidèle accord juste et suprême!
C'est mieux qu'un instrument; c'est la musique
Qui note chaque mot, lui donne son accent,
Et prête à la pensée un charme plus puissant.
Tout poëte le sait : tout poëte cultive
L'art de tenir l'oreille enchaînée et captive.
N'est-ce pas à cet art que tant d'auteurs fêtés
Out dû tous leurs succès dans nos sociétés?
Qui compose avec feu, déclame avec ivresse.

Mais sitôt qu'un ouvrage, échappé de la p
Chez Lejay, chez Duchesne étale avec orgueil
Un frontispice orné de la main de Long il,
Du goût de l'acheteur son succès va dépendre
Le poëte par-tout ne peut se faire entendre,

ſi par-tout, dans le monde, accompagner ses vers ;
ls tomberont, hélas ! s'ils sont lus de travers :
ien ne peut les sauver d'un funeste naufrage.
Crassus, en digérant, veut parcourir l'ouvrage ;
l l'ouvre avec dédain, prend un ton de censeur,
àille à chaque syllabe, et se croit connaisseur.
rassus, tout opprimé des vapeurs de sa table,
uge le triste écrit, le trouve détestable,
laint son argent, se fâche, et déclare, en un mot,
e libraire un fripon, et le poëte un sot.
Ionseigneur le décide ; un flatteur s'extasie.
Laissons là ce vain juge. Entrons chez Aspasie :
spasie aux bons vers aime à mettre le prix,
t sa table est toujours ouverte aux beaux esprits.
uatre heures ont sonné. La belle, à sa toilette,
aigne entendre l'écrit du malheureux poëte.
ertain petit abbé, lecteur officieux,
ommence en minaudant ; et, d'un air précieux,
ajuste son collet, bégaie une tirade ;
'interrompt pour placer une turlupinade ;
lit aux endroits touchans, commente les bons mots ;
Et, sautant les feuillets de propos en propos,
Enfin monsieur l'abbé, plus étourdi qu'un page,
Sans s'en douter, arrive à la dernière page.
La belle, cependant, caresse un petit chien,
Regarde en un miroir si son rouge va bien.
« — Convenez-en, l'abbé, le style est pitoyable.
» -Affreux.-Le dénoûment est trop brusque.-Effroyable:

» Cela n'est point filé. — C'est d'un triste, d'ailleurs!
» D'un sombre!-Oh! oui, madame, à donner des vapeurs».
Sur ce mot de vapeurs, on annonce à la belle
Un fat qui va jouer une scène nouvelle.
Ce fat est un docteur, un charlatan mielleux,
Sans esprit, mais pourtant trouvé miraculeux,
L'Esculape du jour: «—Autant qu'il m'en souvienne,
» Dit-il, c'est aujourd'hui votre jour de migraine?
» — Vraiment, oui; rien n'échappe à notre cher docteur.
» — Madame... Mais pardon, je trouble le lecteur.
» Je suis désespéré d'interrompre... L'ouvrage
» Est-il bon? — Il est neuf. — A-t-il votre suffrage?
» — Allons, mon cher docteur, vous-même jugez-en.—
» Moi, madame!-Voyons.-Est-ce un drame, un roman?
» Quelque conte moral? — Eh non, c'est un poëme.
» — Oh! les vignettes sont d'une beauté suprême!
» Madame, avez-vous vu ces guirlandes de fleurs,
» Ces Nymphes, ces Amours, ces bosquets enchanteurs?
» — Ah! vous avez raison, les planches sont uniques;
» Les sujets cependant en sont un peu cyniques:
» Mais ce n'est pas assez d'admirer le graveur;
» Docteur, jugez l'écrit, et jugez sans faveur.
» — Madame, prononcez; soyez mon Uranie:
» Ce n'est qu'à la beauté de juger le génie.
» -Ah! docteur, vous flattez...-Mais enfin!-Entre nous,
» L'ouvrage ne vaut rien. — Je m'en rapporte à vous,
» Madame; et dès ce soir, dans toutes mes visites,
» Je règle mon avis sur ce que vous me dites.

Ah! d'honneur, ce serait un fâcheux embarras
De lire tous les vers qu'on trouve beaux ou plats!
De votre opinion l'on vous demande compte :
Hésiter, rester court, ce serait une honte ;
Il faut prendre un parti : je n'y manque jamais ;
Et, pour ne risquer rien, je trouve tout mauvais. »
oilà comme on vous lit! voilà comme on vous juge,
ıfortunés rimeurs! Sans espoir, sans refuge,
'ous serez condamnés par de légers esprits,
)ui dénigrent souvent ce qu'ils n'ont pas compris.
.eurs dédains aux laquais renverront la brochure.
Que je vous plains surtout, si, pour dernière injure,
'os vers en un café courent se présenter!
'adius s'en empare, et les veut réciter.
l scande pesamment leurs légers hémistiches,
'rouve les tours gênés, les ornemens postiches,
:t les fait trouver tels par son ton de pédant.
Iais Damis, de vos vers admirateur ardent,
)amis, qui rapporta des bords de la Garonne
'inefflaçable accent de la race gasconne,
outient qué lé poëme est excellent, sandis!
l lé prend, il lé lit d'un ton dé cadédis.
son panégyrique on est loin de souscrire :
ux dépens de l'auteur son accent vous fait rire ;
:t l'auditeur trompé, qu'il lasse jusqu'au bout,
ux vices du poëme impute son dégoût.
Combien d'autres oisons, au débit fade et triste,
'ourraient de ces portraits grossir encor la liste!

On se plaint du vain tas des auteurs importuns ;
Mais les mauvais lecteurs sont encor plus communs.
Celui-ci, des bergers enflant le dialogue,
Change en lambeau tragique une riante églogue ;
Comme Oreste en fureur fait hurler Corydon,
Et veut armer Philis du poignard de Didon.
Celui-là, déclamant des riens avec emphase,
Se rengorge et s'admire en finissant la phrase ;
Et son œil inquiet, de moment en moment,
Va quêter à la ronde un applaudissement.
L'un, trop précipité, ne fait jamais de pause ;
L'autre, à chaque syllabe, hésite et se repose.
Bouffon perpétuel, l'un rit hors de saison ;
L'autre, ennuyeux pleureur, s'attendrit sans raison.
Il en est qui, sans cesse aux balcons du théâtre,
Admirant un acteur dont on est idolâtre,
Copistes de son jeu, singes de ses défauts,
Gauches imitateurs des accens les plus faux,
Se sont fait une longue et puérile étude
De ses gestes d'emprunt, de ses tons d'habitude,
Et qui, sans vérité, sans grâce, sans chaleur,
Sous le talent d'un autre ont étouffé le leur.
Ah ! laissons-les briguer, servilement fidèles,
L'honneur de ressembler à de mauvais modèles.
Il faut être soi-même ; et l'on doit bien songer
Qu'on ne s'embellit point par un masque étranger :
Il ne sied qu'à Pasquin de copier Moncade.
J'ai vu d'autres lecteurs, à l'air mielleux et fade,

Sous un faux appareil de sensibilité,
D'un esprit sec et froid cacher la nullité;
Un rien fait tressaillir leurs fibres susceptibles
Des traits de sentiment les plus imperceptibles.
Mais l'imposture perce à travers ces grands mots;
L'exagération n'en impose qu'aux sots.
Au sublime, en ce point, si nous voulons atteindre,
N'affectons jamais rien ; tout excès est à craindre :
Trop de simplicité vaut mieux que trop d'apprêt.
L'art qui se fait sentir est un art indiscret :
Le sublime est toujours voisin de la nature.
Gardons-nous d'imiter, dans sa folle lecture,
Dans ses roulemens d'yeux et ses contorsions,
Ce fanatique amant de ses productions,
Ce furieux rimeur qui, d'un ton ridicule,
Comme un vrai possédé, s'agite, gesticule,
Tourmente notre oreille, épuise son gosier,
Et croit être sublime à force de crier.
Jadis sur son trépied la Sibylle tremblante,
D'un dieu même remplie, était moins violente.
O poëtes chéris! ô troubadours charmans!
Laissez à des jongleurs ces affreux hurlemens;
Soyez simples et vrais : cette fureur maussade
Étonne quelquefois, jamais ne persuade.
A quelque mouvement qu'on se laisse emporter,
Jamais du naturel il ne faut s'écarter.
Vous affectez en vain ce ton d'énergumène,
Cette fausse chaleur, cette voix plus qu'humaine;

Prédicateurs forcés, vos terribles sermons,
Sans émouvoir nos cœurs, déchirent vos poumons.
Oh ! que j'aime bien mieux le lecteur doux et sage,
Dont le feu modéré s'accroît à chaque page ;
Et qui, dès son début, sans le prendre si haut,
Ménage sa chaleur, et tonne quand il faut !
Ainsi, quand Nivernais veut, aux Muses fidèle,
Lire à l'Académie une fable nouvelle,
Il sait d'un charme heureux enivrer les esprits ;
Chaque vers est saillant, chaque mot a son prix :
Tout fait image en lui, tout sert à l'éloquence,
Ses discours, ses regards, et même son silence.
Ainsi les Grecs charmés environnaient Nestor :
Il cessait de parler... on l'écoutait encor.

FRAGMENS

DU

POËME DES STYLES.

PAR L'ABBÉ COURNAND,

ROFESSEUR DE LITTÉRATURE AU COLLÉGE DE FRANCE

'récédés des Idées générales sur les Styles, par BUFFON.

22*

L'ÉTENDUE du POEME DES STYLES ne nous permettant pas de le donner en entier, nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs, en plaçant à la fin de ce volume, uniquement consacré à l'instruction, les passages qui nous ont paru les plus remarquables.

Avant de donner les fragmens du POEME DES STYLES, nous avons cru devoir les faire précéder d'un extrait du *Discours sur les Styles*, par BUFFON ; ouvrage auquel il ne manque, pour être un poëme didactique, que la rime et la cadence.

IDEES GENERALES
SUR LE STYLE,

ET

PRÉCEPTES SUR LA MANIÈRE D'ÉCRIRE,

Extrait du Discours sur les Styles, *et de réception à l'Académie Française; par* Buffon.

Le *style* n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le *style* devient ferme, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégans qu'ils soient, le *style* sera diffus, lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéamens, qu'on

déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées : plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le *style*; mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle

son mouvement, et le soumet à des lois : sans cela, le meilleur écrivain s'égare ; sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans ses détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit ; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différens temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées ; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'es-

prit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et, comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres; il demeure donc dans la perplexité : mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume; il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire : les idées se succéderont aisément, et le *style* sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra par-tout, et donnera de la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur, et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le *style* deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre par-tout des traits saillans; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force, en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instans, que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition; l'on ne présente qu'un côté de l'objet; on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence, que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Aussi plus on mettra de cet

esprit mince et brillant dans un écrit, moir il aura de nerf, de lumière, de chaleur et d *style*, à moins que cet esprit ne soit lui-mêm le fonds du sujet, et que l'écrivain n'ait pas e d'autre objet que la plaisanterie ; alors l'art c dire de petites choses devient peut-être pl difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel, qu la peine qu'on se donne pour exprimer d choses ordinaires ou communes, d'une m nière singulière ou pompeuse ; rien ne dégra plus l'écrivain : loin de l'admirer, on le plai d'avoir passé tant de temps à faire de nouvell combinaisons de syllabes, pour ne dire que que tout le monde a dit. Ce défaut est celui d esprits cultivés, mais stériles : ils ont des mo en abondance, point d'idées ; ils travaille donc sur les mots, et s'imaginent avoir con biné des idées, parce qu'ils ont arrangé d phrases, et avoir épuré le langage, quand i l'ont corrompu en détournant les acception Ces écrivains n'ont point de *style*, ou, si l'c veut, ils n'en ont que l'ombre. Le *style* do

graver des pensées; ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet, il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du *style;* c'est aussi ce qui en fera l'unité, et ce qui en réglera la rapidité; et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le *style* aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son mouvement, du

mépris pour tout ce qui n'est que brillant, e une répugnance constante pour l'équivoque e la plaisanterie, le *style* aura de la gravité, i aura même de la majesté. Enfin, si l'on écri comme l'on pense, si l'on est convaincu de c que l'on veut persuader, cette bonne foi ave soi-même, qui fait la bienséance pour les autre et la vérité du *style,* lui fera produire tout soı effet, pourvu que cette persuasion intérieur ne se marque pas par un enthousiasme tro] fort, et qu'il y ait par-tout plus de candeu que de confiance, plus de raison que de cha leur. . . . .

. . . .

Le *style* suppose la réunion et l'exercice d toutes les facultés intellectuelles : les idée seules forment le fond du *style;* l'harmoni des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dé pend que de la sensibilité des organes. Il suffi d'avoir un peu d'oreille pour éviter les disson nances, et de l'avoir exercée, perfectionné par la lecture des poëtes et des orateurs, pou que mécaniquement on soit porté à l'imitatioı

de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé : aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fonds ni le ton du *style*, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du *style* à la nature du sujet ; il ne doit jamais être forcé ; il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur ; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin ; si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image naïve et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.

FRAGMENS

DU

POËME DES STYLES.

On distingue ordinairement trois sortes de *styles* : le *simple*, le *tempéré* ou *gracieux*, et le *sublime* ou *élevé* (1).

LE SIMPLE.

Le *style simple* désigne une manière de s'exprimer pure, facile, sans ornemens et sans art.

CHANT PREMIER.

. . . .
Il est des lois qu'il faut suivre toujours,
Que tout auteur les aime et les révère.
Saisir le vrai dans les moindres objets,
En termes clairs énoncer ses sujets,
A ses acteurs donner un caractère,

---

(1) M. Cournand reconnaît, et peut-être avec raison, une quatrième sorte de *style*, auquel il donne le nom de *style sombre*. Voici

Les mettre en scène et les faire parler;
Fuir, éviter, Aristarque sévère,
L'emploi d'un mot ou d'un tour éphémère;
Être naïf, mais sans se ravaler;

---

comment ce littérateur distingué développe son opinion à c
dans la préface de son poëme.

« Le genre *sombre* n'est point un genre nouveau : il a été des anciens. Les *Tristes d'Ovide*, et en général les poëm giaques, lui appartiennent. A mesure que les modèles de ce g multiplient, pourquoi ne lui donnerait-on pas une dénomi particulière? En quoi cette dénomination serait-elle extraor ou bizarre? Elle est prise dans la nature : les nuages qui se rép autour du soleil rendent le jour sombre; l'épaisseur des feuille une forêt, produit un effet semblable; l'âme en reçoit une imp de tristesse, elle se livre à des idées mélancoliques. Il en est de de la douleur; elle étend un voile sur notre esprit, elle no aimer le trait qui déchire notre âme. Nous ne voyons plus les comme elles se présentent à nous quand nous sommes dans l nos réflexions deviennent chagrines, nos pensées noires : cep nous pouvons intéresser par notre chagrin même. Dira-t-on affections que nous éprouvons alors rentrent dans les trois genres de *styles*, quand nous entreprenons de les peindre? I n'est certainement pas dans le *gracieux*, dont la gaîté et les riantes font le caractère; ni dans le *simple*, qui aime sur naïveté, et qui exclut les traits prononcés avec trop de force le *sublime*, qui ne s'accommode pas davantage du *sombre*, p le propre du *sublime* est en partie l'élévation des pensées et la des images. Quant aux sentimens qui dominent, surtout genre *sombre*, ils ont une teinte si différente de ceux qu'on dans les autres genres, que tout me confirme dans l'idée *sombre* est un genre à part. »

Sans être fade, égayer sa matière;
Sur une idée, aisée à dévoiler,
Jeter, étendre une gaze légère;
Connaître enfin le besoin de se taire:
Voilà, je pense, où l'on peut démêler
L'art d'être *simple*, ou plutôt l'art de plaire.
N'imitez pas, grossièrement badin,
Des *boulevards* l'obscène baladin;
De telles mœurs la choquante peinture
Blesse les sens, fait rougir la nature:
Je plains un cœur par le vice gâté,
Qui croit y voir de la simplicité.
Ne venez pas non plus, bravant l'usage,
Me bégayer le jargon du village.
Je ne dis pas qu'un mot un peu vieilli,
Par le bon goût ne puisse être accueilli;
Qu'un tour naïf, familier à nos pères,
Ne plaise encore, ainsi que leurs manières:
Avec succès *La Fontaine* et *Rousseau*,
De nos Gaulois empruntant le pinceau,
Rajeunissaient des phrases surannées;
Mais sobrement usez de ce secours:
Le simple même, en ornant ses discours,
N'y souffre point des fleurs déjà fanées.
Cet art charmant se permet les atours
Dont s'embellit la modeste bergère,
Ornant de fleurs sa coiffure légère,
Un jour de fête, au printemps de ses jours;

Mais il bannit ces appas de coquette,
Pris et quittés sur la riche toilette
Où tout se monte au vain luxe des cours.

. . . .

Avant que l'homme eût bâti des cités,
Sans la chercher, il trouvait la nature:
Sous la feuillée, au bord d'une onde pure,
A l'innocence elle offrait ses beautés.
Les sentimens n'étaient point apprêtés:
L'âme était simple, et n'avait qu'un visage,
Et les discours des mœurs étaient l'image.
Figurez-vous un peuple vertueux
Qui ne connaît que l'émail de ses plaines,
L'ombre des bois, le cristal des fontaines:
Simple par goût, ce bon peuple est heureux.
Enfans égaux d'une mère commune,
Sans jalousie ils partagent ses fruits;
De leurs troupeaux les utiles produits
Bornent leurs vœux, ainsi que leur fortune.
Point de procès qui troublent leur séjour,
Point d'ennemis dont ils craignent les armes:
Le jour qui naît s'écoule sans alarmes;
La nuit qui vient sera comme le jour.
De leur bonheur les chansons doivent naître:
Des cœurs contens s'applaudissent de l'être;
Et l'harmonie entrant dans leurs loisirs,
En les chantant, ils doublent leurs plaisirs.
C'est l'âge d'or, âge trop peu durable,

Qui n'est, hélas! connu que dans la fable;
Mais que les Grecs, dans leur simplicité,
D'après nature ont parfois imité.
De leurs pasteurs la douce mélodie
Avec les dieux disputait l'Arcadie.
Il n'était bois, montagne ni vallon,
Qui ne rendît les sons de leur musette;
Chaque naïade inspirait son poëte,
Chaque berger était un Apollon.
Quand *Théocrite*, aussi doux que facile,
Faisait parler les muses de Sicile,
Le même esprit se laissait voir encor.
Pan se plaisait aux champs de Syracuse;
L'heureux Alphée y cherchait Aréthuse;
Le bon Saturne y trouvait l'âge d'or.
De là ces chants, dont les grâces naïves
Portent au cœur des images si vives:
Ce n'est point l'art qui déguise ses traits,
C'est la nature avec tous ses attraits.
C'est là qu'on voit, au beau feu qui l'anime,
Qu'un sentiment vaut mieux qu'une maxime;
Que son pinceau, qui n'a rien de contraint,
Donne la vie à tout ce qu'elle peint:
Vers l'âge d'or ce tableau nous ramène:
Que j'ai regret que l'image en soit vaine!

. . . .

Je veux qu'un pâtre, aimable dans son air,
Me fasse aimer sa rustique chaumière.

Du naturel, du champêtre *Gessner*
Etudions le style et la manière.
Parmi les bois, au sein des durs travaux,
A la charrue il a pris ses héros.
Pour chacun d'eux d'abord je m'intéresse;
Sous un air simple ils ont tant de noblesse!
Qu'ont-ils besoin de nos vains agrémens?
Ce qui ravit, ce sont leurs sentimens.
Tu ne crains pas, *Gessner*, que l'on t'oppose
Ces faux bergers, que l'art métamorphose
En Céladons gâtés par nos travers,
Au teint de lis, à la bouche de rose,
Galans, discrets, parlant à mots couverts.
Non, tes bergers, quand ils plaident leur cause,
Sont éloquens, et ne sont point diserts (1);
Rien n'est forcé; ce n'est que de la prose,
Mais cette prose a le charme des vers (2).

. . . .

Nos mœurs sans doute ont rendu moins facile
L'art de saisir le simple dans le style;
Il disparaît sous l'éclat des couleurs;
Tant nos écrits ressemblent à nos mœurs!
Mais croira-t-on que les Grâces naïves
Aient pour jamais abandonné nos rives?

---

(1) On n'a qu'à voir, pour s'en convaincre, l'idylle du berger Ménalque et du chasseur Eschine.

(2) Les ouvrages de Gessner, qui se prêtent si bien aux agrémens de la poésie dans les traductions, ont tous été écrits en prose.

Que la nature ait brisé le miroir
Où, sans apprêt, nos yeux la pouvaient voir?
Détrompons-nous; elle est toujours la même;
Elle se montre au cœur simple qui l'aime,
Et qui, fuyant les superbes lambris,
Court la chercher à l'ombre d'un bocage,
Ou la rencontre aux fêtes du village,
Belle sans art, sous les traits de Doris.

Je la revois dans les jeux de l'enfance.
Age charmant! je t'observe en silence!
Cette candeur, si rare de nos jours,
Je l'aperçois dans tes moindres discours:
Oh! que de traits tu fournis au poëte
Digne de peindre un âge qu'il regrette!

Il peut s'instruire auprès de vous assis,
Bon Philémon, vertueuse Baucis!
Vous dont les dieux, par faveur singulière,
Ont honoré la table hospitalière:
Vrais dans vos mœurs, simples dans vos récits,
L'homme y profite, et le poëte y gagne.
Combien de fois, errant dans la campagne,
Ce tour naïf, que je cherchais en vain,
Je l'ai trouvé, causant avec Lubin!
Heureux qui sent le prix d'une âme pure
Qui s'ouvre à nous dans un libre entretien!
Elle dit tout, sans se douter de rien;
On croit ouïr la voix de la nature.

Qui sait combien les livres sont menteurs,
Doit les fermer, et lire dans les cœurs.
Voilà pourquoi La Fontaine est poëte :
Chez les fermiers où le bonhomme allait,
Il recueillait les traits qu'il nous répète.
Aurait-il peint si bien le *Pot au lait*,
S'il n'avait su le calcul de Perrette ?
Je vous le dis à vous, jeunes auteurs;
Aimez surtout le *simple* dans les mœurs.
Si vous m'offrez une scène rustique,
Je veux entendre et voir en même temps
Colin, Lisette et leurs nombreux enfans,
Rangés autour de leur foyer rustique,
Des fabliaux repasser la chronique,
Rendre un beau trait qui fut du bon vieux temps,
Ou du récit d'une histoire tragique
Faire frémir les pâles écoutans;
Ou, sous l'ormeau, rassemblée au printemps,
Une jeunesse impétueuse et sage
Se réjouir comme on fait au village;
Mettre à profit ses rapides loisirs,
Mêler les jeux, les danses et la course,
Puiser enfin le bonheur à la source
D'un cœur qui s'ouvre à d'innocens plaisirs.

. . . .

LE GRACIEUX.

Le *style tempéré* ou *gracieux*, placé entre le *style* *imple* et le *style sublime*, n'a ni toute la finesse et la ıaïveté du premier, ni toute la véhémence, ni toute l'élé-ation du second ; mais sa marche, douce et coulante, a uelquefois l'heureuse facilité de l'un et la noblesse de 'autre. Il tire son principal mérite des richesses de l'art ; 'est-à-dire, que l'agrément des expressions, les tours ıombreux et périodiques, et encore plus que tout cela, es pensées fines, délicates et ingénieuses, forment son aractère.

CHANT SECOND.

. . . .
Le *gracieux* soumet tout à ses lois.
Sur ce bel art notre siècle a des droits :
Je dis trop peu ; chacun ose y prétendre.
Faibles esprits ! vous vous laissez surprendre
Par ce nectar pour les dieux préparé ;
Et vous pressez d'un pied mal assuré
Des feux couverts d'une trompeuse cendre.
De nos plaisirs plus le cercle s'étend,
Et plus il faut qu'un auteur s'évertue ;
S'il ne sort point de la route battue,

La foudre en main, la Critique l'attend (1)
. . . .
De nos Français, que séduisit *Racine*,
Comment flatter le goût si dédaigneux?
Pour leur parler le langage des dieux,
Il faut avoir une bouche divine.
Il faut qu'un vers amené sans effort,
Plaise à l'esprit sans déplaire à l'oreille;
Ce n'est pas tout: le goût demande encor,
Quand le lecteur s'assoupit et s'endort,
Qu'un trait saillant le frappe et le réveille.
Mais c'est en vain qu'à me plaire empressé,
Vous vous livrez au projet insensé
De m'éblouir toujours par vos saillies:
De trop d'éclat mon esprit est blessé;
Je veux un ton qui n'ait rien de forcé;
Je veux des fleurs par les Grâces cueillies,
De tendres fleurs, telles qu'au point du jour
Flore et Zéphire en parfument leur cour,
Quand les jardins sont humides encore,
Et que le frais renaît avec l'aurore.
L'œil enchanté les revoit tour à tour;
Tantôt séduit par l'éclat de la rose,
Il lui sourit; tantôt il se repose

(1) Plus le goût se perfectionne, plus on a de chefs-d'œuvre dans une nation, et plus le public devient difficile.

Sur la blancheur si touchante du lis.
Que j'aime encor, dans les vers que je lis,
Cet abandon d'un cœur sensible et tendre,
Qui trouve en soi ce qu'il daigne m'apprendre!
Ce tour heureux et rempli d'agrément,
Où la pensée est tout en sentiment;
Cet art enfin de saisir les nuances
Qui des objets marquent les différences;
Art ennemi d'un discours bigarré,
Qui va brouillant, dans ses folles licences,
Ce qui toujours dut être séparé.
Mais le faux goût, qui confond tous les styles,
Qui se ruine en ornemens futiles,
Court au brillant et s'éloigne du beau,
Préfère au vrai ce qui semble nouveau;
Et, sans pitié, vous alonge une épître
Commune au fond, piquante par le titre.
De nos plaisirs cet ennemi secret
A plus gâté de beaux esprits en France,
Que de Chaulieu l'aimable négligence
N'en a charmés dans le temps qu'il vivait.
Eh, mon ami! parle donc sans emphase,
Evite encor ce style trop subtil,
Ce style obscur qui nous cache le fil
De ta pensée, ainsi que de ta phrase.
L'homme de goût, que blesse à chaque pas
De ton vers froid la pointe trop aiguë,
Se lasse enfin du pénible embarras

De démêler ta pensée ambiguë ;
Le sot t'admire et ne te comprend pas.
D'après son cœur il faut que l'on écrive :
Si tu n'as point senti battre le tien,
Garde tes vers ; on se passera bien
De voir grossir leur troupe fugitive :
Il en est tant qui ne sont jamais lus !
Il en est tant qu'on lit sans les entendre !
Dans la poussière ils tombent vermoulus,
Et de l'oubli rien ne peut les défendre.
Voulez-vous plaire encor plus sûrement ?
Dans vos discours répandez l'enjoûment.
Par des Français vos vers doivent se lire,
Et, comme on sait, le Français aime à rire.
En ta faveur que n'excuse-t-on pas,
Douce Gaîté, charme de notre vie,
Sel de nos mœurs, âme de nos repas,
Don que l'Anglais en secret nous envie,
Quand il nous voit dans nos succès divers,
Par des couplets défier les revers !
Mais n'allez point croire que la satire
Soit l'enjoûment ! quoi qu'on en puisse dire,
Cet air méchant qui distingue ses traits,
Du dieu des ris gâterait les portraits.
. . . .
. . . .
A la nature osez être fidèle ;
Dans la copie offrez-nous le modèle ;

Imitez-la dans ses traits les plus beaux,
Avec les siens comparez vos tableaux ;
En les voyant, que l'on dise : *C'est elle*.
Qu'elle varie et module vos airs ;
Que de douceur alors va s'y répandre !
Séduit par elle, on pardonne à des vers
Quelques défauts que l'on peut y reprendre ;
Mais on s'ennuie aux plus brillans concerts,
Dès le moment qu'on cesse de l'entendre.

. . . .

Du naturel connaissez donc le prix ;
Vous lui devez ce charmant coloris
Qui, plus que nous, fait durer nos ouvrages.
A pleines mains répandez les images ;
Voilà les fleurs qui parent les écrits.
J'aime sans doute un plan dont les parties
Cadrent ensemble, avec ordre assorties ;
Mais si le goût n'y sème point des fleurs,
Si vos tableaux péchent par les couleurs,
Si vous manquez de cette vive flamme
Que Prométhée un jour ravit aux dieux,
L'ordre, le plan, tout est fastidieux.
Pygmalion ! ta statue est sans âme ;
Toi même en marbre on te croit transformé.
Mais si l'ouvrage est d'un style animé,
Si l'on y sent la chaleur et la vie,
Le défaut d'ordre est un tort qu'on oublie.

. . . .

Le coloris est le don le plus rare.
Petits auteurs, vous qui croyez l'avoir,
De vos couleurs le mélange bizarre,
Votre manière incorrecte et barbare,
Sous vos pinceaux nous laisse apercevoir
L'oubli de l'art et l'abus du savoir.
Que n'allez-vous à l'école des Grâces
Substituer la nature aux grimaces!
On est si las du style brillanté,
Des riens pompeux et des phrases obscure
Et du fracas d'un luxe de figures,
Que nos Cotins, dans leur triste gaîté,
Par un abus étrange, impardonnable,
Prennent souvent un délire aimable
Pour le bon ton de la société.
  C'est à vous seuls, à vous que je m'adres
Vous qui cueillez, sur les bords du Perme
Les verts rameaux de l'immortel laurier;
Non pour avoir, d'une voix foudroyante,
Dans les combats, effrayé le guerrier;
Non pour avoir, aux campagnes du Xanth
Percé d'Hector les épais bataillons;
Peint de Pallas l'égide menaçante,
De sang, Achille inondant les sillons;
Ou Jupiter qui lance le tonnerre,
Ou de Pluton les yeux étincelans,
Lorsque Neptune, en ses transports bouill
De son trident frappe, ébranle la terre.

Non, ce n'est point les Aquilons fougueux
Qui, dans leur rage, amoncèlent les ondes ;
Non, ce n'est point l'Etna séditieux
Qui, s'indignant sous ses voûtes profondes,
Vomit au loin les rochers et les feux ;
Non, ce n'est point cet aigle audacieux
Qui, soulevant sa superbe paupière,
Ose fixer le dieu de la lumière ;
C'est la colombe au timide regard,
C'est Philomèle à la voix douloureuse ;
C'est la fauvette inquiète, amoureuse ;
C'est l'amitié confiante et sans fard,
Que ces enfans des Grâces et de l'Art
Savent orner par une touche heureuse.
Dignes rivaux d'*Horace* à Tivoli,
D'*Anacréon* touchant encor la lyre,
On reconnaît, à leur style embelli,
Qu'ils ont vécu dans un monde poli,
Et qu'Apollon a daigné leur sourire.
Les voyez-vous, semblables et divers,
Toujours aimant et suivant la nature,
De simples fleurs composer leur parure ;
Sans rien outrer, saisir dans l'univers
Ces traits saillans, ces nuances légères,
Neuves sans doute, et non pas étrangères ;
Ces agrémens, ces délices des vers,
Qui bien avant descendent dans notre âme,
Brillent aux yeux comme une vive flamme,

Et par le goût en tous lieux publiés,
Lus une fois, ne sont plus oubliés?
Esprit, douceur, vivacité, finesse,
Voilà les traits auxquels je vous connais,
Chantres brillans, idoles des Français!
Si mon pays le dispute à la Grèce;
Si nos chansons plaisent même aux Anglais;
Si notre muse, élégante et polie,
Devient, volant de succès en succès,
Le désespoir des muses d'Italie,
Si nous régnons quand leur règne est passé;
Si le Sarmate et le Russe glacé
Viennent, d'accord avec la Germanie,
A nos accens réchauffer leur génie;
Si notre France est célèbre en tous lieux,
D'autres diront que ce rare avantage
Nous le devons à nos arts somptueux,
A notre luxe, et peut-être à l'usage
Reçu par-tout d'adopter nos travers:
Je n'en crois rien; ce légitime hommage
Nous le devons aux grâces de nos vers.

LE SUBLIME.

'*e sublime* consiste à rendre d'une manière conve-
: les pensées, les images et les sentimens qui élèvent
: au-dessus des idées ordinaires de grandeur.
ıage *sublime* est celle qui frappe l'esprit d'étonne-
, en lui présentant un objet grand et extraordinaire:
est celle qu'emploie Horace en parlant de la cons-
: du sage, que le choc des débris de l'univers n'é-
.erait pas :

Sic fractus illabor orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

CHANT TROISIÈME.

. . . .

rand poëte est le flambeau du monde.
ıréjugés, tyrans lâches et vains,
disparu devant ses feux divins:
ille aux yeux sous un ciel sans nuage,
ı chaleur fait la force du sage.
'est pas vous qui serez mes auteurs,
ˀains bas, détestables flatteurs!
ɜscendrai dans les royaumes sombres;
:re morts! j'évoquerai vos ombres;

Votre génie aidera mon essor;
J'exposerai vos préceptes augustes;
Et les humains, plus heureux et plus justes,
Croiront vous suivre et vous bénir encor.
Vers l'Achéron ma voix s'est fait entendre.
Orphée, accours, ombre sublime et tendre!
Comme autrefois, quitte les sombres bords,
Caron, Cerbère, et le tyran des morts:
Viens, retournons aux campagnes de Thrace;
De tes succès que je suive la trace
Dans ces climats où les rochers émus
S'amollissaient aux accens de ta lyre;
Où les forêts, partageant ton délire,
Volaient vers toi des sommets de l'Hémus.
De ton pouvoir énergiques emblêmes!
Tu sus, dit-on, fléchir les enfers mêmes;
Mais tu fis plus, en forçant les humains
A déposer les flambeaux et les armes:
Ta douce voix suspendit les alarmes
De l'univers désolé par leurs mains.
Tu retiras de leurs sombres repaires
Ces fiers lions, ces tigres acharnés;
Tous à tes pieds, par ta lyre enchaînés,
Ils déploraient leurs fureurs sanguinaires:
Pour mettre un frein à leur rebellion,
L'esprit sacré de la religion
Te vint prêter ses terreurs salutaires.
Cieux! ouvrez-vous; et toi, maître des dieux,

:on foudre : ainsi le veut Orphée !
:hoquant, que la nue échauffée
l'effroi les cœurs audacieux.
blez, mortels qui régnez par la guerre !
des dieux protecteurs de la terre,
'engeront, justement courroucés,
'otre sang, le sang que vous versez. »
du ciel vous bravez la menace,
:er ! anéantis leur race ;
'e-les aux remords déchirans,
ets vengeurs, cet enfer des tyrans.
:outons le fils de Calliope,
e aux humains sa lyre développe
. des lois, celui de la vertu (1).
ces liens, homme, que deviens-tu ?
›assions n'ont rien qui les balance.
il esclave, ou plus vil oppresseur,
tes revers, quel est ton défenseur ?
tes succès, quelle est ton assurance ?
sez-vous : la Paix, mère des lois,
ve en main, veillera sur vos droits.
nœud sacré l'étreinte permanente
l'amant à côté de l'amante :

:e était fils d'Apollon et de Calliope. On peut voir dans
ue d'Horace, ce qu'il fit pour le bonheur des hommes.
qui donna des lois aux peuples de Thrace, qui régla les
qui établit le culte des dieux.

» De plus doux soins, de plus chers intérêts
» Arrachent l'homme à ses vastes forêts;
» L'ami des bois le devient de Pomone;
» Cérès triomphe, et remplace Bellone;
» Un peuple heureux, affranchi de ses fers,
» N'est plus en proie aux monstres des enfers.
» L'humanité nous fait sentir ses charmes;
» Sur ce gazon dressons-lui des autels;
» Dans tous les yeux qu'elle sèche les larmes;
» Que tout s'embrase à ses feux immortels.
» Père du jour, toi dont je tiens la vie,
» Reçois mes vœux, contente mon envie.
» Quand les humains, assemblés par ma voix,
» De la vertu méconnaîtront les droits,
» Suscite-leur d'intrépides poëtes,
» Des mœurs, des lois sublimes interprètes,
» Astres nouveaux, éclairant tous les lieux
» Par leurs écrits, comme toi par tes feux. »

. . . .

Vous que le ciel créa pour le *sublime*,
Dans votre cœur gravez cette maxime:
« L'amour du vrai doit régler mes élans.
» Au genre humain le vrai seul est utile;
» Pour l'éclairer, je reçus mes talens.
» Loin de mon cœur cette crainte servile,
» Qui, dégradant le génie indigné,
» Fait de sa voix une voix mercenaire,
» Et prostitue aux erreurs du vulgaire

l encens, des sages dédaigné! »
sublime est enfant de l'audace;
aspire aux sommets les plus hauts;
r le grand, ses plus dignes héros
:s géans que la foudre menace.
e dieu de Pindare et d'Horace,
: la lyre, en leurs savantes mains,
utait au chantre de la Thrace,
: héros perpétuant la race,
es Grecs et charma les Romains.
: Rousseau, tu sentis son empire;
:s transports, c'est un dieu qui t'inspire;
: réveille aux accens de ta voix.
grandeur! quels *sublimes* cantiques!
ıs le Dieu sous qui tremblent les rois,
: tes pieds tu vois tous les lyriques.
ıoi! j'entends vos trompettes épiques,
Virgile, audacieux *Milton!*
: flétrit vos palmes immortelles;
tant sur un si noble ton,
ıéritiez d'atteindre vos modèles.
.e ne puis-je en ces heureux instans,
par vous, marquer en traits de flamme
s si sûrs en des chemins glissans,
'e audace à l'épreuve du blâme,
écarts si beaux, si ravissans!
›ur à tour vous transportez mes sens;
›ur vous peindre il me faudrait votre âme.

L'un plus égal, non moins harmonieux (1),
Marche en grand homme à la suite d'*Homère*.
Triste Didon ! quand tu fuis la lumière,
Il attendrit tes sublimes adieux.
Tantôt sa muse et plus mâle et plus fière,
Peint les combats, le carnage et les feux ;
Tantôt plus douce, elle montre à la terre
Et l'Elysée, et les mânes pieux
De ces Romains dont la froide poussière
Semble accuser leurs indignes neveux.
L'autre du monde a franchi la barrière (2).
Des bords d'Eden, séjour délicieux,
Il part, il vole, heureux et téméraire,
Voit des enfers le séjour odieux.
Fier d'ennoblir ces anges ténébreux
Qu'il échauffa de sa verve guerrière,

(1) Rien de plus parfait que les six premiers livres de l'*Énéide*. Quel dommage que le poëte n'ait pas eu le temps de corriger les six derniers ! Il voulut jeter tout l'ouvrage au feu : délicatesse bien excusable dans un auteur jaloux de la perfection de son art ! Mais, osons le dire, d'après le plan des six derniers livres, il est douteux que Virgile en eût pu tirer un grand parti. Ils manquent d'intérêt ; ce qui est un défaut irréparable.

(2) Ce que je dis ici de Milton est exactement vrai. Son poëme est hors de la sphère commune des imaginations poétiques, et il est rempli de choses sublimes. Le pathétique ne lui a point manqué. Il avait une grande connaissance des anciens, et c'est sur eux qu'il a calqué ces beaux discours qu'il met dans la bouche de ses acteurs infernaux. On croit entendre les dieux d'Homère avec un degré de force de plus

eur demeure il jette un jour affreux.
perçois, dans ses élans fougueux,
ıes aux cieux portant sa tête altière :
ıl hardi me fait baisser les yeux.
si sa marche était plus régulière !
ent il bronche, il tombe en sa carrière ;
ses démons parlent comme les dieux.
ı de chaleur, d'élégance et de grâce,
s *Milton* je vois marcher le *Tasse.* (1)
que sa main couronnait les guerriers
combattaient sous les murs de Solyme,
ıria les fleurs et les lauriers,
t brillant sans être moins sublime.
us, excès de nos preux chevaliers,
ses, amours et combats singuliers,
ɔut nos mœurs sous le costume antique.
bien vrai que l'austère critique
eprocha quelques vains ornemens ;
, en faveur de son style magique,
oût fait grâce à ses enchantemens.

. . . .

---

nd on lit les critiques du Tasse, avec la *Jérusalem délivrée*
ı, on désire qu'ils n'aient point raison, tant le style de ce
séduisant, tant il répand de grâces sur tout ce qu'il touche !
évation d'ailleurs dans les caractères ! Comme il a fondu les
des peintres anciens dans le tableau des mœurs de la mo-
evalerie !

Je t'oublirais, cygne de Méonie (1),
Toi qui m'appris les lois de l'harmonie,
Toi des humains peut-être le plus grand!
Si tes accens inspirent le génie,
Qui peut te voir d'un œil indifférent?
Pour te louer les siècles se répondent.
Tous les talens devant toi se confondent.
Tu pus encore, autour de ton berceau,
Faire combattre et l'Asie et la Grèce :
Le sort jaloux nous cacha ton tombeau;
Mais de tes vers l'éternelle jeunesse
Te reproduit comme un phénix nouveau.
Zoïle en vain de ta gloire murmure.
L'aigle sublime, insensible à l'injure,
Brave dans l'air les cris du vil corbeau.
Tu plais toujours; tu seras toujours beau
Comme les cieux, les mers et la nature.

---

(1) Homère, toujours envié, toujours attaqué sur ses déf est pas moins le premier des poëtes pour le temps où il a v plus grand de tous pour le mérite. On a beau rechercher gnité tout ce qu'il a de défectueux, on n'effacera point le té de tant de siècles, on n'étouffera point ce cri de la nature q pour le défendre, et qui range de son parti les grands génies les nations. On ne dira point que ce soit une admiration su Homère est lu d'un bout de l'univers à l'autre; c'est pour lu prodigue ses veilles à apprendre une langue morte depu mille ans. Je ne crains pas d'outrer les choses, en disant a de vrais poëtes que ceux qui se rapprochent de lui.

Mais j'aperçois le chantre de Henri (1);
Il vient à moi, la tête couronnée
Du beau laurier qu'aux campagnes d'Ivri
Cueillit ce roi des Français si chéri,
Qui des Bourbons fixa la destinée.
Quel coloris, quel feu dans ses portraits!
Quelle noblesse, et quel charme français!
Qui mieux que lui posséda l'art d'écrire?
Pour lui la gloire épuisa ses trésors.

. . . .

Soyez ma loi, mon égide, mes guides,
Chantres divins, oracles immortels!
Vous vous devez aux courages timides
Qu'un saint respect attire à vos autels.

. . . .

Si le génie est un feu qui dévore,
Dans le poëte on le sent mieux encore:
Comme le foudre en l'orage formé,
Plus violent, s'il est plus comprimé;

(1) On a dit que l'auteur de la *Henriade* était trop jeune quand il composa son ouvrage; cela est vrai. Tout est en raccourci dans ce poëme. On n'y trouve pas ces grandes scènes de l'épopée, qui jettent tant d'intérêt sur un ouvrage de ce genre; mais on y voit la main d'un grand maître, des portraits faits d'après l'histoire, et qu'on n'oublie point quand on les a lus. La *Henriade* est un poëme épique d'un genre particulier, un vrai poëme épique, dont notre nation doit se glorifier d'autant plus, qu'il présente une des époques les plus intéressantes de la monarchie.

Enthousiasme, élan, fureur sacrée,
Quel nom donner aux images qu'il crée?
Il vous dédaigne, ornemens empruntés!
Il est lui-même auteur de ses beautés,
Beautés d'un prix et d'un ordre plus rare
Que les trésors dont Golconde se pare.

. . . .

Aux jours heureux où l'auteur de Cinna,
D'Héraclius, du Cid et des Horaces,
De nos Français, que sa verve étonna,
Elevait l'âme en dédaignant les Grâces,
On éprouvait, à ses éclairs fréquens,
L'impression que causent les volcans:
Tout s'enflammait à la voix du grand homn
Le spectre altier de cette antique Rome
Planait sur nous les palmes à la main,
Et tout Français se croyait un Romain.
Comme un palmier s'élève auprès d'un cèdr
Ainsi l'auteur d'Athalie et de Phèdre
Atteint *Corneille*, et brille à ses côtés.
Où sont les cœurs qu'il n'a point transportés
Du sentiment il emprunte les charmes;
Il est sublime en nous tirant des larmes.
Mais n'est-il point d'autres sources du beau?
Noir *Crébillon!* brillant peintre d'Alzire!
Le spectateur s'épouvante, il admire;
C'est pour votre art un triomphe nouveau.

. . . .

Mais qui pourra m'apprendre l'origine
De cette flamme immortelle et divine,
Que le cœur sent, qu'il ne peut contenir,
Mais que l'esprit ne saurait définir?
En serait-il comme de la lumière
Que le soleil lance dans sa carrière?
En se montrant, elle écarte la nuit:
D'un pôle à l'autre, expansive et puissante,
Elle répand sa beauté ravissante;
Mais connaît-on l'astre qui la produit?
De tant d'éclat lorsqu'il frappe ma vue,
Sais-je pourquoi de son disque enflammé
Le feu jaillit, sans cesse ranimé?
L'effet paraît; la cause est inconnue.
Tel le génie, en ses brûlans transports,
De son pouvoir nous cache les ressorts:
Il nous ravit par sa beauté suprême;
Mais où prend-il ses traits étincelans?
Quel dieu soutient, affermit ses élans?
C'est un secret qu'il ignore lui-même.
Quand tout-à-coup un poëte inspiré,
Autour de lui porte un œil égaré,
Que sur son front ses cheveux se hérissent,
Que son cœur s'enfle et ses membres frémissent,
Me dira-t-on d'où lui vient ce pouvoir
De tout sentir, ainsi que de tout voir,
De pénétrer dans les profonds abîmes
De ces cœurs noirs où s'engendrent les crimes,

De me glacer d'épouvante et d'horreur,
De me remplir de sa noble fureur,
De distinguer le trait qui doit surprendre,
D'être à la fois impétueux et tendre,
Sublime enfin dans l'art de préparer
L'âme à gémir, et les yeux à pleurer ?
O sentiment! ce sont là tes miracles.
Présent des dieux! le cœur qui t'a reçu,
Par ton flambeau conduit à son insu,
Au genre humain donne de grands spectacles,
Vers le vrai beau s'élève sans appui,
Et dans son vol nous entraîne avec lui.
Des traits finis la parfaite harmonie
Convient à l'art, et non pas au génie :
L'un, de nos yeux rapprochant ses tableaux,
Nous fait saisir les détails et l'ensemble
Des agrémens que son pinceau rassemble;
L'autre, aspirant à des effets plus beaux,
Pareil au dieu dont il sent la présence,
Frappe, ravit par sa magnificence.
Il ne faut point observer de trop près
La majesté, la force de ses traits;
C'est un géant d'une énorme stature,
Qui, vu de loin, paraît d'après nature.
N'attendons pas non plus de ses efforts
Des traits égaux et toujours aussi forts.
L'éclair a-t-il, quand il perce la nue,
Des feux du jour la force continue ?

Est-on surpris que l'aigle impérieux,
Perdu long-temps dans la sphère des cieux,
Ayant fourni son immense carrière,
D'un vol plus lent descende dans son aire?
Le faible oiseau qui rase les guérets
Peut-il tomber, ne s'élevant jamais?
Censeurs hardis d'*Homère* et de *Virgile*,
N'imitez point *Bavius* et *Zoïle*.
Quand le génie a su nous étonner,
A ses défauts nous devons pardonner.

. . . .

. . . .

Mais par quel art pourra-t-on vous saisir,
Traits ravissans qui forcez nos hommages?
C'est au poëte à savoir vous choisir :
Les grands objets font les grandes images.
J'aime à le voir, sublime observateur,
De ce beau ciel mesurer la hauteur;
Suivre le cours des planètes errantes;
Et, combinant leurs routes différentes,
Nouveau *Newton*, m'exposer en beaux vers
Le plan d'un Dieu moteur de l'univers.
Tantôt, tranquille au milieu de l'orage,
Lorsque l'éclair, entr'ouvrant un nuage,
Suivi de grêle et de coups foudroyans,
Se précipite en replis ondoyans,
Il peint la nuit et l'effroi de la terre;
Et ses accens sont rivaux du tonnerre.

D'un grand objet profondément frappé,
Il s'est assis sur un roc escarpé;
C'est l'Océan, c'est son empire immense
Qu'il est venu contempler en silence.
O mer! ô flots que nos arts ont domptés!
Après le ciel, première des beautés,
Lien du monde, et séjour des tempêtes,
Oui, le sublime est aux lieux où vous êtes:
Dans votre calme et dans votre courroux,
Rien n'est plus grand, plus imposant que vc

Dans quels climats m'entraîne le génie!
Je le suivrai dans sa course infinie;
Je les verrai, ces monts audacieux,
Ces monts voisins des enfers et des cieux.
Déjà sous moi j'entends gronder la foudre;
Sur son rocher le sapin tombe en poudre:
L'onde succède à ce feu dévorant,
Et le rocher roule avec le torrent.
A mes côtés, des glaces éternelles
Servent d'asile et de trône aux hivers;
C'est le dépôt qui va grossir les mers,
Et l'Aquilon le couvre de ses ailes.

Je prends mon vol vers un ciel plus heure
Mais, ô frayeur! je sens trembler la terre;
Est-ce l'enfer qui nous lance ses feux?
Vois-je cet antre où le père des dieux
Tient les géans qui forgent son tonnerre?
Fuyons des lieux que le ciel irrité

Livre aux terreurs d'une lente vengeance.

. . . .

Être éternel! ces merveilles sans nombre,
De ta grandeur me retracent quelque ombre ;
Mon cœur te cherche en tout ce que je voi,
Et ma raison n'y contemple que toi.
Je t'aperçois, je te sens, je t'adore
Dans cet éclat dont le ciel se colore.
C'est ta beauté qui pare le printemps ;
C'est ton courroux qui forme les tempêtes:
Foudres vengeurs! qui grondez sur nos têtes,
Ce n'est pas vous, c'est sa voix que j'entends.
Flots menaçans! son souffle vous disperse;
Monts orgueilleux! sa force vous renverse.
Du sein brûlant des volcans déchaînés,
Il apparaît aux peuples consternés;
La mort le suit.... la Nature en attente
Gémit au loin, éperdue et tremblante;
Tout se confond sous un ciel embrasé:
Le Dieu s'apaise, et tout est apaisé.

. . . .

Le même Dieu me pénètre et m'enflamme;
Jusqu'à son trône il élève mon âme:
Je l'entrevois; c'est l'Etre illimité:
L'ordre est sa loi, son jour l'éternité.
Oui, c'est sa main qui lança dans l'espace
Ces corps de feu sur leur axe roulans:
Il vous forma, globes étincelans!

Vous qui n'osez, ou rapides, ou lents,
De votre cours méconnaître la trace.
  L'homme se perd s'il te veut concevoir,
Etre infini! mais il sent ta présence;
Son Dieu, son juge est dans sa conscience;
Et quand le juste, esclave du devoir,
Humilié sous la main qui l'opprime,
En t'adorant, cède et pardonne au crime,
Ton œil rapide, et prompt à tout prévoir,
Voit le méchant qui tremble de se voir,
Et ses remords commencent son supplice.
Mais c'est aux cieux que brille ta justice;
Et cette terre, ouvrage de tes mains,
N'est qu'un exil pour les tristes humains;
Le juste y pleure, on méprise ses larmes:
Viens le venger! qu'au seul bruit de tes armes
Toute hauteur s'incline devant toi!
Il vient, la foudre annonce sa vengeance.
O du méchant vaine et courte espérance!
Il le bravait, il frissonne d'effroi;
Mais la vertu, mais la simple innocence,
Le front serein, s'avancent vers leur roi.
Ma voix s'unit au concert unanime
Des mois, des ans, des saisons et des jours:
Grand Dieu! tu fus, et tu seras toujours
L'âme du monde et celle du sublime!

LE SOMBRE.

CHANT QUATRIÈME.

J'AI parcouru les tranquilles prairies,
Et de Zéphir les palais parfumés,
Bientôt plus fier, loin des plaines fleuries,
J'ai vu les cieux de cent mondes semés.
La scène change, et mon feu se rallume;
Et la douleur, m'abreuvant d'amertume,
De ses sanglots accompagne mes chants.
Le doux souris sur mes lèvres expire;
Saisi, troublé, j'interroge ma lyre
Sur des accords lugubres et touchans.
  Loin des plaisirs que poursuit la folie,
Quand le soleil a fait place à la nuit,
Seul confident de ma mélancolie,
Le sombre *Young* est l'astre qui me luit (1).

(1) Young doit être mis à la tête des poëtes élégiaques et mélancoliques : plusieurs de ses *Nuits* sont de véritables élégies. A présent il s'agit de savoir pourquoi le *sombre* ne serait point un genre à part, puisqu'il y a tant de poésies consacrées à peindre la douleur. Que signifie le mot *sombre*, quelle en est l'idée primitive ? Il représente, si je ne me trompe, l'état de la nature couverte d'un voile qui nous cache la beauté des choses que la lumière nous découvre dans cet

Parmi les morts, pensif et solitaire,
J'erre avec lui, tandis qu'au haut des cieux
Phébé répand sa tremblante lumière.
Du rossignol les sons mélodieux,
Sa douce voix, si plaintive et si tendre,
Me touche moins que les vers sérieux,
Que les sanglots de l'ami de Philandre :
J'aime les pleurs qui remplissent mes yeux.
Eh ! d'où vient donc ce charme que j'éprouve
Avec *Young*, hélas ! je me retrouve
Faible, sensible, et surtout malheureux.
  Vains, *Lorenzos !* vous condamnez mes lar
Ah ! j'ai donc tort, quand, sur un ton nouvea
Je vous invite à chanter le tombeau,
Le temps qui fuit, la vie et ses alarmes,
Et les forfaits dont gémit l'univers,
Et les tourmens réservés aux pervers,
Graves objets, que ma muse préfère
Aux riens brillans d'un poëte vulgaire ?
Mais si le *sombre* a pour moi des attraits ;

univers. Ce voile n'est-il pas répandu sur notre âme dans la dou Tout ne prend-il point la teinte des affections qui nous domi Le *sombre* est donc un genre très-distingué des autres. Je ne pré pas pour cela qu'on ne puisse point être *sublime* dans le *som* comme il n'est pas défendu de semer de temps en temps des in gracieuses dans le *sublime*, et d'employer quelquefois dans le *cieux* la naïveté du genre *simple*. Mais je m'arrête a ce qui do dans un genre quelconque ; et, d'après cette idée, j'en établ caractère.

Aux malheureux si mes chants peuvent plaire ;
Vous, des amours favoris indiscrets,
Gardez pour vous les myrtes de Cythère,
Et, par pitié, laissez-moi les cyprès.

. . . .

A la lueur des torches funéraires,
Je m'achemine, incertain de mon sort,
Aux sombres lieux où triomphe la Mort ;
Un crêpe noir descend sur mes paupières ;
Mes pieds tremblans, que guide un faible jour,
Semblent fléchir sous le poids de leurs chaînes.
Quel air infect obscurcit ce séjour !
Dieux ! quel murmure et plus lent et plus sourd
Fait retentir ces voûtes souterraines,
Teintes du sang des victimes humaines !
Le corps penché sur le bord des tombeaux,
La mort présente à mes regards avides
Des ossemens desséchés ou livides ;
Je vois des chairs qui tombent en lambeaux ;
Restes affreux d'une triste existence,
Qu'un ver impur ronge dans le silence.
Les voilà donc ces esprits tant vantés,
Ces rois si fiers, si grands, si redoutés !
Plus ils sont grands, plus la mort les accable.
Et toi, beauté ! frémis de sa fureur :
Ce que la terre avait de plus aimable,
Vu dans la tombe, inspire plus d'horreur.
Ainsi tout passe, et la tombe dévore

Ces rangs, ces biens que notre erreur adore,
Biens apparens, source de maux réels.
Nous désirons, pour désirer encore ;
Et dans nos vœux lâches et criminels,
Notre couchant qui touche à notre aurore,
Ne nous dit pas que nous sommes mortels.
J'entends les cris d'une mère éperdue.
« Chère ombre ! hélas ! tes vertus, mon amour,
» Contre la mort ne t'ont point défendue !
» Tu ne vis plus, et je souffre le jour ! »
Dans l'univers maintenant exilée,
Elle entretient son âme désolée
Avec un fils qu'elle rappelle en vain,
Et croit encor le presser sur son sein.
Alcidalis, de myrte couronnée,
Allait paraître aux autels d'hyménée,
Lorsque, au milieu des plus brillans apprêts,
Le myrte sèche, et fait place au cyprès.
Autour du marbre où repose sa cendre,
Toutes les nuits on croit encore entendre
De longs sanglots, des cris interrompus :
« Alcidalis ! tu n'existes donc plus
» Que par les pleurs que ta mort fait répandre !
De l'amitié savourons les douceurs ;
Soyons unis d'une chaîne durable ;
Bientôt la mort, d'un bras impitoyable,
Frappe une tête, et sépare deux cœurs.
Hélas ! hélas ! le plus grand des malheurs,



N'est pas de voir cette terre coupable
Nous engloutir dans ses flancs entr'ouverts;
Celui qui meurt ne craint plus de revers;
Celui qui reste est le seul misérable.

. . . .

Ah! si du moins on voyait les vertus
Fuir les ciseaux de la Parque cruelle!
Mais si Trajan, Marc-Aurèle et Titus,
Malgré les biens que répandit leur zèle,
Dans l'univers ont un nom moins fameux
Que les vainqueurs de Pharsale et d'Arbelle,
Quel autre roi, des princes le modèle,
Peut se promettre un destin plus heureux?

. . . .

L'homme, au trépas voué dès sa naissance,
Traînant par-tout sa chaîne avec douleur,
Fait des efforts pour vaincre le malheur;
Mais le malheur l'atteint, ou le devance:
Souffrir, gémir, pleurer est son essence.
Ce laboureur, esprit simple et borné,
Que sa misère abandonne aux alarmes,
Dévore un pain détrempé dans ses larmes:
Mais ce monarque, esclave couronné,
Est-il moins pauvre et moins infortuné?
Au champ de Mars qu'il force la Victoire,
Et le repos s'enfuira loin de lui:
Résiste-t-il au tourment de la gloire?
Bientôt il cède au tourment de l'ennui.

Mais quoi ! de fleurs on couronne sa tête !
Tout satisfait ou prévient ses désirs !
Eh ! dans l'éclat de la plus belle fête,
Le chagrin veille et corrompt les plaisirs.
Je cherche en vain des heureux sur la terre ;
Tous les besoins, tous les maux conjurés
Font aux mortels une cruelle guerre ;
Contre leur choc bien peu sont préparés.
O vie humaine ! ô route hasardeuse,
Où les périls l'un de l'autre naissans,
Dans les horreurs d'une nuit orageuse,
Font ressentir leur rage impétueuse
Aux scélérats, ainsi qu'aux innocens !
Qu'il soit conduit, ou qu'il vogue sans guide,
Plus l'homme avance en cette mer perfide,
Et plus le ciel se plaît à l'éprouver ;
Il cherche un port, et ne peut le trouver.
Se soutient il par l'espoir qui lui reste ;
Cet espoir même est un écueil funeste ;
Il y périt en croyant se sauver.
Dans les combats mille morts qui l'attendent :
Ici, sous lui, la terre ouvre son sein ;
Là, dans un frère il trouve un assassin ;
Dans ses amis, des cœurs bas qui le vendent.
Des fils ingrats deviennent ses bourreaux :
Il est trahi par l'épouse qu'il aime.
L'âge, suivi du cortége des maux,
Flétrit des jours qu'il abrége lui-même.

Par l'avenir il est inquiété.
Les coups pesans de la nécessité
Qu'il faut souffrir, et que son cœur abhorre,
Dans ses chagrins viennent l'aigrir encore.
Où pourra donc, cet être sans appui,
Fuir les écueils où son destin le pousse,
Sans que le ciel s'indigne et se courrouce
Contre ce ver qui rampe devant lui ?
  Trouvera-t-il, au fort de la tempête,
Quelque secours dans les cœurs généreux ?
Mais, ô douleur ! le naufrage s'apprête,
Et c'est alors qu'on fuit un malheureux.
On l'abandonne au destin qui l'opprime ;
Soi-même on craint d'en être la victime :
Et l'égoïsme, étouffant l'amitié,
Ferme les cœurs au cri de la pitié.
Que voyons-nous sur ce globe où nous sommes ?
L'intérêt propre aveuglant tous les hommes ;
Peu de franchise, encor moins de bonté ;
L'abus des lois et de l'autorité ;
Des parvenus la superbe insolence ;
Le crime heureux nageant dans l'opulence ;
L'intrigue vile à la place des mœurs ;
Et de grands noms flétris par leurs honneurs.
Et cependant la vertu méconnue
Rampe dans l'ombre et tremble d'être vue ;
Le vice insulte à ses charmes touchans....
Fuyons des lieux souillés par les méchans.

N'est-il donc point quelque obscure contrée
Où, sage enfin, loin d'un monde pervers,
J'aille pleurer sur ce triste univers?

. . . .

O nation! vos maux sont votre ouvrage;
Et c'est à tort qu'on accuse le ciel.
L'homme est à l'homme un ennemi cruel;
On en convient: mais qui sait être sage?
Est-ce l'avare auprès d'un coffre-fort?
Le libertin sur un lit de mollesse?
Ou le savant, qui cherche avec effort
La vérité qui s'éloigne sans cesse?
Ou la beauté fière de ses appas,
Reine des cœurs, esclave d'elle-même?
Ou le génie au timon des états,
Du bien public méditant le systême?
Tous, dans leur route égarés plus ou moins,
De leurs erreurs invisibles témoins,
Avec regret regardent en arrière;
Mais c'est toujours la même illusion:
Vous les voyez au bout de leur carrière,
Vieillards pour l'âge, enfans pour la raison.
« Si je pouvais remonter vers la vie,
» Et renouer le fil de mes beaux jours,
» Mes sentimens prendraient un autre cours,
» Et la vertu par moi serait suivie. »
Faibles humains! ce sont là vos discours.
Ah! s'il est vrai que la vertu vous touche;

Si votre cœur, sincère dans ses vœux,
Ne dément point ce que dit votre bouche,
Qu'attendez-vous enfin pour être heureux ?
En rappelant l'affligeante mémoire
De tant de jours voluptueux ou vains,
Donnés au vice, ou vendus à la gloire,
Occupez-vous du bonheur des humains.
De l'égoïsme abjurez l'indolence,
Et, déplorant les maux qu'il vous a faits,
Sur la vertu répandez vos bienfaits.
Ayez des mœurs, protégez l'innocence.
Si vous laissez encore évanouir
L'occasion d'essuyer tant de larmes,
Si la bonté pour vous n'a point de charmes,
Vous ignorez le grand art de jouir.
Séparez-vous de ces êtres futiles,
Qui, de leur luxe éblouissant nos villes,
N'ont jamais eu, dans leur triste langueur,
Ni le chagrin de voir pleurer un frère,
Ni le plaisir de se sentir un cœur.

. . . .

Lâches tyrans! hypocrites affreux!
Perçons la nuit de votre âme infernale.
Rien n'assouvit vos cœurs ambitieux;
Entre vos mains toute grâce est vénale;
Et vous osez nous parler de morale,
Avec des mœurs qui provoquent les cieux!

. . . .

Mais le méchant ne craint point le tonnerr
Il vit heureux en ravageant la terre.
C'est donc en vain que j'espère du sort
Voir corriger la maligne influence.
Toujours le crime opprima l'innocence ;
Toujours le faible a plié sous le fort.
Mais l'injustice appelle la vengeance :
Il est des dieux ; attendons à la mort.

DE LA NÉCESSITÉ

DU DRAMATIQUE

ET DU PATHÉTIQUE

EN TOUT GENRE DE POÉSIE.

AINSI, nourri des fruits de Rome et de la Grèce,
Emporté, malgré vous, par une noble ivresse,
Vous allez du Parnasse affronter les hasards,
Et braver ses serpens sifflant de toutes parts.
—Oui; soit raison, folie, ou sagesse ou délire,
Du penchant qui m'entraîne il faut subir l'empire.
Je connais les vautours, les monstres écumans
Qui toujours de la gloire assiégent les amans:
Je sais tous les dégoûts qu'on prépare au poëte,
Mais l'immortalité vaut bien ce qu'on l'achète.
—Fort bien; mais savez-vous par quels dons précieux
Il faut justifier ce titre glorieux,
Ce grand nom qu'on recherche et trop souvent à craindre?
--Je sais que l'art des vers n'est rien que l'art de peindre.
Je connais la nature, et sur ses grands tableaux
J'ai cent fois, jeune encore, essayé mes pinceaux;

Et peut-être saurai-je, imitant sa magie,
Dans ses traits variés saisir son énergie.
—C'est beaucoup. Vous pourrez, au réveil du prin
En vers harmonieux ressusciter nos champs:
Vous peindrez les zéphirs rendus aux vœux de
Se jouant dans nos prés des perles de l'Aurore;
Vous peindrez les ruisseaux fuyant parmi les fl
Et les flots caressans ranimant leurs couleurs.
J'entendrai des forêts les cimes ondoyantes
Au choc des aquilons dans vos vers frémissant
Repoussant, repoussés, leurs immenses rame
Dans les airs mugissans rouleront à grands flot
Mais Palès nous appelle en ces longs pâturag
Suivons-y les troupeaux errans dans les herba
Ces moutons rassemblés par un visir actif,
Obéissant et libre, et despote et captif;
La génisse au front calme, au regard débonnai
Traînant son doux fardeau, parure d'une mère
Le bœuf, sombre et pensif, ruminant à l'écar
Ses frères pesamment égarés au hasard;
Leur père, époux ardent, l'œil superbe, farou
Contemplant les beautés dont s'honore sa couc
Défiant un rival d'un regard dédaigneux,
Et d'un pied raide et fier foulant le sol poudre
Et la chèvre insultant à l'épine naissante,
Et du jeune coursier la fougue impatiente,
Tantôt d'un air farouche appelant les combats
Tantôt accélérant ou retardant ses pas,

Vingt fois devançant l'œil dans sa course indomptée,
Et du fleuve indigné brisant l'onde irritée.
Le feu semble jaillir de ses naseaux ouverts:
Il affronte les vents, il provoque les airs,
Haletant de courage, et palpitant d'audace,
Au moindre bruit il vole, il bondit, il menace;
Ses longs crins agités, ses prompts frémissemens,
L'écho grondant au loin de ses hennissemens,
Son front, ses yeux, son port, et sa noble furie,
Tout annonce un vainqueur pour les champs d'Olympie.
  Mais quel bruit m'a frappé ! Je ne me trompe pas;
Oui, c'est la basse-cour, c'est son joyeux tracas;
C'est Colin suspendant aux murs d'un toit rustique
Ses colliers, ses râteaux, ce joug, ce van mystique;
C'est Lucas en Neptune, un trident à la main,
Entassant sur un char l'engrais du champ voisin.
C'est ici, dans un coin, sur un faisceau d'herbage,
Lise qui sous ses doigts voit mousser son laitage;
Là, le père à l'écart roulant quelque fardeau,
Ou la mère, sans soins, dévidant son fuseau:
C'est d'enfans ingénus une troupe riante,
Déployant de leur cœur l'allégresse bruyante,
Se jouant d'une rose, ou d'un oiseau surpris,
Ou d'un chien caressant qu'elle suit à grands cris.
Voyez-moi s'avancer, sortant de la chaumière,
Un panier à la main, la prudente fermière.
Voyez l'orge à grands flots jaillissant sous ses doigts,
Et ce monde affamé s'empressant à sa voix.

Quels élans! tout accourt, vole, se précipite.
J'aperçois même entre eux le moineau parasite,
Qui, des saules voisins, plantés exprès pour lui,
Vient s'asseoir hardiment à la table d'autrui.
Quels gloussemens! quels cris! On s'affronte, on se po
L'impatiente faim pour un grain se courrouce.
Plus d'un coup est porté, plus d'un bec est sangla
Plus d'un convive fuit, et revient plus ardent.
Voyez, roi du banquet, levant sa tête altière,
A la crête de pourpre, à la démarche fière,
Ce sultan de son bec laissant tomber vingt fois
Le grain qu'il distribue et répand à son choix:
De quel œil, caressant tant d'Hélènes fidèles,
Il va, revient, jouit, s'applaudit de ses ailes!
Quel port! né pour régner par la guerre et l'amou
Mars, Vénus de leurs feux l'enivrent tour à tour;
Et sa brillante voix, trompette de l'Aurore,
L'annonce d'heure en heure au sérail qui l'adore.
Ainsi des dieux des champs osant dicter les lois,
Sage vieillard d'Ascra, ton rival autrefois,
Pour régner en vainqueur sur notre âme attendri
Savait tout animer du souffle de la vie,
Et, loin de sa carrière à toute heure emporté,
Prévenir le dégoût de l'uniformité.
On ne le voyait pas, et sans nombre et sans grâce,
D'un beau vers isolé marquer toujours sa trace,
Et, d'espace en espace alignant de grands mots,
Provoquer lourdement les brouhahas des sots.

Immolant la chaleur à la sèche élégance,
Il ne promenait pas sa frivole abondance
Des prés fleuris, coupés de ruisseaux vagabonds,
Aux bois touffus ou clairs battus des aquilons;
De ces bois aux vergers, des vergers aux fontaines,
Des monts à la vallée, et des coteaux aux plaines.
Que m'importe en effet que la terre et les cieux
Toujours sous même aspect soient offerts à mes yeux,
Si, dans ce vaste amas de peintures connues,
Tandis que mon esprit n'embrasse que des nues,
Rien ne parle à mon âme, ou rien de ma raison
N'agrandit la lumière et n'étend l'horizon;
Si mon cœur, se traînant de merveille en merveille,
Toujours plus affadi, jamais ne se réveille?
  Mais pour le réveiller de sa longue stupeur,
Il faut sans doute, il faut soi-même avoir un cœur:
Le cœur seul fait le peintre ainsi que le poëte:
Sans lui, sous le pinceau la nature est muette,
La poésie expire. O Zeuxis des Français!
O Vernet! ô grand homme! en quels sublimes traits
J'ai vu par-tout cent fois le tien se reproduire!
Quel est toujours vers toi le pouvoir qui m'attire?
Sont-ce d'un crêpe obscur les cieux au loin voilés?
Sur les flots écumans, les flots amoncelés,
Les rochers blanchissans, disparus sous les ondes,
La foudre réfléchie en leurs grottes profondes,
Et ces vaisseaux, les uns suspendus dans les airs,
Les autres retombés et rentrant aux enfers,

Heurtés, heurtant, brisés dans leur rencontre affr
Et, dans le noir chaos d'une nuit ténébreuse,
Des plus ardens transports l'Océan tourmenté ?
Tremblant à tant de force, à tant de vérité,
Je vois les élémens soumis à ton empire,
Et, plein d'un sombre effroi, je recule et t'admir
Mais prêt à reposer, trop long-temps agité,
Sur des tableaux plus doux, mon œil épouvanté
Dans ces vastes horreurs, quel attrait me rengag
C'est une femme, un pied tendu vers le rivage,
Un pied sur un vaisseau prêt à se fracasser,
Dans ses bras un enfant qui l'ose caresser :
Son transport, en tout autre aveugle et téméraire
Son trouble, son audace annoncent une mère.
A son air, à ses cris, son espoir, son effroi,
Toutes ses passions se transmettent en moi.
C'est sur un noir rocher, écueil épouvantable,
Un vieillard éperdu que la terreur accable,
Et ranime et suspend, entre l'onde et les cieux,
A l'aspect d'un vaisseau qui se brise à ses yeux.
Il tombe, il se relève ; il s'élance, il expire.
Dans ce vivant tableau, tout se meut, tout respi

Après des traits si fiers, maigres dessinateurs,
D'un théâtre désert brillans décorateurs,
Savans à tout orner, mais dont l'art en notre âm
Jamais du sentiment n'a pu porter la flamme,
Que l'on admire en vous, stériles beaux esprits,
La pureté, la grâce, et le froid coloris ;

De vos liens cadencés vantez-nous l'harmonie ;
Mais apprenez d'Apelle et du dieu du génie
Que l'esprit perd bientôt son éclat emprunté.
Le cœur seul peut conduire à l'immortalité.

LEBLANC.

